BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

30 Profils couleurs

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°59

Les chars français en 1939-1940

Quelle doctrine ?
Quel emploi ?
Quel bilan ?

Marioupol et Taganrog
La « Leibstandarte » sur la mer Noire !

Opération « Ochsenkopf »
Dernier coup de dé allemand en Afrique !

La charge de Butler
Des cavaliers américains en Provence

QUI A TUÉ WITTMANN ?

M 01699 - 59 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°59 - Février / Mars 2014
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

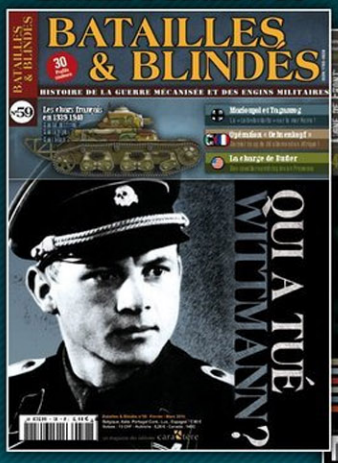
un magazine des éditions caractère

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°59



Qui a tué Wittmann ?

Ligne de Front n°47

Le chemin de croix
de la *3rd Army* en Lorraine

Trucks & Tanks n°41

Les chars de l'*Afrika-korps*
au combat

Aérojournal n°39

L'Iliouchine Il-2
en opérations

LOS! n°12

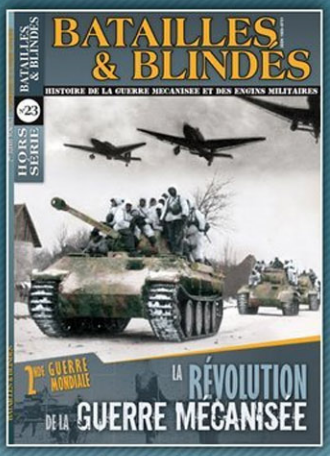
Les sous-marins
de la guerre froide

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Aérojournal HS n°16

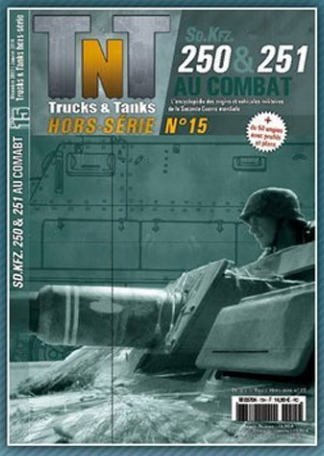
L'IL-2 Chtourmovik

Batailles & Blindés HS n°23



La révolution
de la guerre mécanisée

Trucks & Tanks HS n°15



Sd.Kfz 250 & 251
au combat

LOS! HS n°4

U-Boote en Atlantique

DÉCOUVREZ NOTRE NOUVEAU MAGAZINE

AIR COMBAT

AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 4 :

DOSSIER
F-15 Eagle

La guerre aérienne
en Syrie

E-3 AWACS
Une femme aux commandes

L'aviation légère
de l'armée de Terre

14 octobre 1973 :
objectif Tanta !

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 59

EDITO

Avant toute chose, chers amis lecteurs, permettez-moi de vous présenter mes meilleurs vœux pour cette nouvelle année qui débute ; une année 2014 qui sera riche en commémorations, avec, notamment, le centenaire du début de la Grande Guerre ainsi que les 70 ans du débarquement de Normandie. Dans un cas comme dans l'autre, Caraktère s'associera à ce devoir de mémoire national à travers ses magazines.
Mais si le passé a évidemment du sens pour nous, le présent et l'avenir en ont tout autant, comme le montre la naissance d'*Air Combat*, qui explore tous les deux mois l'actualité de l'aéronautique militaire ainsi que son histoire très récente.
À ce titre, le prochain numéro hors-série de *Batailles & Blindés* s'inscrira lui aussi dans une ligne très contemporaine, puisqu'il sera exclusivement consacré à la Cavalerie française aujourd'hui. Ce numéro, qui promet de battre des records d'intensité (et de pagination !), aura été totalement conçu avec l'École de Cavalerie de Saumur, où j'exerce bien modestement une activité de réserviste. Outre la présentation de tous les régiments de l'Arme, y compris les unités spéciales comme le 13e RDP, vous découvrirez aussi en ses pages des récits et des témoignages inédits rédigés par nos Cavaliers : Afghanistan, Mali, Côte d'Ivoire, Tchad, vous partirez en OPEX à leurs côtés, vivant leur quotidien mais aussi leurs combats ! Et ce n'est pas tout, car de nombreux autres articles feront le point sur la doctrine d'emploi de la Cavalerie, ses tactiques, la réorganisation des régiments, l'arrivée des nouveaux matériels, etc. L'iconographie mêlera des clichés jamais vus auparavant à des planches en 3D présentant le char Leclerc, l'AMX-10RCR ainsi que le VBL ! Alors rendez-vous en mars pour ce numéro spécial ; spécial, à plus d'un titre !

D'ici là, je vous laisse savourer cette première cuvée 2014 de *Batailles & Blindés*, avec une mention spéciale pour l'article sur la *Task Force* Butler en 1944 : un petit bijou !

Bonne lecture, et à bientôt !

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4 **Le Blindorama** — **Nouvelle-Zélande** 1940 - 1945

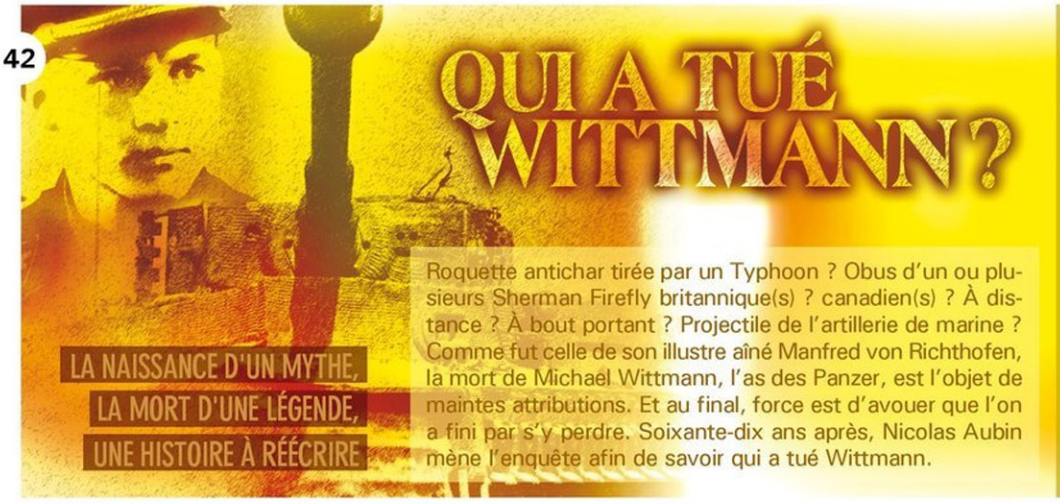
Petit et lointain pays de 1,6 millions d'âmes, la Nouvelle-Zélande ne se sent pas moins menacée que les autres nations du Commonwealth à mesure que l'Allemagne triomphe en Europe et que le Japon se montre menaçant en Asie. Les « Kiwis » ont donc recours à des bricolages dignes de la guerre d'Espagne pour se créer un embryon d'arme blindée, avant de percevoir un substantiel matériel venu de Grande-Bretagne et des États-Unis.

8 **1941 BATAILLES** — **La « Leibstandarte » sur la mer Noire !**
Les batailles de Marioupol et Taganrog

En septembre 1941, fonçant à bride abattue sur le littoral de la mer Noire, la *Leibstandarte SS Adolf Hitler* de « Sepp » Dietrich et Kurt Meyer remporte deux succès de taille en enlevant coup sur coup les villes de Marioupol et Taganrog. Derniers succès allemands sur la route de Rostov-sur-le-Don avant la chute des premières neiges ?

26 **1944 DOCTRINE** — **Les chars français en 1939-1940**
Quelle doctrine ? Quel emploi ? Quel bilan ?

Le succès remporté par le char d'assaut durant la guerre 14-18 fait naître des tiraillements dans l'entre-deux-guerres au sein de l'Armée française, Infanterie et Cavalerie développant chacune la doctrine d'emploi propre à ses besoins. Ayant épluché les archives de l'armée de Terre , Max Schiavon nous révèle ces tiraillements internes et, statistiques et rapports à l'appui, tire un bilan précis de l'engagement de nos DLM, DCR, et bataillons de chars indépendants durant la campagne de 1940.

42 

Roquette antichar tirée par un Typhoon ? Obus d'un ou plusieurs Sherman Firefly britannique(s) ? canadien(s) ? À distance ? À bout portant ? Projectile de l'artillerie de marine ? Comme fut celle de son illustre aîné Manfred von Richthofen, la mort de Michael Wittmann, l'as des Panzer, est l'objet de maintes attributions. Et au final, force est d'avouer que l'on a fini par s'y perdre. Soixante-dix ans après, Nicolas Aubin mène l'enquête afin de savoir qui a tué Wittmann.

56 **1943 BATAILLE** — **Opération « Ochsenkopf »**
Le dernier coup de dé allemand en Afrique !

Fin février 1943, après la bataille de Kasserine, la *Panzer-Armee* « Afrika » et la *5. Panzer-Armee* ont définitivement perdu l'initiative en Tunisie. Leur destin ne tient alors plus qu'à un fil. Le commandant de la 5e armée, le général von Arnim, tente néanmoins un dernier sursaut dans le nord du protectorat français : son offensive ne sera au final qu'un coup d'épée dans l'eau, qui ne fera que retarder l'inévitable…

72 **1944 BATAILLE** — **La charge de Butler**
Des cavaliers américains en Provence

Quelques jours après le débarquement dans le Var, en août 1944, les Américains lancent un groupement mécanisé interarmes à l'assaut des Alpes provençales. La nature du terrain, compartimenté et sillonné que par quelques routes étroites et sinueuses, ainsi que la résistance attendue de la part des Allemands, inquiètent l'état-major allié ; seul le commandant de l'unité, le général Butler, se montre confiant…

Bataille & Blindés n°59
Février - Mars 2014
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Immeuble Maunier
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
contact@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : E. Teuma Léna

Direction Artistique : A. Gola
Infographie : M. Mioduszewska - A.Ricard
N.Bélivier, V.Deraze

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
1070 Anderlecht – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie CPI Aubin Imprimeur - Ligugé

1940 - 1945

Nouvelle-Zélande

Comme les *Indian* et *Australian Armoured Corps*, l'Arme blindée néo-zélandaise est mise sur pied dans l'optique d'un engagement contre les forces italo-allemandes en Afrique du Nord. De taille plus modeste que ses deux consœurs, elle sera néanmoins la seule des trois à voir une large part de ses effectifs combattre sur le théâtre d'opérations méditerranéen plutôt que contre les Japonais.

Par **Luc Vagansbeke**

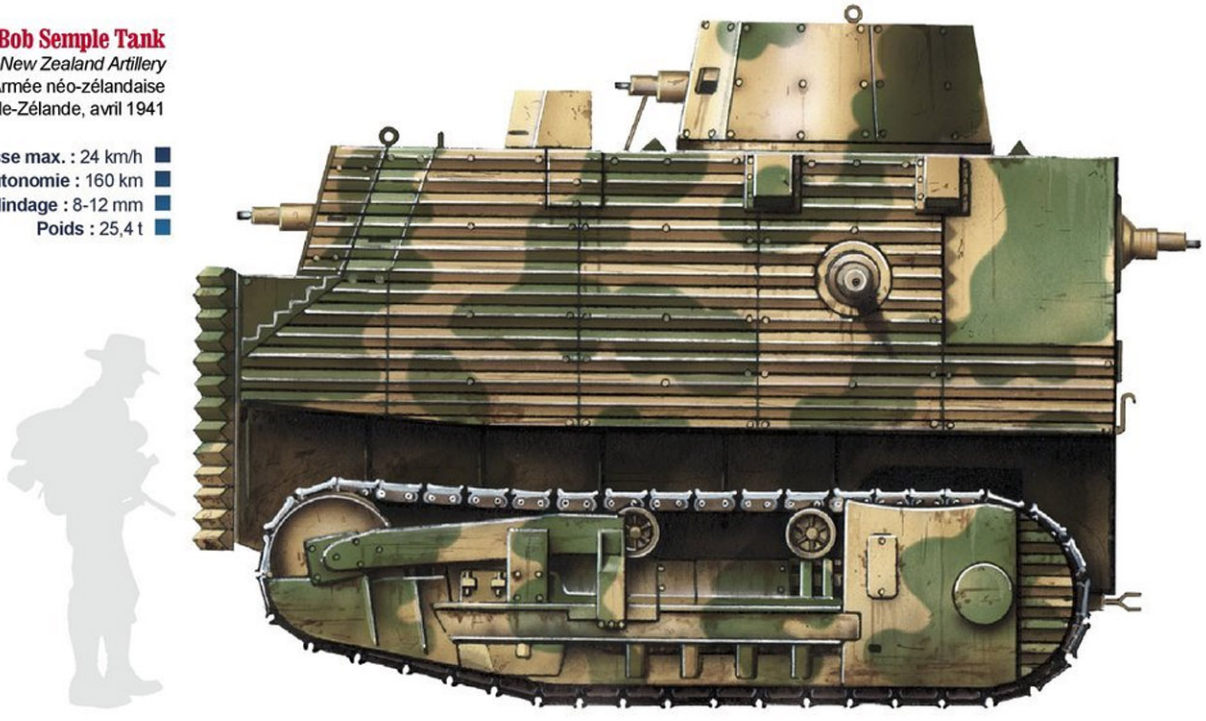
La mécanisation de la Cavalerie néo-zélandaise ne débute véritablement qu'en 1940 par la livraison de quelques voitures blindées britanniques Beaverette aux neuf *Mounted Rifles Regiments*, dont certains ont combattu au Moyen-Orient durant le précédent conflit. Cette même année, face à l'urgence de la situation, des initiatives nationales se font jour et donnent naissance à deux engins pour le moins curieux. En premier lieu, le char dessiné par le ministre des Travaux publics Bob Semple en personne. Semblant tout droit sortir de la guerre d'Espagne, ce tank n'est en fait qu'un tracteur Caterpillar D8 protégé par de la tôle ondulée et armé de quatre à sept fusils-mitrailleurs Bren selon les modèles (4 exemplaires construits). Quant au char proposé par E.J. Schofield, un concessionnaire de la General Motors à Wellington, il s'agit d'un châssis de camion Chevrolet surblindé (les plaques d'acier étant fournies par la New Zealand Railways) utilisant une suspension d'Universal Carrier. Cette machine hybride triplace est armée d'un QF de 2-pdr en tourelle. Si le premier est refusé par l'Armée en raison de ses piètres qualités, le second suscitera l'intérêt avant d'être abandonné suite aux premières grandes expéditions assurées par les États-Unis et la Grande-Bretagne.

La guerre est alors déjà bien engagée, et, dès le début de l'année 1940, la 4e brigade d'infanterie néo-zélandaise est en Égypte. L'arrivée des 5e et 6e brigades d'infanterie et d'unités de soutien permet de constituer la *2nd New Zealand Division* au début de 1941. Cette dernière combat brillamment en Grèce, en Crète et en Afrique du Nord, sous le commandement du lieutenant général *Sir* Bernard Freyberg.

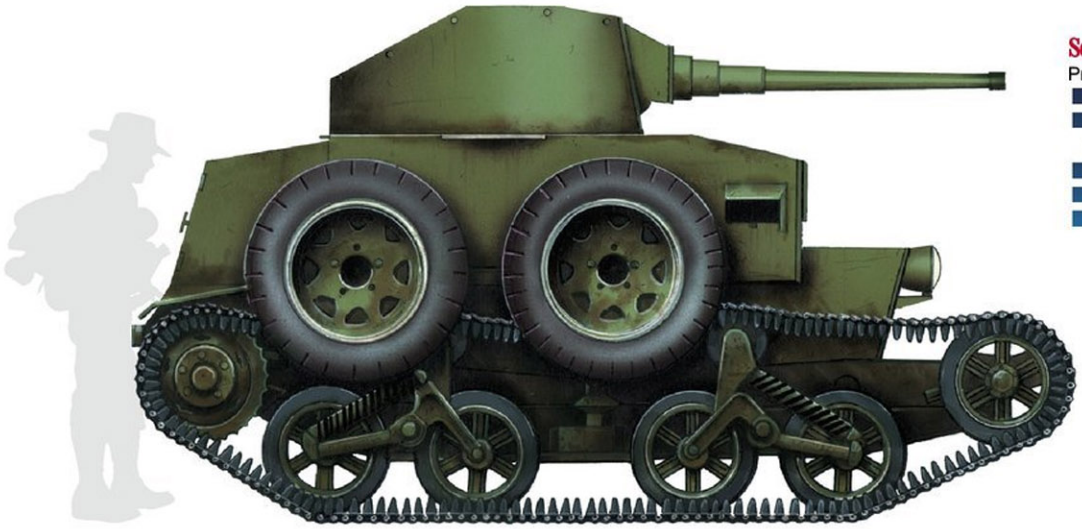
Destiné à la reconnaissance, le *Divisional Cavalry Regiment* quitte également la Nouvelle-Zélande dans le courant de 1940, mais un de ses éléments n'arrive en Égypte que l'année suivante, après un bref passage en Angleterre. L'organisation théorique de l'unité est calquée sur celle des régiments de cavalerie divisionnaire britanniques d'avant-guerre. Dans la réalité, elle s'en écarte assez fortement. Rassemblé à Maadi Camp, le régiment est équipé de Carriers et de voitures blindées Marmon-Herrington. Il combat en Grèce et en Crète aux côtés des autres unités de la 2e division, puis en Afrique du Nord. En novembre 1941, durant l'opération « Crusader », il fournit des équipages pour quatre Stuart britanniques capturés par les Allemands au début des combats et repris par les Néo-Zélandais peu après.

Bob Semple Tank
11th Heavy Regiment, New Zealand Artillery
Armée néo-zélandaise
Christchurch, Nouvelle-Zélande, avril 1941

Vitesse max. : 24 km/h
Autonomie : 160 km
Blindage : 8-12 mm
Poids : 25,4 t



Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014



Schofield Tank
Prototype
- **Puissance :** 29 cv
- **Vitesse max. :** 72 km/h sur roues, 43 km/h sur chenilles
- **Autonomie :** 740 km (sur roues)
- **Blindage :** 6-10 mm
- **Poids :** 5,2 t

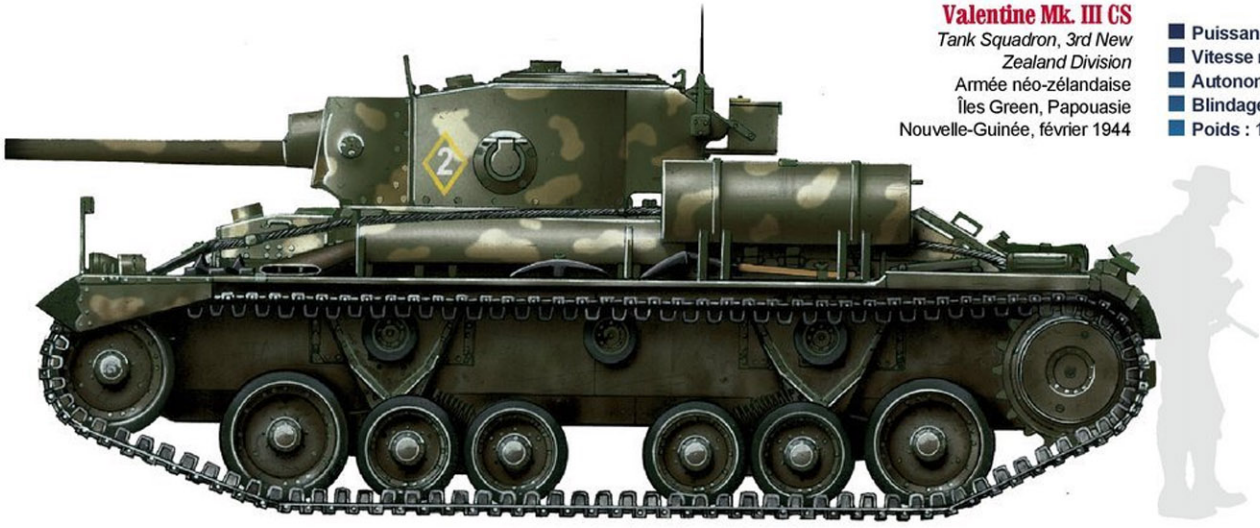
LA *1ST NEW ZEALAND ARMY* TANK BRIGADE

Freyberg souhaite cependant renforcer la 2e division d'une grande unité de chars. Dans ce but, la *1st New Zealand Army Tank Brigade* est formée à Waiouru en octobre 1941. Elle se compose des *1st, 2nd* et *3rd Army Tank Battalions*, qui seront équipés de Valentine. Comme il n'existe pas de version *Close Support* du Valentine, l'armée passe également commande de 33 Matilda *Mk. IV CS* armés du canon de *3-Pdr.* Chaque bataillon en réceptionnera six exemplaires, soit deux pour le peloton de commandement de chaque escadron de chars. Le rôle de ces Matilda est de fournir un appui rapproché d'artillerie, essentiellement fumigène, aux pelotons de Valentine. La brigade devra rejoindre la 2e division après une période d'entraînement de six mois sur le territoire national.

L'arrivée d'une première série de Stuart, en juin 1942, permet de poursuivre la mécanisation de la Cavalerie. Connus sous la dénomination de M3 Hybrid, ces chars font partie du dernier lot de M3 fabriqués par l'industrie américaine et sont dotés de la tourelle prévue pour le M3A1. Un cours de formation de base est aussitôt organisé à Waiouru, et, à la fin de celui-ci, chaque régiment de *Mounted Rifles* reçoit un Stuart afin de poursuivre l'instruction au sein des unités. Une livraison supplémentaire arrive en septembre. Les *Mounted Rifles Regiments* sont convertis en *Armoured Regiments* ou en *Reconnaissance Regiments.* Les premiers s'articulent en deux escadrons de Stuart et un escadron de Valentine. Les seconds se composent d'un escadron de Stuart, d'un escadron de Beaverette et d'une compagnie d'infanterie motorisée.

Standard Beaverette Mk. II
Unité inconnue
Armée néo-zélandaise
Wellington,
Nouvelle-Zélande,
décembre 1941

- **Puissance :** 12 cv
- **Vitesse max. :** 30 km/h
- **Autonomie :** 250 km
- **Blindage max. :** 11 mm
- **Poids :** 2 t



Valentine Mk. III CS
Tank Squadron, 3rd New Zealand Division
Armée néo-zélandaise
Îles Green, Papouasie
Nouvelle-Guinée, février 1944

- **Puissance :** 131 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 177 km
- **Blindage max. :** 65 mm
- **Poids :** 16,2 t

M3 Hybrid Stuart
9 Troop, B Squadron,
2nd Tank Battalion Group
Armée néo-zélandaise
Waiouru,
Nouvelle-Zélande, été 1942

- **Puissance :** 250 cv
- **Vitesse max. :** 58 km/h
- **Autonomie :** 120 km
- **Blindage max. :** 51 mm
- **Poids :** 14 t

LA *4TH NEW ZEALAND ARMOURED BRIGADE*

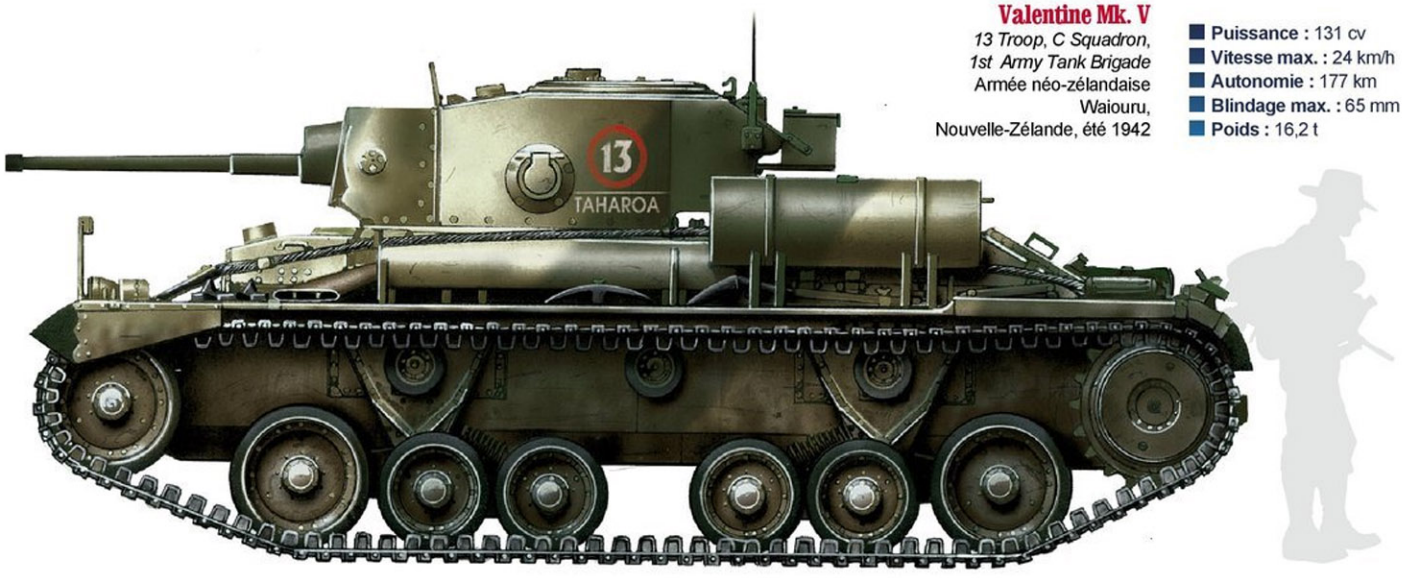
En revanche, bien que les livraisons de chars d'infanterie se déroulent approximativement dans les délais espérés, l'attaque sur Pearl Harbor a mis un terme au projet d'envoyer la *1st Army Tank Brigade* en Afrique du Nord, et celle-ci est dissoute à la fin de l'année 1942. Freyberg ne renonce pourtant pas à l'idée d'une brigade blindée néo-zélandaise combattant aux côtés de ses fantassins. En juillet 1942, en raison des lourdes pertes subies sur la crête de Ruweisat, la 4e brigade d'infanterie est renvoyée à l'arrière, où elle devient la *4th Armoured Brigade*, composée des *18th, 19th* et *20th Armoured Regiments* et du *22nd Motor Battalion*. Pour compléter les effectifs de ses régiments blindés et remplacer les pertes, Freyberg demande qu'on lui envoie le personnel du *3rd Army Tank Battalion* de Nouvelle-Zélande. Ces hommes arrivent en décembre 1942 et sont suivis par ceux du *1st Battalion* au début de l'année 1943. La *4th Armoured Brigade* rejoint sa division au printemps 1943 et participe à la campagne d'Italie. À l'origine, les *Armoured Regiments* disposent uniquement de Sherman III (dénomination britannique du Sherman M4A2) dotés d'un moteur Diesel, mais à partir d'octobre 1944, la brigade reçoit aussi des Sherman *IC Firefly* (M4 pour les Anglais) à essence et armés du canon antichar britannique de *17-Pdr*, puis des *VC Firefly* (M4A4, refusée par l'*US Army* mais largement utilisée par les forces du Commonwealth) ainsi que des *IB* [1] armés d'un obusier de 105 mm et destinés au *Close Support*. Malheureusement, dans ce terrain montagneux, très différent de l'Afrique du Nord, la brigade ne pourra jamais être utilisée au maximum de ses capacités.

Rééquipé de Staghound après la campagne d'Afrique du Nord, le *Divisional Reconnaissance Regiment* [2] est réorganisé en un bataillon d'infanterie durant la campagne d'Italie. De son côté, le *28th Assault Squadron*, unité du génie formée au sein de la 2e division au début de l'année 1945, recevra un assortiment de véhicules spéciaux basés sur le Sherman ou le transporteur de troupes Kangaroo, tandis que le *7th Anti-Tank Regiment* réceptionnera 12 M10 *Tank Destroyers* et un M10C Achilles.

Entre-temps, en Nouvelle-Zélande, dix-huit Valentine sont modifiés en les dotant du canon de 3 pouces. Les véhicules de *Close Support* ainsi créés remplacent les Matilda *IV CS*, qui sont remis aux Australiens. Cette mesure permet de limiter le nombre de modèles différents de chars servant au sein de l'armée.

[1] Les lettres A, B ou C suivant le chiffre romain précisant la version du Sherman indiquent un modèle de canon s'écartant du 75 mm d'origine : A pour le 76 mm américain, B pour l'obusier de 105 mm américain, C pour le 17 livres antichar britannique.

[2] La dénomination du *Divisional Cavalry Regiment* s'est muée en *Divisional Reconnaissance Regiment* au moment où certains régiments de *Mounted Rifles* restés en Nouvelle-Zélande étaient redésignés *Reconnaissance Regiments*.



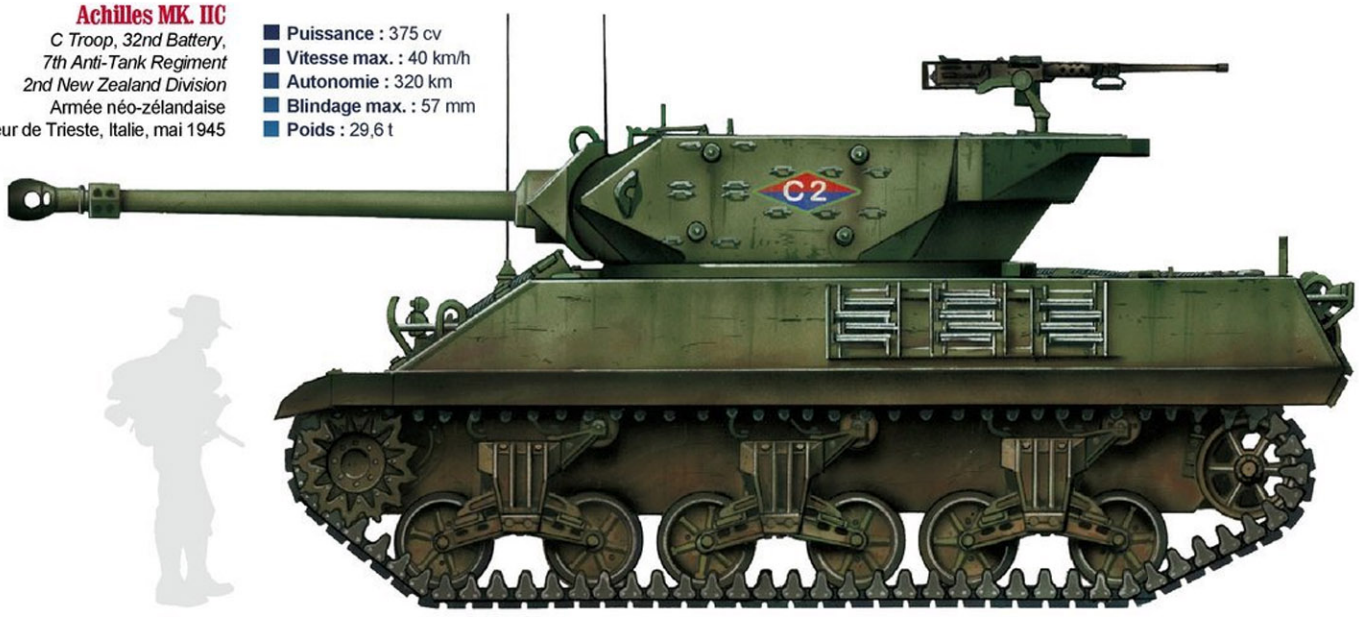
Valentine Mk. V
13 Troop, C Squadron,
1st Army Tank Brigade
Armée néo-zélandaise
Waiouru,
Nouvelle-Zélande, été 1942

- **Puissance :** 131 cv
- **Vitesse max. :** 24 km/h
- **Autonomie :** 177 km
- **Blindage max. :** 65 mm
- **Poids :** 16,2 t

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Achilles MK. IIC
C Troop, 32nd Battery,
7th Anti-Tank Regiment
2nd New Zealand Division
Armée néo-zélandaise
Secteur de Trieste, Italie, mai 1945

- **Puissance :** 375 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 320 km
- **Blindage max. :** 57 mm
- **Poids :** 29,6 t



LE *SPECIAL ARMY TANK SQUADRON*

Seul survivant de la *1st New Zealand Army Tank Brigade*, le *2nd Army Tank Battalion* est réorganisé en un *Armoured Regiment.* Par conséquent, deux de ses escadrons échangent leurs Valentine contre des Stuart. L'unité est rattachée à la 3e division d'infanterie néo-zélandaise, qui se prépare à un engagement dans le Pacifique aux côtés des Australiens et des Américains.

Durant l'été 1943, le commandant de la 3e division estimant qu'un escadron renforcé suffira à l'appui blindé de ses unités d'infanterie, le *2nd Army Tank Battalion* est dissous à son tour. Renforcé d'un peloton de reconnaissance, l'escadron de Valentine est maintenu sous la nouvelle désignation de *Special Army Tank Squadron*. Une bonne partie de ses chars sont des *CS* équipés de l'obusier de *3-Pdr*, nettement plus efficace que le canon de *2-Pdr* d'origine contre les fortifications japonaises. Le personnel excédentaire rejoint la *4th Armoured Brigade* en Afrique du Nord. L'escadron indépendant sera engagé sur Nissan Island au début de 1944, ce qui sera la seule intervention de l'Arme blindée néo-zélandaise dans le Pacifique. Rentrant au pays quelques semaines plus tard, l'unité sera dissoute à son tour.■

Sherman III
19th Armoured Regiment,
4th Armoured Brigade
Armée néo-zélandaise
Secteur de Trieste, Italie, mai 1945

- **Puissance :** 410 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 240 km
- **Blindage max. :** 108 mm
- **Poids :** 28,6 t

LA « LEIBSTANDARTE » SUR LA MER NOIRE !

LES BATAILLES DE MARIOUPOL ET TAGANROG

Après avoir traversé le Dniepr le 11 septembre 1941, la *SS-Division (mot.)* « Leibstandarte SS Adolf Hitler » (LSSAH), commandée par le bouillant *SS-Obergruppenführer* Josef « Sepp » Dietrich, est scindée en deux groupements : la *Gruppe West* (*II.* et *IV. Bataillone*, *SS-Pionier-Bataillon*), dirigée par le *SS-Obersturmbannführer* Keilhaus, et la *Gruppe Ost* (*I.* et *III. Bataillone*, et *SS-Aufklärungs-Abteilung 1*), menée par Dietrich lui-même. La première a pour mission de forcer l'isthme de la Crimée et de prendre Perekop qui en barre l'entrée ; la *Gruppe West* est, quant à elle, chargée de se rendre au sud de l'estuaire du Dniepr, vers la localité de Skadorsk, où est implantée une base de sous-marins de la flotte de la mer Noire. La tâche n'est pas simple, car la 9e Armée soviétique n'entend pas laisser l'envahisseur passer !

Par **Didier Laugier**

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

Pourtant, au cours des premiers jours, la progression de la LSSAH est relativement rapide, les troupes soviétiques refusant la plupart du temps le combat. D'ailleurs, la résistance ne tarde pas à se durcir sur le front de la *Gruppe Ost*, confrontée à une importante concentration d'unités, renforcées par plusieurs batteries d'artillerie et antichars à son apparition sur l'isthme de la Crimée. Sans compter que le terrain est désespérément plat et formé de nombreux marécages barrés par le fossé des Tartares. En dépit de ces éléments, la *SS-Aufklärungs-Abteilung 1* du *SS-Untersturmführer* Kurt « Panzer » Meyer réussit quelques coups de main, mais perd le chef de sa 2e compagnie (le *SS-Hauptsturmführer* Spaeth), tué au cours d'un engagement. Toutefois, la défense acharnée des Soviétiques est trop forte : la *Gruppe Ost* ne peut espérer franchir ce formidable obstacle seule, et l'attaque est stoppée.

▲ Au contact ! Un *Sd.Kfz. 222* a pris position derrière une maison. Cette automitrailleuse soutient la progression d'un groupe de combat. NAC

KURT MEYER EN POINTE !

Le 17 septembre, le *I. Bataillon* du *SS-Sturmbannführer* Fritz Witt et le bataillon de reconnaissance de Meyer reçoivent l'ordre de progresser en direction de Melitopol. De son côté, la *Gruppe West* s'adjuge la prise de la ville de Skadorsk, avant de filer sur Chulkovka, conquise avec l'aide de la *50. Infanterie-Division*, mais au prix de pertes sérieuses, dont trois officiers : le *SS-Hauptsturmführer* Kramer, les *SS-Untersturmführer* Thomsen et Bartsch. Quatre jours plus tard, profitant d'avoir été relevés par des unités de la *Heer*, les deux groupes de combat de la LSSAH se rassemblent à Tchaplinka. Il faut dire qu'il y a urgence, car l'Armée rouge menace le flanc Nord de la *Panzergruppe 1*, et la LSSAH est donc dépêchée en renfort au sein du *LIV. Armee-Korps* (*General der Kavallerie* Hansen) avec les *46.* et *73. Infanterie-Divisionen*. La *SS-Aufklärungs-Abteilung 1* et le *I./LSSAH* sont envoyés à 4 kilomètres au nord de la baie de Perchaïp. Le 24, les Allemands partent à l'assaut de la localité de Preobrashenka. La ligne de défense soviétique est percée par les *46.* et *73. Infanterie-Divisionen* avec le concours déterminant des hommes du *SS-Pionier-Bataillon* de la LSSAH. Les pionniers *SS* accomplissent un travail remarquable en faisant sauter de nombreux obstacles et réseaux de barbelés et en retirant pas moins de 3 400 mines parsemées devant les défenses soviétiques, le tout effectué sous les tirs de l'artillerie et de l'aviation ennemies. Le *SS-Obersturmführer* Steiner, de la *1. Kompanie*, se verra d'ailleurs décerner le 26 décembre la Croix de chevalier de la Croix de fer pour son action ce jour-là.

Le 26 septembre, la ville de Perekop tombe aux mains de la *73. Infanterie-Division*, après une lutte acharnée, le plus souvent au corps à corps. La progression peut donc reprendre, sauf que les conditions atmosphériques changent radicalement dans la nuit. Le temps sec et ensoleillé fait place à des trombes d'eau continuelles qui inondent littéralement le réseau routier. Les véhicules de la LSSAH sont quasiment immobilisés par la boue. Le bataillon de reconnaissance de Kurt Meyer réussit toutefois à avancer péniblement et pénètre dans plusieurs détroits à 15 kilomètres au sud-est de Perekop.

▼ De fortes pluies, voire des tempêtes (signalées dans les divers journaux de marche), ralentissent la progression de la LSSAH. Ici, un *Beute*, un camion anglais de prise (très certainement récupéré en Grèce), est poussé par son équipage.

1

2

3

Loin de rester passifs, les Soviétiques lancent une offensive à l'ouest de Balky et foncent sur Nikopol. La division de Dietrich est envoyée de toute urgence vers le secteur menacé. La *SS-Aufklärungs-Abteilung*, suivie de la *SS-Abteilung* « Schönberger » (*SS-Panzerjäger-Abteilung 1* et *SS-Sturmgeschütz-Batterie 1*) ainsi que des 1er et 3e bataillons, parvient à stopper la poussée ennemie dans la zone de Dnieprovka.

COMBAT À IELIZAVETOVKA

Le 30 septembre, la progression des *Waffen-SS* se poursuit sous le matraquage constant de l'artillerie soviétique. Bientôt, tout le secteur situé dans la boucle du Dniepr, à l'ouest de Balky, est conquis. En début de soirée, la LSSAH reçoit l'ordre de se mettre à la disposition de la *170. Infanterie-Division*, les Soviétiques ayant attaqué à la jonction du *XXX. Armee-Korps* et de la 3e armée roumaine, cette dernière étant d'ailleurs fortement malmenée. Le *IV. Bataillon* part le premier et se porte sur Vesseloïe en attendant le ralliement du reste de la division. La partie ne sera pas facile, car dès le 1er octobre au soir, d'importantes unités soviétiques se dirigent sur les hauteurs de Ielizavetovka et emportent la localité au terme d'une violente attaque. Le *I./LSSAH* est aussitôt jeté dans la bataille pour épauler la *170. Infanterie-Division*, les combats étant acharnés et coûteux, se soldant du côté *SS* par la mort des *SS-Untersturmführer* Hofer (17e compagnie) et Elker (*2./SS-Flak-Abteilung*). Sous la pression ennemie, les trois bataillons de la division de Dietrich sont contraints de se replier sur une ligne Menchykury–Gavrilovka–Neuhof. Toujours en pointe, la *SS-Aufklärungs-Abteilung*, accompagnée des *StuGe III*, est rameutée sur place et redresse la situation. En quelques minutes, les canons d'assaut taillent en pièces l'infanterie russe à coups d'obus explosifs ainsi que la totalité d'une batterie d'artillerie ! L'élan des *SS* est irrésistible, et Ielizavetovka est finalement reprise après de durs combats. Le *II. Bataillon* arrive à son tour et enfonce la ligne de défense russe, fragilisant le flanc Sud de l'ennemi et l'obligeant, de fait, à stopper sa progression pour faire face à cette menace.

Les 2 et 3 octobre, la LSSAH sécurise ses positions et continue de repousser les troupes soviétiques. La progression reprend le 4. Elle est assez lente en raison de la présence de très nombreux champs de mines. Les *SS-Pioniere* sont une fois de plus sollicités, ce qui n'empêche pas le véhicule du *SS-Sturmbannführer* Weidenhaupt (chef du *III. Bataillon*) de sauter sur une mine. Blessé, l'homme est évacué.

La *SS-Division (mot.)* reçoit alors l'ordre de prendre le contrôle du secteur de Molochnaïa, le bataillon de reconnaissance, constituant les yeux de Dietrich, s'élançant le premier. Ce dernier progresse très rapidement et bouscule les unités russes en mouvement. Celles-ci n'ont pas eu le temps de s'installer sur les positions défensives initialement prévues. À la mi-journée, « Panzer » Meyer et ses hommes sont déjà à Terpinnïa. Ils franchissent la rivière dans la foulée, mais doivent stopper leur avance, car la ligne de défense

4

soviétique est trop solidement gardée pour être enlevée par un simple coup de main. De fait, l'artillerie divisionnaire intervient et lamine les positions adverses.
Continuant sa chevauchée, la *SS-Aufklärungs-Abteilung 1* capture l'état-major de la 9e Armée soviétique, quasiment au complet, à Romanovka le 6. Les unités de la LSSAH font halte pour la nuit, même si le *I. Bataillon* fait l'objet d'attaques nocturnes qui sont toutes repoussées. Le lendemain, les hommes de Kurt Meyer capturent un pont intact sur la Berda et foncent sur le port de Berdiansk, une colonne soviétique entière étant faite prisonnière avant même de pouvoir s'opposer aux Allemands : plus de 2 000 hommes et deux batteries complètes d'artillerie sont comptabilisés !

LA PRISE DE MARIOUPOL

Le 8 octobre, Kurt Meyer reprend sa route vers l'est au maximum des capacités de ses véhicules. Il est talonné par la *SS-Abteilung* « Schönberger ». Le village de Mangush est bientôt en vue : point de passage obligé vers Marioupol, il est bourré de troupes ennemies. Que faire ? Foncer ou attendre le gros de la LSSAH ? « Panzer » Meyer est sorti de ses pensées lorsqu'un Fieseler Fi 156 Storch de la division surgit pour lui larguer un message : apparemment, d'importantes colonnes russes convergent vers la ville pour renforcer les défenses ! Meyer et Schönberger n'hésitent pas une seconde, ils décident de foncer afin de devancer les Russes. Roulant à toute vitesse, les véhicules allemands traversent le village en faisant feu de tous côtés, les *StuGe III*, plus lents, intervenant à coups d'obus explosifs dès qu'un nid de résistance se dévoile. À l'issue de l'engagement, 300 *Frontoviki* sont capturés, pour un seul blessé, le *SS-Untersturmführer* Schurz. Une fois de plus, l'audace des officiers de la LSSAH a payé ! Grâce à leur coup d'éclat, l'importante ville de Marioupol est en vue à 9h30 ce 8 octobre. La ville grouille de troupes ; de partout affluent des colonnes ennemies désirant filer vers l'est. Laissons la parole à Kurt Meyer : « Pendant quelques minutes, je regarde les colonnes se déplaçant tels deux serpents en train de ramper, sans pouvoir prendre de décision. L'immense ville, avec ses énormes aciéries, ses chantiers navals et ses aérodromes, ainsi que les soldats [NdlR : soviétiques] irrésistiblement engloutis par ses rues, ne manque pas de m'impressionner. La colonne soviétique à l'est s'étire jusqu'à l'horizon, un peu à gauche derrière nous.

1 Un *StuG III Ausf. B* à l'arrêt, le *Geschützführer* (chef de pièce, rappelons que les canons d'assaut relèvent de l'Artillerie) est aux aguets et regarde droit devant, tandis qu'un sous-officier vient aux renseignements.

2 Un *StuG III Ausf. A* en mouvement, le secteur est calme, car le chef de bord et le radio sont tous les deux à découvert.

3 Un *Sd.Kfz. 222* à l'arrêt, les officiers (dont le *SS-Ostuf.* Knittel à droite) observent le paysage, dramatiquement plat. Le nom d'Albert Szepanini a été peint sur la caisse, peut-être celui d'un ancien membre d'équipage tué au combat. Une pratique assez courante.

4 Le même véhicule photographié de l'arrière. À noter la présence d'un jerrycan d'essence accroché sur le flanc. Ce qui n'est pas très prudent...

5 Un *Sd.Kfz. 223* fait halte un court instant. Il s'agit d'un véhicule radio avec un armement des plus légers, une mitrailleuse MG-34 en tout et pour tout...

5

Le ruban sombre s'approche à allure régulière de la ville. N'est-ce pas présomptueux que de vouloir attaquer une telle masse avec moins de 1 000 soldats ? Des avions décollent encore et partent vers l'est. N'est-ce pas une invitation directe à tenter tout de même cette attaque malgré tous ces risques ? Le départ des avions ne signifie-t-il pas la chute imminente de la ville ? Comme toujours dans ces moments de décision, je me porte auprès de la section de tête et écoute ce que disent mes jeunes soldats. Si le plan est « risqué », si elle ne semble pas déboucher sur un succès, mes « hommes de tête » me regardent avec indifférence ou bricolent autour de leurs armes. Mais s'il existe la moindre chance de succès, je sens leur volonté d'attaquer et leur confiance qui m'incitent alors à donner l'ordre d'assaut. Le chef des éléments en pointe est Sepp Mahl, un frère d'arme de mon ancienne 15e compagnie. Sepp a pris le commandement de la section à la place de son chef blessé. Il fait un signe de tête dans ma direction, exécute un geste dédaigneux de la main et tire nerveusement sur sa cigarette. Le commandant de compagnie, Gerd Bremer, me regarde calmement. Dans ses yeux, je peux voir, comme toujours, qu'il me suivrait jusqu'au bout du monde. À aucun moment, je n'entrevois de doute ou même de mauvaise humeur au sujet de ce qui se trame. Mes camarades attendent l'ordre de continuer la poursuite. Leur instinct et l'expérience acquise dans les nombreux engagements passés leur donnent foi en la victoire. Leur confiance, leur conviction fraternelle dans mon commandement et la foi en leur propre force me galvanisent. La peur de ma propre hésitation me pousse à y aller ! La montre indique 9h45 quand pleuvent les premiers obus russes à une distance dangereuse et que mes éléments de tête entament leur course. »

Couvert par les *Sturmgeschütze*, Kurt Meyer fonce une nouvelle fois avec son unité, droit devant, bousculant les défenseurs et réussissant à pénétrer dans les faubourgs de la ville. L'énergique officier *SS* poursuit : « Des rafales de mitrailleuse sifflent au-dessus de nos têtes, et des impacts d'obus de mortier tombent avec fracas dans la terre noire loin derrière nous. Notre avance ne doit surtout pas cesser.

◤ Une section de MG-34 s'installe en position (sur affûts lourds) pour couvrir la progression de l'infanterie. On notera que le sous-officier à gauche est armé du redoutable PPSH russe à chargeur circulaire 72 coups.

◥ Le passager de ce side-car a installé sa MG en position de tir et cherche un semblant de protection derrière l'attelage. La raison est simple : au fond, des soldats soviétiques cachés dans un champ de blé viennent de se signaler et se constituent prisonniers.

▼ Un *Panzerjäger I* a pris position derrière une buvette. Vu la posture de l'équipage, l'engin antichar est en action et prend à partie des embarcations maritimes.

▶ Moisson de fusils Mosin-Nagant pour ces *Waffen-SS*. Peu de temps après, les prisonniers russes tordront eux-mêmes les baïonnettes et casseront les crosses des fusils.

Les *Kradschützen* foncent vers la ville des deux côtés de la large route. Un barrage routier inachevé nous fait face ; ses défenseurs s'écroulent sous le feu des canons d'assaut. À quelques centaines de mètres seulement de nous, à gauche de la route, des avions ennemis décollent et disparaissent au raz des toits. Ils s'envolent vers l'est. Aucun de ces avions ne nous attaque. […] Le *SS-Hauptscharführer* Fritz Bügelsack est soudain à gauche, près de nous. Des tramways roulent vers nous. Des camions, des tracteurs, des attelages hippomobiles et des milliers d'hommes encombrent la grande place circulaire. Soudain, notre automitrailleuse se retrouve devant un camion de pompiers abandonné en travers de la rue dans la confusion ambiante. Les obus explosifs de l'autoblindée de Bügelsack mettent le véhicule en pièces. Les tirs des mitrailleuses des *Kradschützen* résonnent sinistrement sur l'esplanade. Des soldats, dont les vêtements ont pris feu, sautent du camion de pompiers et courent, tels des torches humaines, sur la vaste place. Un fût de carburant a explosé, touché par le tir, et en a carbonisé des dizaines d'autres. Une foule d'êtres humains paniqués se précipite dans les rues latérales et piétine tout sur son passage. Nous sommes littéralement essoufflés, mais, en criant et hurlant, nous continuons à nous porter en avant et nous verrouillons les rues. Les obus de nos canons d'assaut résonnent maintenant dans les rues bourrées d'ennemis. Les colonnes qui pénètrent dans la ville sont mises en pièces. Tout semblant d'ordre a maintenant disparu au sein des colonnes soviétiques. Elles déboulent des rues de la ville comme des sauterelles et essaient d'atteindre la route conduisant à Rostov.
La place est parsemée de carcasses fumantes. On ne voit plus que des blessés qui gémissent ou des morts, la masse initiale de soldats soviétiques a disparu [1]. »

[1] Meyer (K.), *Grenadiers*, Stackpole Books, p. 140-142.

▲ et ▼ Scènes de combats de rues dans la ville de Marioupol. Un *StuG III Ausf. B* progresse en appui des grenadiers. La situation est calme, vu le nombre de civils présents au bout de l'avenue.

◀ Sur fond de véhicules en feu, un *Beiwagen* (side-car) de la LSSAH avance dans les rues de Taganrog.

[2] Le 9 octobre, la LSSAH quitte le *XXX. Armee-Korps* pour être placée en réserve du *III. Panzer-Korps*. Elle y rejoint les *13.* et *14. Panzer-Divisionen*.

Contre toute attente, la ville de Marioupol vient de tomber aux mains des éléments motorisés de la LSSAH au terme d'une course effrénée de 200 kilomètres accomplie en seulement trois jours à travers les lignes russes ! L'annonce en est immédiatement faite à l'état-major de division, mais la nouvelle est tellement incroyable que l'on pense qu'il s'agit d'une erreur. Le temps de se rendre compte qu'il n'en est rien, et « Sepp » Dietrich triomphe. Il y a de quoi : les pertes du groupe de combat de Meyer/Schönberger sont de seulement 4 tués et 6 blessés ! Une fois de plus, les canons d'assaut de la *SS-Sturmgeschütz-Batterie 1* ont soutenu efficacement le rythme infernal des éclaireurs et appuyé la prise de la ville. Le nettoyage des derniers nids de résistance est effectué par les trois bataillons premiers de la LSSAH, le 4e étant, quant à lui, maintenu par sécurité à Mangush.

Deux ponts découverts intacts sur le fleuve Kalmious permettent la poursuite des opérations du *III. Panzer-Korps* [2]. L'état-major de ce dernier donne immédiatement ses directives pour la journée du 10 : la division de Dietrich doit continuer sur sa lancée et s'emparer de Taganrog. Ce même jour, la LSSAH est citée dans le *Wehrmachtsbericht* (bulletin de la *Wehrmacht*) en ces termes : « […] le long de la mer d'Azov, une unité rapide de la *Waffen-SS* a réussi à percer vers Berdiansk et à tendre la main aux forces blindées venant du nord. Étroitement encerclées de tous côtés, six à sept divisions ennemies sont proches de leur anéantissement. L'unité de la *Waffen-SS* a déjà percé jusqu'à Marioupol, où les faibles restes de l'adversaire vaincu essaient de se replier sur Rostov. »

D'après les renseignements recueillis auprès de deux généraux russes capturés, la progression rapide de la LSSAH a fait basculer le sort des armes en forçant les unités de l'Armée rouge à retraiter plus rapidement que prévu et en mettant la pression sur la 18e Armée au nord, alors qu'elle avait pour mission d'écraser les unités du *XXX. Panzer-Korps*. Le butin fait par la division *SS* à cette date est impressionnant : 20 officiers et 7 776 hommes, 13 chars et 62 canons de tous types capturés ! À noter que suite au mordant dont il a fait preuve lors de la charge sur Marioupol, le *SS-Obersturmführer* Bremer se verra remettre la *Ritterkreuz* le 30 octobre.

LA *LSSAH* SUR LA MER NOIRE - SEPTEMBRE-OCTOBRE 1941

LA TRAVERSÉE DU MIOUS

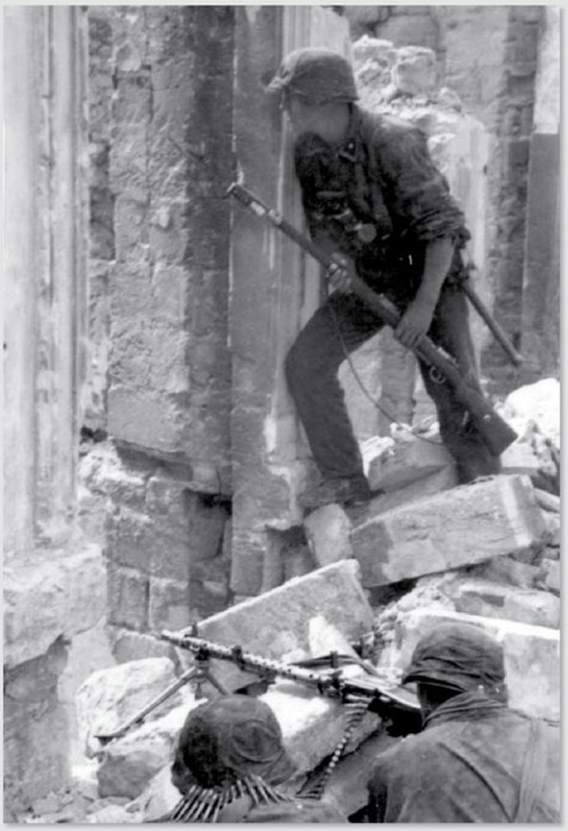
Après la chute de Marioupol, la LSSAH doit en assurer la sécurité en attendant d'être relevée par la *13. Panzer-Division* du *Generalmajor* Düvert. Le 10 octobre, la *SS-Aufklärungs-Abteilung* de Meyer, accompagnée du *I. Bataillon*, est chargée d'éclairer l'itinéraire du gros de la division de Dietrich le long de la côte de la mer d'Azov. À 16h20, malgré l'activité de l'aviation aérienne ennemie, la 1re compagnie déniche un point de passage sur le fleuve Mious, à 6 kilomètres au sud de Fedorovka. Seulement, au cours de la journée, la météo devient épouvantable, la pluie ralentissant la progression des véhicules embourbés dans la fange. Le lendemain, la 2e compagnie de Meyer arrive sur les rives du Mious et constate que les Soviétiques y sont retranchés en force. Les grenadiers du *I./LSSAH* lancent une première attaque qui permet de refouler les Russes à l'est de Marjevskoïe, mais la tentative de franchissement du fleuve qui suit échoue, les *SS* déplorant 4 sous-officiers tués et 11 sous-officiers et soldats blessés. Le bataillon *SS* finit toutefois par ouvrir une faille en faisant traverser le cours d'eau à ses hommes sur des canots gonflables dans la nuit du 12 au 13. Le *II. Bataillon* franchit à son tour en différents autres points de passage non surveillés. Puis les *Pioniere* jettent, durant la nuit, une passerelle montée sur bateaux pneumatiques, puis un bac de 4 tonnes. Le jour suivant, les Soviétiques lancent de vigoureuses contre-attaques sur la tête de pont des *SS*, notamment sur Troitskoïe et Nikolaevka. C'est le *II./LSSAH* qui encaisse le plus gros de ces assauts. Il riposte près de Pokrovakoïe, mais subit de lourdes pertes. Fort heureusement pour lui, une section de *StuGe III* surgit à l'ouest de la localité et fait chèrement payer à « Ivan » ses incursions. La situation est si critique qu'une section de boulangers est jetée dans la bataille et capture à elle seule l'équivalent de deux compagnies ennemies ! Le bilan est lourd pour Dietrich : 3 officiers, 5 sous-officiers et soldats ont été tués, respectivement 10 et 35 ont été blessés, et 10 hommes sont portés disparus. C'est la *SS-Aufklärungs-Abteilung* qui paie le plus lourd tribut, avec 25 blessés, dont 5 officiers, au cours de cette seule journée.

Dans la soirée, les 3e et 4e bataillons franchissent à leur tour le Mious. Perspective peu encourageante : la neige et les premières gelées font leur apparition durant la nuit. Ces conditions climatiques gênent considérablement la tâche du *SS-Pionier-Bataillon*, dont les pontonniers s'efforcent de faire passer la Sambek aux « lourds » de la *13. Panzer-Division*. Un bac de 16 tonnes sera donc mis en place en parallèle pour pallier ces difficultés de franchissement. Les délais de traversée sont toutefois longs, et le nombre de *Panzer* embarqués à chaque navette est limité. D'après les prévisions de l'état-major de Düvert, le *Panzer-Regiment 4* ne sera pas opérationnel avant le début de matinée du 14 !

GRENADIERS CONTRE TRAINS BLINDÉS !

L'objectif assigné à la LSSAH en cette journée du 14 octobre est la prise de Taganrog. Un sacré morceau ! Le bataillon de reconnaissance de « Panzer » Meyer est chargé de sécuriser les rives de la mer d'Azov, les Soviétiques ayant tenté à plusieurs reprises de débarquer des troupes sur les arrières des unités allemandes. L'affaire commence mal, puisque la traversée de la Samek par la *13. Panzer-Division* tombe… à l'eau : le pont mis en place la veille au soir s'effondre sous les chenilles du premier char qui l'emprunte ! Düvert va donc entrer en lice avec une demi-journée de retard.

◀ La *SS-Abteilung* « Schönberger » de la division de Dietrich est constituée de la *SS-Panzerjäger-Abteilung* (dont on voit au fond l'un des automoteurs, un *4,7cm PaK (Sfl.)* ou *Panzerjäger I*) et de la *SS-Sturmgeschütz-Batterie* équipée de *StuGe III L/24*. L'insigne de la LSSAH, la célèbre clé, est parfaitement visible à l'arrière de ce canon d'assaut.



Reportage photographique effectué après les combats pour des services de propagande. En effet, l'absence de flammes et de fumée, ainsi que la position du photographe par rapport aux combattants sont totalement fantaisistes. Ce qui n'enlève rien à la réalité de la férocité des combats en milieu urbain !

Appuyée par l'artillerie et l'aviation malgré le temps exécrable, l'Armée rouge offre une résistance acharnée sur la ligne Nikolaevka–Troitskoïe. Il faut dire qu'elle a mis le paquet : sont identifiés à l'est du Mious les 30e et 31e divisions de fusiliers, le 75e régiment de fusiliers et un bataillon de police du NKVD, et à l'ouest du fleuve, les 150e et 339e divisions de fusiliers, les 35e et 38e divisions de cavalerie, ainsi que des éléments de l'école de cavalerie de Novotcherkassk !

Commandés par un commissaire politique, les policiers du NKVD sont les premiers à assaillir les *Waffen-SS* dans la nuit du 14 au 15, mais le *IV./LSSAH* parvient à les repousser. Le dispositif allemand se renforce d'ailleurs, la *13. Panzer-Division* ayant enfin pu faire traverser ses véhicules lourds et couvrant dorénavant le flanc gauche de la division *SS*. L'intervention de deux trains blindés soviétiques prenant sous leur feu la tête de pont allemande est trop tardive… Le 15, la *SS-Sturmgeschütz-Batterie* s'illustre encore en soutenant le *II. Bataillon* lors de la

1 Une section de mortiers (*Granatwerfer 8,14cm*) en pleine action. Au premier plan, les servants sont couchés , ceci afin d'éviter d'éventuelles blessures en cas d'incident de tir en sortie de tube.

2 Le *Ritterkreuzträger* Kurt Meyer, chef de la *SS-Aufklärungs-Abteilung,* en pleine discussion avec deux officiers, dont un de la *Luftwaffe* (un *Flivo* ?). Ce dernier scrute le ciel d'un air inquiet. Effectivement, la chasse soviétique est très active, et ce, depuis le début de la campagne de Russie, contrairement à ce qui a été souvent écrit par le passé.

3 Une MG-34 en position de tir. L'arme est ici en configuration dite lourde car montée sur son affût tripode *Lafette 34*.

4 Un *StuG III Ausf. C* fait mouvement dans Taganrog. On remarquera l'ajout systématique de sections de chenilles sur tous les canons d'assaut de la LSSAH afin d'accroître la protection de l'équipage.

5 Un *StuG III Ausf. A* vient de faire feu, le canon étant encore en position de recul ! Derrière lui, un *StuG III Ausf. B*. Il y a peu de différences entre ces deux modèles d'engin.

4

prise de Nikolaevka, ce dernier profitant de son succès pour atteindre le remblai de la voie ferrée Taganrog–Rostov.

L'Armée rouge ne s'en laisse pas compter et déclenche plusieurs offensives en provenance du nord, mais aussi par voie fluviale. La *SS-Aufklärungs-Abteilung* est sollicitée pour déjouer ces tentatives de débarquement, le *SS-Untersturmführer* Wolff, de la *1. Kompanie*, étant tué au cours des combats qui s'ensuivent. La poussée des Soviétiques est néanmoins telle que le *III. Panzer-Korps* décide d'interrompre toutes les progressions et ordonne à ses unités de se mettre sur la défensive sur les positions conquises. Preuve de la détermination des Soviétiques : la *14. Panzer-Division* est la cible d'une charge de cavalerie, menée par quatre à cinq escadrons, qui est brisée dans le sang. Bilan : 800 prisonniers, 41 canons et 500 chevaux capturés. Malgré la violence des combats, les pertes de Dietrich sont relativement modestes ce jour-là : 1 officier et 1 soldat tués, 3 officiers et 17 hommes blessés. Celles de la *13. Panzer-Division* sont en revanche bien plus lourdes, avec 39 tués et 177 blessés. Après une telle saignée, la journée du 16 est logiquement plus calme, se limitant à plusieurs attaques aériennes soviétiques.

Le lendemain, le *III. Panzer-Korps* reprend son mouvement sur Taganrog. Le *I./LSSAH* doit pousser depuis l'ouest sur l'autoroute de Nikolaevka et se rendre sur le secteur Sud de Taganrog, alors que le *IV. Bataillon* se voit confier le sud-est de la ville. Le *III. Bataillon* doit suivre la voie ferrée du nord au sud et s'emparer de la partie Est de Taganrog. Enfin, le *II. Bataillon* est positionné en protection du flanc gauche de la division. La progression de celle-ci démarre dès 5h30. Et les combats acharnés reprennent… D'emblée, les Soviétiques tentent de briser l'assaut initial allemand en lançant plusieurs contre-attaques, qui sont toutes repoussées. L'avance est en outre compliquée par le terrain plat qui n'offre que peu de protection aux troupes avant de parvenir au couvert des bâtiments de l'agglomération.

À 10 heures, la LSSAH signale au *III. Panzer-Korps* qu'elle est aux portes de Taganrog. L'offensive du 2e bataillon est déclenchée et se transforme très vite en succès : les hommes se ruent en avant et percent la première ligne de défense, capturant au passage huit canons. Lors de l'assaut, toujours difficile en milieu urbain, les *SS* sont confrontés aux deux trains blindés repérés l'avant-veille.

5

Sd.Kfz. 222

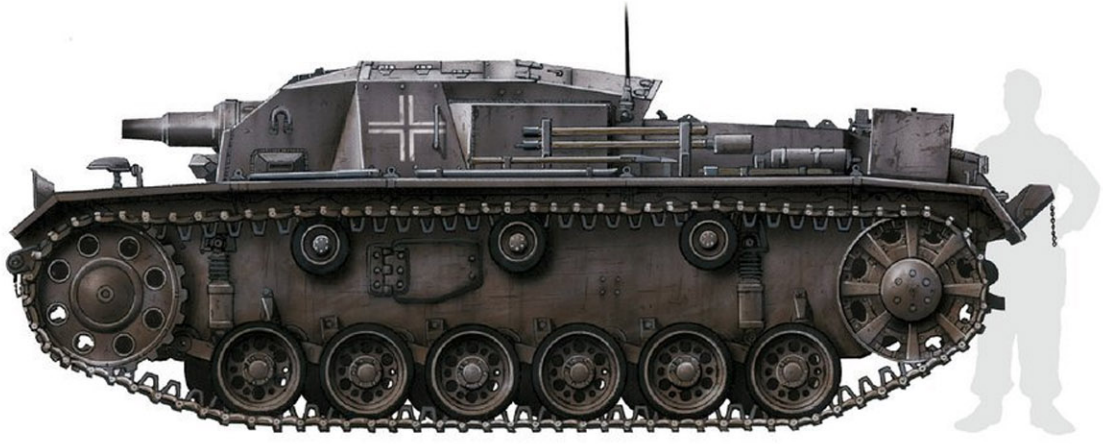
SS-Aufklärungs-Abteilung 1
SS-Division (mot.) « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Dnieprovka, URSS, septembre 1941

Sd.Kfz. 221

SS-Aufklärungs-Abteilung 1
SS-Division (mot.) « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Molochnaïa, URSS, octobre 1941

Sturmgeschütz III Ausf. A

SS-Sturmgeschütz-Batterie 1
SS-Division (mot.)
« Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Dnieprovka, URSS, septembre 1941



T-26 modèle 1938

3e brigade de chars
Armée rouge
Secteur de Taganrog, URSS, octobre 1941

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

▲ Un *Waffen-SS* épaule un fusil soviétique Tokarev SVT-40 ; c'est une arme semi-automatique de calibre 7,62 mm très précise et très fiable.

Ces derniers ouvrent le feu avec précision et sèment le chaos dans les lignes des 12e et 13e compagnies du *III./LSSAH*, occasionnant de nombreuses pertes. Le premier train est cependant rapidement immobilisé par les tirs ajustés d'un *Pak 38* de *5cm*, le second étant mis hors de combat par les pièces de *10,5cm* du *SS-Artillerie-Regiment LSSAH*. Une lutte acharnée se déroule alors au corps à corps entre les *Waffen-SS* et les équipages des trains. Voici le récit qu'en fait le *SS-Unterscharführer* Zagar, chef de pièce du premier canon de la *1./SS-Artillerie-Regiment* : « Dans cette situation désespérée, le commandant de batterie vient me chercher et me dit *''Zagar, vous devez nous aider. Nous avons essayé pendant des heures de démolir le train blindé. Vous devez l'approcher directement.''*

▼ Un canon *Flak* de *8,8cm* vient de faire feu. Il est en position tir tendu : les cibles sont donc terrestres, un bâtiment voire l'un des trains blindés. On notera que l'officier (second à partir de la gauche) porte des guêtres, un effet vestimentaire plutôt rare en ce début de conflit.

Je pense à ce qui peut être fait, analyse la situation et prends ma décision. Mais pour ce genre d'opération suicidaire, je ne veux que des volontaires. Tous se proposent pour cette action ! Je veux utiliser la surprise et approcher au plus près du train avec un seul canon : un *leFH 18* de *10,5cm*. En même temps, il faut pouvoir rester capable de bouger dans la zone de tir sans l'aide de tracteurs d'artillerie. Je choisis donc uniquement les hommes physiquement les plus forts [NdlR : pour déplacer la pièce à bras] et les plus rapides pour cette opération. Trois pourvoyeurs sont sélectionnés : Walter Simuttis, Gerhard Murach et Wilhelm Brumm ; un tireur : Peter Olaf Bechstedt ; et le conducteur du semi-chenillé : Rudolf Fritzsche. Le *SS-Hauptsturmführer* Teufel (chef de la *1./SS-Art. Rgt*) me souhaite bonne chance et me dit : *''Zagar, envoyez-les en enfer !''* Nous avançons rapidement en direction du train blindé avec la pièce attelée au tracteur. Le bruit de la bataille et les départs de coup des trains blindés sont clairement audibles et ne peuvent passer inaperçus. Devant le remblai de la voie ferrée, il y a une petite butte. Elle offre une bonne dissimulation pour notre approche, mais il y a ensuite une dépression derrière. Bref, quand nous aurons passé la petite crête, nous serons inévitablement vus par les Russes.

Nous voyons le train blindé qui bouge lentement. Heureusement, la distance pour franchir le monticule vers la voie ferrée est approximativement de seulement 100 mètres. « Ivan » n'a pas vu déboucher le *10,5cm* d'artillerie. J'évalue immédiatement la situation et regarde un buisson faisant environ deux mètres de large et pouvant offrir un peu de camouflage ou nous dissimuler au moins un peu. En un temps record, pas moins de 18 obus antichars et douilles sont déchargés du tracteur.

▲ les deux photos
L'engagement se déroule maintenant le long d'une voie ferrée. La fumée des combats forme une brume constante qui masque en partie le paysage et gêne l'observation.

Il n'y a aucun mouvement inutile. Rudolf Fritzsche déplace immédiatement le tracteur vers l'arrière de la montée pour sortir de la ligne de vue. Entre-temps, les pourvoyeurs ont approvisionné le premier obus antichar et installé sa charge appropriée. Les obus et douilles restants sont rangés non loin de là dans un buisson.

Les Russes n'ont toujours pas repéré les servants de notre canon. Mais nous devons nous mettre à découvert pour attaquer le train blindé. Aussi rapides que l'éclair, mes hommes poussent l'obusier en avant et l'installent en position de tir, approximativement à 600 mètres devant le train blindé. Bechstedt vise parfaitement. Le premier obus fait mouche sur une des nombreuses coupoles blindées. Je suis l'engagement non loin de là, à l'extérieur d'un bâtiment en bois. Le duel commence. Les vieux artilleurs, les combattants expérimentés de la *1./Art.Rgt.*, travaillent de concert et tirent sur le train blindé toujours en mouvement. L'équipage de celui-ci s'affaire à l'intérieur et peut nous observer à travers les petites portes de tir.

Le canon aboie et tire obus sur obus. Chaque projectile est un coup au but. Pour minimiser le danger pour l'infanterie allemande postée devant ou derrière le train, j'autorise seulement à faire feu sur les coupoles blindées et non sur les roues.

Les Russes sont maintenant conscients du grand danger que représente notre pièce d'artillerie. Je suis pris à partie par des tirs d'armes d'infanterie venant de côté. Une balle de fusil de 7,62 frappe, juste à côté de ma tête, le mur du bâtiment en bois sur lequel je m'appuyais. Le *leichte Feldhaubitze 18* a un effet dévastateur sur les Russes, et presque toutes des coupoles sont détruites, le train étant peu à peu réduit au silence.

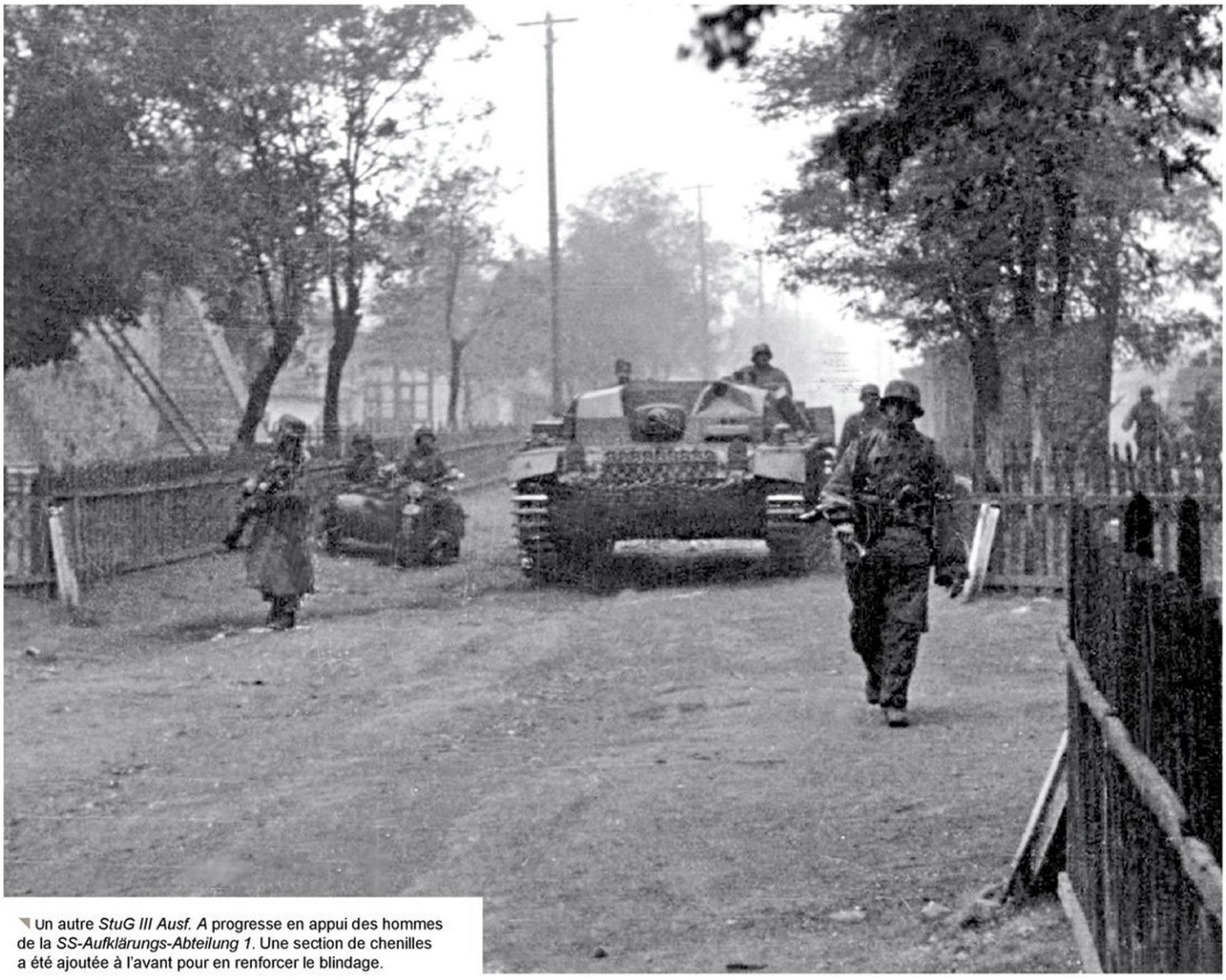
Après que le canon a tiré 12 à 13 coups, un adjudant de la formation d'infanterie arrive en courant tout excité pour nous faire cesser le tir. La mission est accomplie : il n'y a plus de danger à craindre du train blindé. Quand nous revenons vers la batterie, nous sommes salués par notre commandant qui a des larmes dans les yeux. Teufel me dit : *''Zagar, je n'avais pas beaucoup d'espoir !''* Il demande alors : *''Qui nous avez-vous ramené ?''* Il pointe son regard vers un prisonnier que mes hommes ont avec eux.

C'est le commissaire soviétique qui m'a pris pour cible et m'a raté de quelques millimètres. Les hommes l'ont trouvé. Cet homme grisonnant d'environ 50 ans a presque l'air d'un paysan inoffensif. Il se cachait dans une cabane. Sous ces haillons, il porte un uniforme et des bottes militaires. Les Ukrainiennes veulent le tuer sur place et crient : *''Enterrez-le vivant !''* J'indique qu'on ne fait pas ce genre de chose, que c'est un prisonnier et qu'il sera transféré correctement. »

Pour son courage durant l'attaque du train, le *SS-Unterscharführer* Zagar est immédiatement promu *SS-Oberscharführer* et recevra la Croix de fer de 1re classe. Le fait d'armes du sous-officier de la 1re batterie est corroboré par la demande de remise de la *Ritterkreuz* au *SS-Hauptsturmführer* Frey, dans lequel il est stipulé (chose peu courante) le nom et le grade de Zagar et son action avec son *leFH.18*. Quant à Frey, il recevra, le 17 novembre, pour son action à Taganrog, non la Croix de chevalier comme demandé par Dietrich, mais la Croix allemande en or. Au final, le combat pour museler ces deux trains blindés aura duré cinq heures et fait du côté allemand 80 tués et blessés !

Le *SS-Artillerie-Regiment 1* tourne à présent ses pièces sur les cibles fluviales et côtières. À 15h10, les 3e et 4e bataillons signalent qu'ils font face à des milices ouvrières (peut-être le personnel de l'usine de construction d'avions de type Polikarpov I-16). Néanmoins, la ville est conquise assez rapidement, même si le 2e bataillon tombe sur un autre train blindé, qui sera beaucoup moins combatif que les deux précédents. Bien que la situation soit favorable, la LSSAH indique à 20h15 qu'elle ne peut, comme prévu,

▶ Taganrog est tombée, les motards filent plein gaz vers la prochaine ville : Rostov-sur-le-Don. La population s'est massée sur le bord de la piste pour les voir passer.



Un autre *StuG III Ausf. A* progresse en appui des hommes de la *SS-Aufklärungs-Abteilung 1*. Une section de chenilles a été ajoutée à l'avant pour en renforcer le blindage.

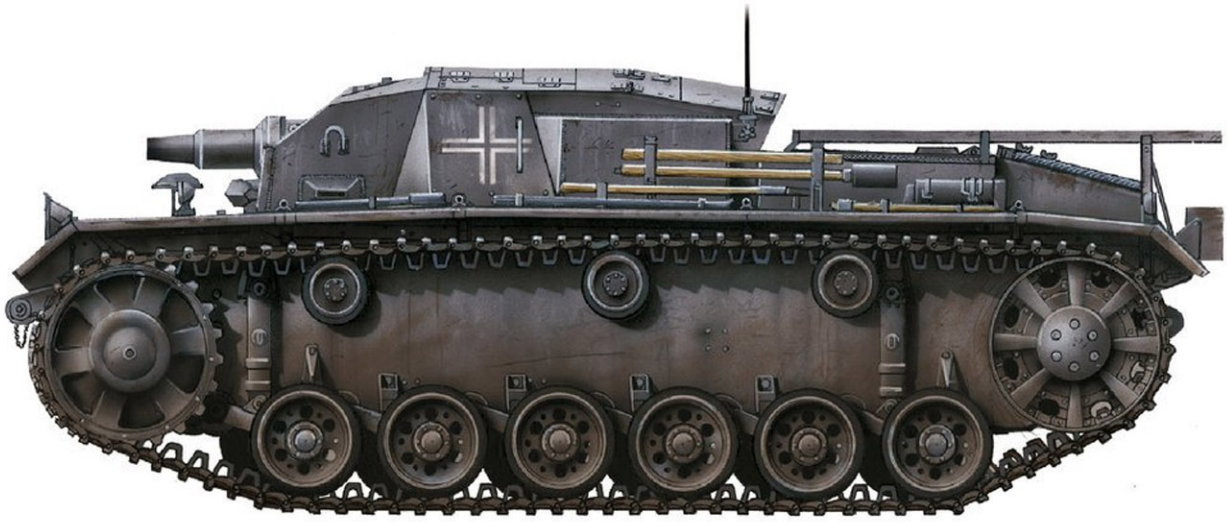
être encore relevée par la *13. Panzer-Division*, étant donné que la ville n'est pas pacifiée. En effet, il y a toujours de nombreux accrochages avec des détachements russes, voire des civils, réfugiés dans les maisons.

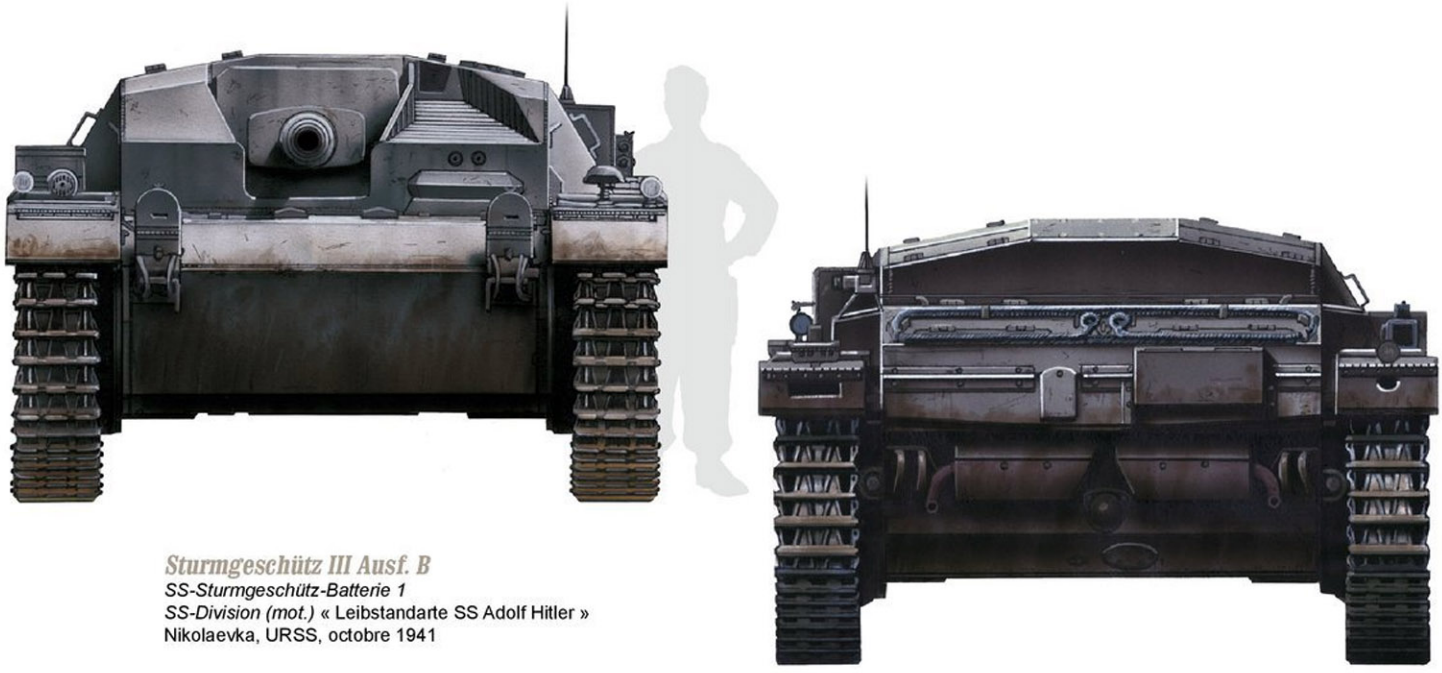
En fin de journée, Taganrog est définitivement sécurisée. Mais à quel prix ! La division de Dietrich a enduré la perte d'un officier (*SS-Untersturmführer* Reinisch) et 41 sous-officiers/soldats tués, 2 officiers et 101 sous-officiers/soldats blessés. À titre de comparaison, l'ensemble de la *Panzergruppe 1* a perdu au cours de la journée : 5 officiers et 63 soldats tués, 11 officiers et 160 sous-officiers/soldats blessés. Ainsi, sur un total de 239 hommes perdus, 60,6 % appartiennent à la LSSAH !

Pourtant, les opérations continuent, et la division *SS* doit de nouveau être sur la brèche. Les ordres pour le lendemain sont de nettoyer la presqu'île à l'ouest de la localité, d'élargir la tête de pont établie par la 13e *Panzer* sur la Sambek et de protéger le flanc Nord jusqu'à Sarmatskaïa. Le 18, en effet, le terrain conquis et la ville de Taganrog sont définitivement nettoyés de toute présence soviétique, ce qui provoque encore des pertes dans les rangs de l'unité : 6 officiers et 32 soldats blessés. Il s'agit là des seules opérations d'ampleur de la journée, une pénurie d'essence empêchant tout nouveau bond en avant des colonnes de Dietrich. Et pourtant, dans la soirée, un ordre arrive directement de la *Panzergruppe 1* au QG du *III. Panzer-Korps* : il faut pousser en direction d'une ville bien plus grande encore, Rostov-sur-le-Don ! L'hiver promet d'être long pour la garde prétorienne d'Hitler… ■

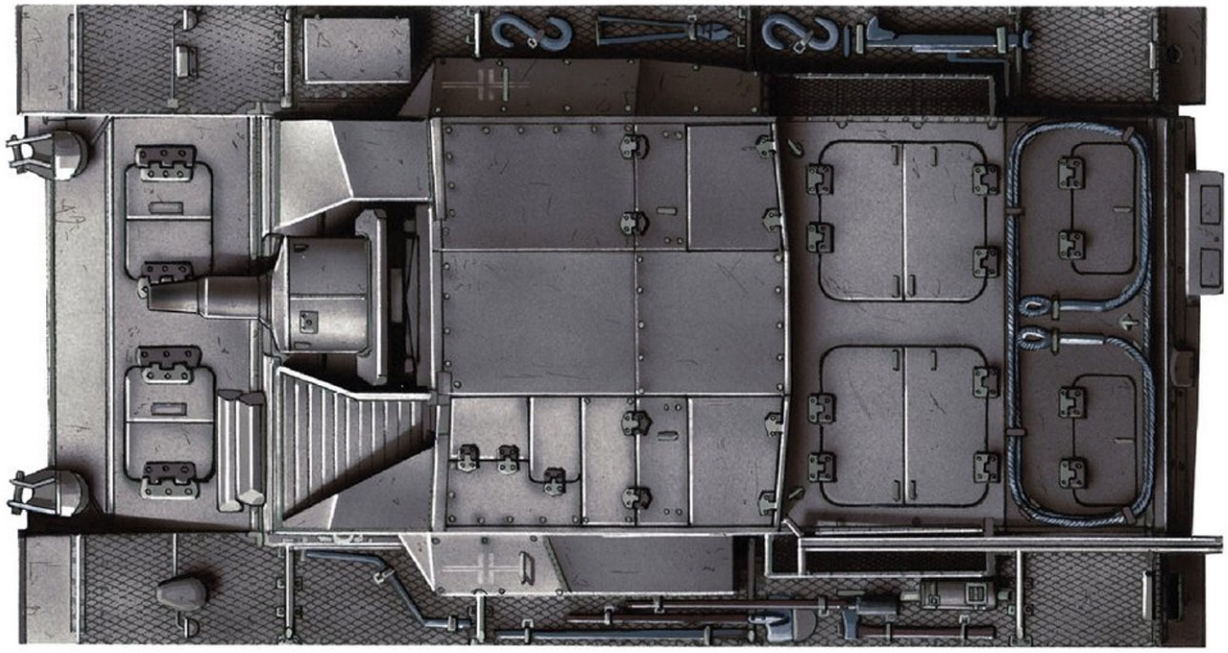
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Rapport de Josef « Sepp » Dietrich daté du 19 octobre 1941 (combat de la LSSAH du 22 septembre au 18 octobre 1941)
- KTB et Anlagen de la *Pz.AOK.1* et du *III. Panzer-Korps*
- Meyer (K.), *Grenadiers: The Story of Waffen SS General Kurt «Panzer» Meyer*, Stackpole Books, 2005.



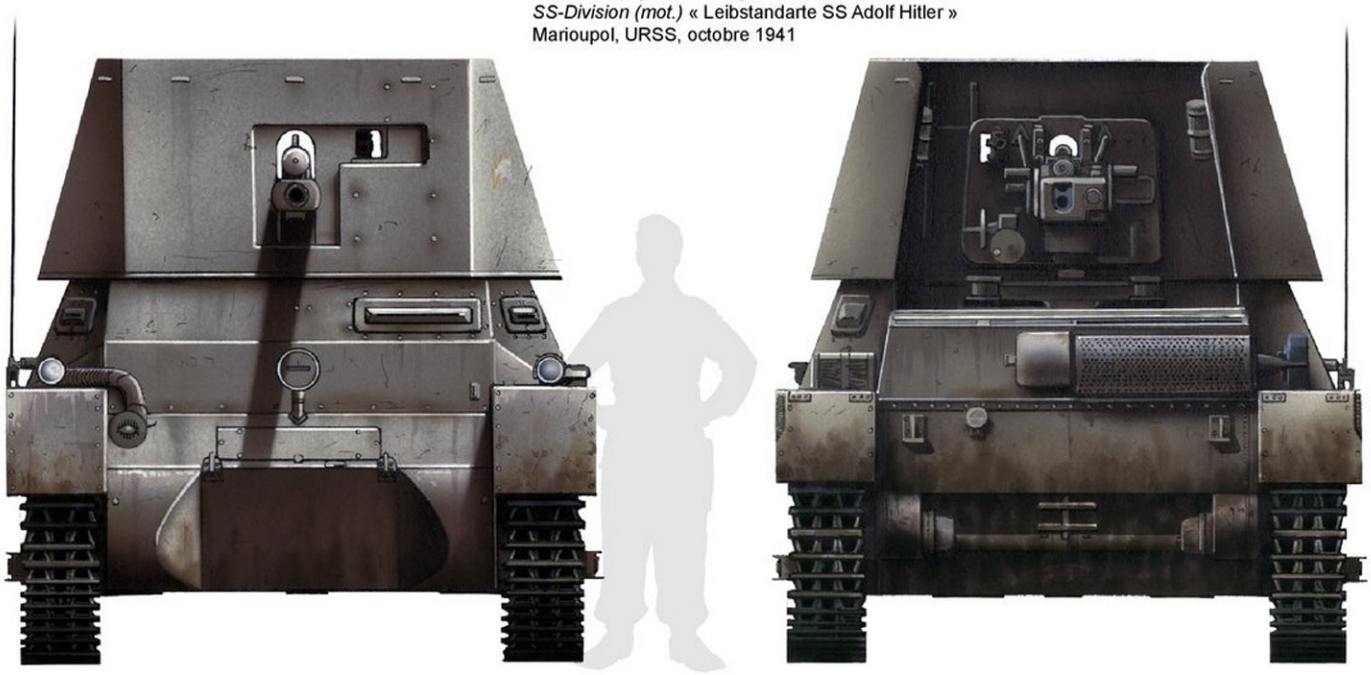


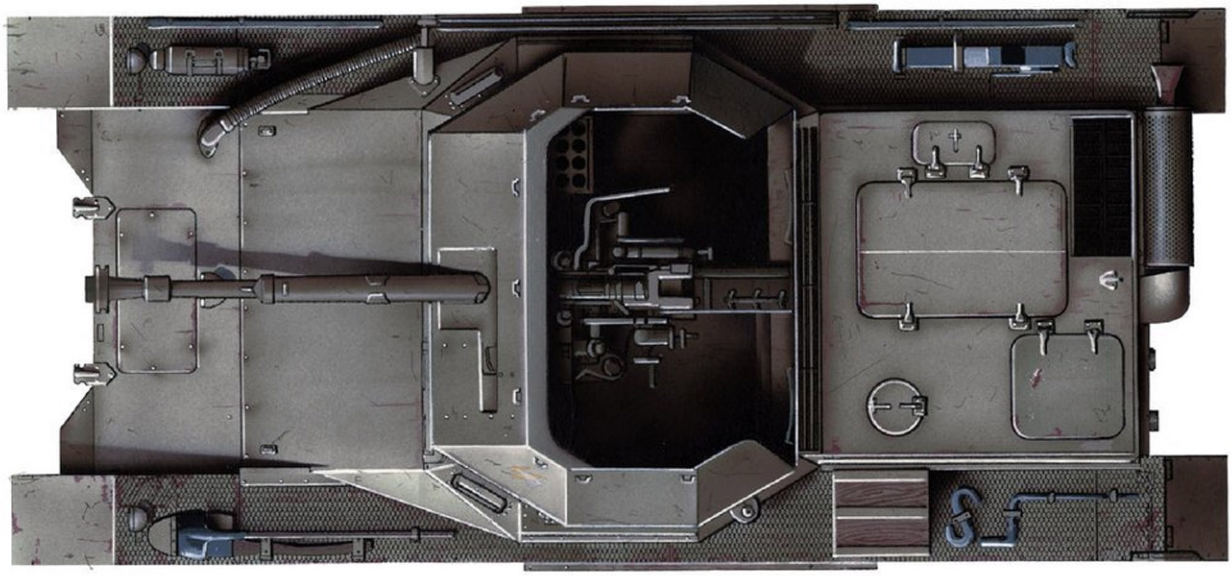
Sturmgeschütz III Ausf. B
SS-Sturmgeschütz-Batterie 1
SS-Division (mot.) « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Nikolaevka, URSS, octobre 1941



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Panzerjäger I Ausf. B
SS-Panzerjäger-Abteilung 1
SS-Division (mot.) « Leibstandarte SS Adolf Hitler »
Marioupol, URSS, octobre 1941





LES CHARS FRANÇAIS

QUELLE DOCTRINE ? QUEL EMPLOI ? QUEL BILAN ?

Le général Weygand, inspecteur général de l'armée de 1931 à 1935, publia dès 1921 un article très remarqué dans la ***Revue de la cavalerie***, dans lequel il indiquait que « ***les divisions de l'avenir seraient équipées de chars rapides, soutenues par de l'artillerie automotrice, éclairées par une aviation nombreuse, lançant chez l'ennemi des attaques profondes*** ». Cette vue prophétique aurait dû inspirer tous les responsables. Pourtant, vingt ans plus tard, la France ne dispose pas d'une force blindée capable de se mesurer victorieusement aux grandes unités de ***Panzer*** de la ***Wehrmacht***. Pourquoi ?

Par **Max Schiavon**

EN 1939/40

▲ Après le Schneider CA1, le Saint-Chamond est le second char d'assaut produit pour le compte de l'Armée française durant la Grande Guerre. Ayant pleinement participé, de concert avec la Grande-Bretagne, à la révolution du « moteur combattant », la France ne réussira pas à rénover sa doctrine militaire durant l'entre-deux-guerres.

◤ Le canon court de SA 18 de 37 mm du char Renault R35 est proprement inapte au combat antichar. Il faut dire que c'est un tube récupéré sur l'antique Renault FT de la Première Guerre mondiale. L'amélioration interviendra sur le Renault R39 armé du SA 38 de 37 mm.

Sauf mention contraire, toutes photos ECPA-D

Après avoir rappelé dans les grandes lignes comment s'est posée la question des blindés dans l'entre-deux-guerres, et la doctrine qui fut finalement adoptée, nous présenterons les unités en ligne en septembre 1939, au début de la guerre, et leurs évolutions jusqu'en juin 1940. Enfin, nous laisserons la parole aux « cadres des unités blindées » qui analysèrent à chaud les problèmes rencontrés durant la campagne, car leurs témoignages inédits, que nous présentons ici, n'ont pas été démentis par la suite.

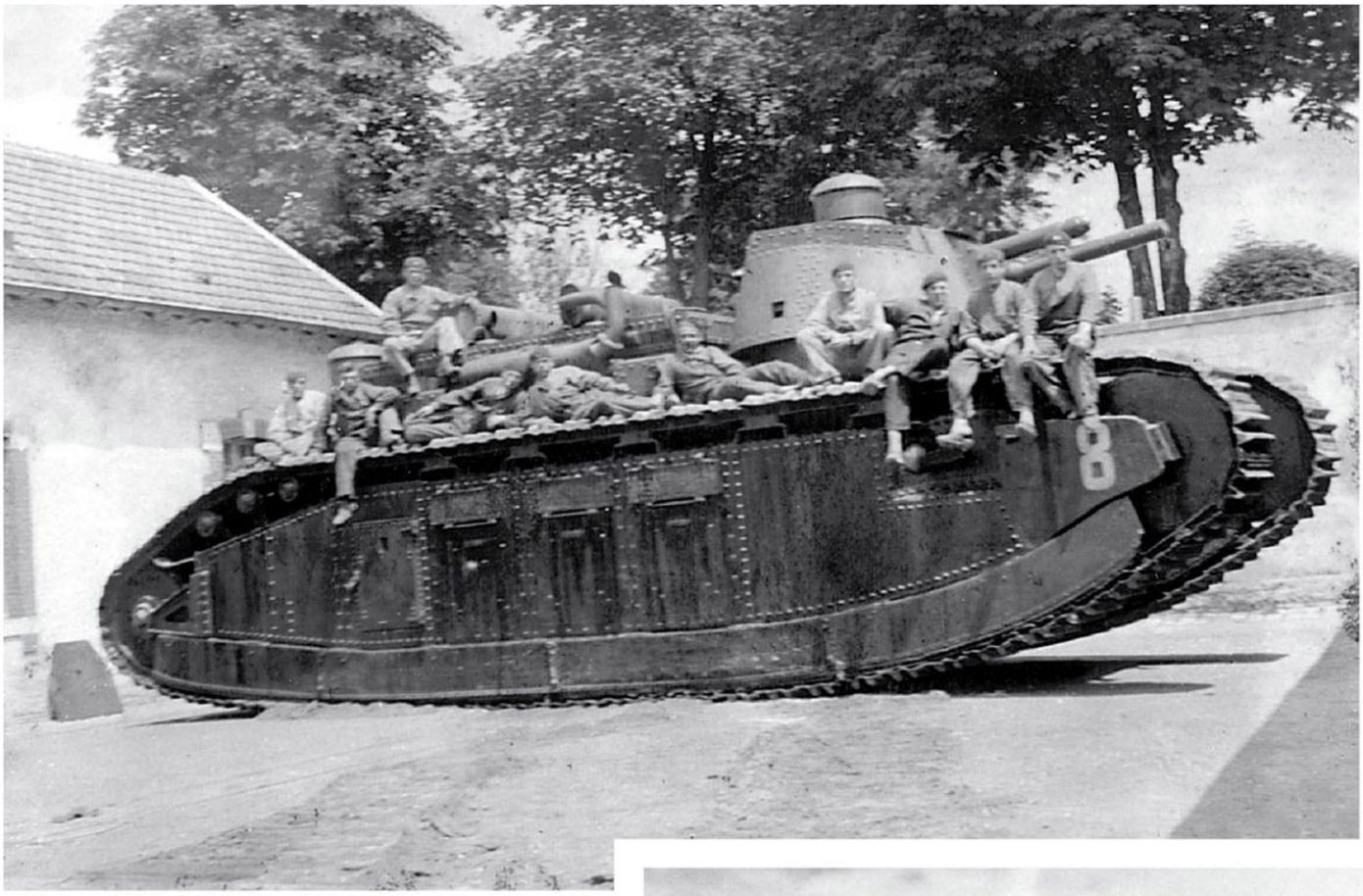
LES BLINDÉS EN QUESTION

De façon générale, entre 1919 et 1939, la France, au lieu de rénover en profondeur sa doctrine militaire en fonction de l'apparition des nouvelles possibilités techniques, n'a fait qu'adapter et améliorer l'existant qui avait fait ses preuves lors des grandes offensives de 1918. C'est particulièrement vrai à propos des blindés. Plusieurs facteurs interdépendants y ont contribué.

Après la terrible saignée de la Première Guerre mondiale, la population fait sienne le slogan « Plus jamais ça » et devient progressivement pacifiste. Les dirigeants politiques partagent largement cette vision et placent leurs espoirs dans la Société des Nations (SDN) qui siège à Genève, même quand il devient évident qu'elle a échoué dans sa mission. Or, pour la SDN, les chars au sens large sont des instruments offensifs, et en posséder signifie clairement avoir des velléités d'agression… Le premier obstacle à la création de formations de chars puissantes est donc politique.

Et cette ligne « pacifico-défensive » adoptée en politique étrangère a pour corollaire la construction de la ligne fortifiée qui prendra le nom du ministre Maginot. Conçue à l'origine pour parer une attaque brusquée et permettre la mobilisation, elle se transforme peu à peu en une ligne supposée infranchissable. En tous cas, sa construction engloutit un budget très important.

Comme les engins blindés coûtent également très cher et que le parc issu de la guerre est pléthorique, le ministère de la Guerre ne passe des commandes que parcimonieusement. Aussi, les industriels investissent très peu dans la recherche et sont incapables de mettre en place des chaînes de montage à grand rendement pour des commandes aussi faibles. Les chars construits le sont donc artisanalement. Ces difficultés, déjà rencontrées durant les années 1920, sont encore accentuées lorsque la grave dépression économique, consécutive à la crise de 1929, touche la France au début des années 1930.



▲ Char FCM 2C, dont la conception remonte à 1916, mais qui ne fut livré qu'après 1918. Ce char de 69 tonnes, dont il n'existe plus que six exemplaires en 1940, est totalement obsolète en 1940.

▶ Belle vue de face du B1 bis « Jura » (511e RCC), mettant en évidence le canon de 75 mm de casemate. Malgré quelques défauts d'importance, ce char surclasse tous les *Panzer* en 1940.

Dès lors, l'état-major de l'armée (de Terre) ne cesse plus de se heurter au ministère des Finances. En 1932, le général Bézu, inspecteur des chars, demande que l'on dépense 2,5 milliards pour les chars après avoir « enterré » 20 milliards dans les fortifications… En 1936, son successeur, le général Velpry, se demande « si l'on pense que la défense de la France serait mieux assurée par un cuirassé de plus ou par la réalisation du programme de chars qu'il jugeait indispensable ». Il devient alors évident aux yeux des responsables que le pays a trop investi dans la Marine et pas assez dans l'aviation et les chars. En septembre 1936, enfin, les dirigeants politiques prennent conscience de la nécessité de réarmer et autorisent des achats massifs. Trop tard [1].

Il ne faudrait pas pour autant exonérer les chefs militaires de toute responsabilité. Au contraire. La croyance généralisée en un front continu où la puissance de feu fait la différence est partagée par le plus grand nombre. Dans ces conditions, l'emploi des blindés est envisagé essentiellement pour rétablir le front ou mener des contre-attaques limitées, en accompagnement de l'infanterie. Car l'idée prévaut que toutes les autres Armes doivent concourir au succès de la « reine des batailles ». Cependant, cette opinion ne fait pas l'unanimité, loin s'en faut, en particulier, mais pas exclusivement, parmi les officiers de la Cavalerie, arme du mouvement par excellence.

Pendant vingt ans, surtout de 1931 à 1939, les positions doctrinales s'affrontent au sein de l'armée, une majorité niant les possibilités de l'armée blindée contre une minorité qui pense que les chars seront déterminants dans un conflit à venir.

La première tendance, jalouse de ses prérogatives, est représentée par la très puissante inspection de l'infanterie, où se succèdent les généraux Matter, Dufieux et Garchery. Elle n'est pas opposée aux chars, comme on l'a trop souvent dit, mais à leur emploi de façon autonome. Ainsi, le général Dufieux, juste avant de quitter le service actif en mai 1938, écrit au général Gamelin : « Avant de passer à mon successeur les fonctions d'inspecteur général de l'infanterie, je me permets de vous signaler, une fois de plus, notre situation en ce qui concerne les chars de combat.

Ma conviction profonde est que ces appareils sont destinés à jouer dans un prochain conflit un rôle décisif. Ce que l'infanterie n'a pas pu faire sans chars au cours de la dernière guerre, elle pourrait encore bien moins le réaliser dans des opérations futures. Le char est en outre un moyen de compenser, vis-à-vis de l'ennemi éventuel, l'infériorité numérique de notre infanterie ; il doit être l'arme de prédilection d'une nation pauvre en effectifs. Enfin, il est aussi le complément essentiel et obligé de notre frontière fortifiée, en arrière de laquelle il est à même de constituer un cuirassement mobile particulièrement apte à des contre-attaques rapides et fructueuses.

Il est profondément regrettable que notre avance qualitative n'ait abouti dans le domaine des réalisations qu'à des résultats très insuffisants puisque nous ne disposons actuellement que de 120 chars puissants et 600 chars type 35 R. Il faut non seulement construire, mais construire vite [2]... »

De leur côté, les partisans d'un emploi autonome des blindés – et ils sont nombreux, citons les plus marquants : les généraux et colonels Etienne, Doumenc, Héring, Laure, Prioux, Flavigny, Velpry, Martin, Delestraint, Perré, Bruneau, Vauthier, de Gaulle, etc. – défendent avec acharnement leurs points de vue, présentés souvent dans des revues spécialisées.

▲ Le général Prioux, directeur de la cavalerie, ferme partisan de la cavalerie blindée. Il commande avec succès le Corps de cavalerie (2e et 3e DLM) en Belgique en mai 1940.
Coll. Filippi

▲ Le général Héring, artilleur, partisan de la guerre de mouvement, propose la constitution de groupements tactiques comprenant blindés, infanterie et artillerie.
Coll. de Lannoy

[1] Le général Martin, inspecteur des chars, écrit en janvier 1939 : « Tous les modèles de chars ont leurs inconvénients et leurs qualités, mais la capitale vertu doit être d'exister. L'organisation la plus étudiée, l'instruction la plus ardente demeurent sans signification ni portée si l'ossature du matériel ne vient point étayer fermement les spéculations de l'esprit. Il est vain de voir juste et grand si faute de matériel il est impossible d'exécuter.[...] Il faut clore la période des commandes pleines de circonspection aboutissant aux maigres escadres disparates dont le manque d'homogénéité n'aura même pas l'excuse du nombre et de la puissance... »

[2] Il faut préciser que dans un souci de perfectionnisme de mauvais aloi, les militaires exigent souvent trop de modifications aux prototypes, ce qui retarde d'autant la production de masse.

▼ Équipages du 19e BCC, bataillon doté de Renault D2, photographiés durant un exercice à l'hiver 1939-40. Le D2 est un bon char d'infanterie, combinant combinant bonne protection, vitesse correcte et tube de 47 mm (ici, un SA 34).

Finalement, le Conseil supérieur de la guerre, qui tranche en dernier ressort les questions d'organisation et de doctrine [3], décide que l'Infanterie conservera ses chars – ils ont été rattachés à l'Infanterie en 1920 (après s'être appelés artillerie d'assaut) –, tandis que la Cavalerie transformera un certain nombre de ses régiments à cheval en régiments d'automitrailleuses de découverte (AMD), de reconnaissance (AMR) et de combat (AMC). Désormais, chacune des deux Armes va cheminer séparément, développer sa propre doctrine et vouloir disposer de matériels spécifiques.

Weygand, généralissime désigné au début des années 1930, penche nettement pour un emploi autonome des blindés. Pourtant, malgré l'autorité que lui confère son poste, il doit dépenser beaucoup d'énergie pour faire adopter les divisions légères mécaniques (DLM) et les divisions d'infanterie motorisées (DIM). Cependant, après son départ en janvier 1935, Gamelin, qui le remplace, tergiverse et repousse à plus tard les décisions difficiles à prendre, manquant singulièrement de clairvoyance. À l'été 1939, donc quelques semaines seulement avant le déferlement allemand en Pologne, il déclarera aux parlementaires venus assister à des manœuvres au camp de Mailly : « Il ne faut pas exagérer l'importance des divisions mécaniques. Elles pourront jouer le rôle d'auxiliaire pour l'élargissement de certains trous, mais non pas le rôle considérable que les Allemands semblent espérer d'elles. J'estime que nous avons assez de divisions mécaniques, et les prochains crédits que vous m'accorderez ne seront pas attribués à en former d'autres. »

Ainsi, durant ces années 1930, le Haut commandement est divisé quant à l'emploi des blindés. Chaque général inspecteur ne cherchant qu'à satisfaire les besoins de son Arme. « L'Infanterie n'a songé qu'à l'accompagnement, la Cavalerie à la lutte contre les éléments légers et l'Artillerie à la défense de ses batteries… » On n'a pas su créer un esprit « troupes blindées », un amour de la « puissance-vitesse », une culture interarmes faite de compréhension de l'autre. Il en est résulté l'impossibilité de dégager une doctrine unique des blindés.

▲ Char B1 avait un blindage de 40 mm. Sur le B1bis, il fut porté à 60 mm à cause des progrès de l'armement antichar. Armement : 1 canon de 47 mm et une mitrailleuse légère en tourelle, un canon de 75 mm et une mitrailleuse légère en caisse. On voit ici le B1 « Champagne » du 511e RCC affecté par la suite au centre de pratique du tir de l'infanterie et des chars en février 1940.

LA DOCTRINE

L'*Instruction sur l'emploi des grandes unités* (IGU) est élaborée sous l'autorité du général Georges en 1936. Souvent citée et décriée par des gens qui ne l'ont pas lue, elle traite des modes d'action des divisions, corps d'armée, etc. Contrairement à la légende, elle ne prône pas la défensive à outrance. Au contraire même, il est indiqué que seule l'offensive peut permettre de venir à bout de l'adversaire, et le rapport qui accompagne l'Instruction

contient en germes l'avenir. On y mentionne le besoin de créer des unités motorisées, des unités mécaniques et des unités de chars capables de mener la bataille par leurs propres moyens.

» Les chars de l'Infanterie

Il ne s'agit ici que de présenter les éléments saillants. Le règlement de 1937 précise que « l'emploi des chars permet fréquemment d'accélérer la cadence des opérations en réduisant les délais exigés par la préparation des attaques, la mise en place des moyens, la progression de l'infanterie ». Mais les actions profondes dans le dispositif adverse ne sont envisagées que lorsqu'il n'existe plus de résistance sérieuse.

La notice provisoire sur l'emploi des chars modernes du 15 décembre 1937 indique que « les chars modernes étant, comme leurs devanciers, inaptes à conquérir le terrain et à l'occuper durablement, leur rôle unique est d'agir au profit direct et immédiat de l'infanterie, qui a d'ailleurs le devoir d'exploiter leur action dans le moment même où elle s'exerce ».

Cependant, la notice de 1938 sur l'emploi des futures divisions cuirassées (DCR) montre une évolution : « Dans l'offensive, au cours des attaques, elles prolongent l'action des divisions [d'infanterie] engagées et pénètrent rapidement et profondément dans le dispositif ennemi dans l'exploitation. » L'idée était excellente, mais il convient de remarquer que les DCR n'existent pas à cette époque. Créées trop tard, début 1940, elles ne pourront ni s'instruire ni s'entraîner à ce type de combat avant la bataille.

En fait, en filigrane de tous ces textes, on retrouve l'opposition entre ceux qui pensent que les chars ne doivent être utilisés que dans des actions limitées, principalement en accompagnement des fantassins, et ceux au contraire pour qui l'accompagnement peut certes être un mode d'action, mais qui privilégient l'emploi autonome des grandes unités de chars.

[3] Au sein du CSG, les échanges de vues pour savoir si les sections de chars doivent comporter 3, 4 ou 5 chars durent deux ans !

◣ Exercice de l'Armée française en Normandie en 1937. Des fantassins sont appuyés par des chars dévolus à l'accompagnement de l'Infanterie : des Renault R35.
CEGES # 44128

▼ Dans l'entre deux-guerres l'armée n'hésite pas à faire manœuvrer les chars en montagne jusqu'à plus de 2 000 m d'altitude. Ici des chars Renault FT, construits durant la Première Guerre mondiale à 3 500 exemplaires, et dont il reste malheureusement 500 exemplaires encore en service en mai 1940.
CEGES # 44117

Or, plus le temps passe, plus les manœuvres menées sur le terrain, même s'il ne s'agit alors que de quelques bataillons agissant de concert, démontrent la validité de la seconde option. Peu à peu, les officiers de chars, pourtant de l'infanterie, s'en montrent convaincus.

Il est certain que les servitudes techniques inhérentes aux matériels (besoin en munitions, en carburant, en entretien et en réparations), et surtout la peur excessive des armes antichars, conduisent à trop de frilosité. Dans la lettre adressée au ministre qui accompagne l'IGU 1936, il est écrit : « En ce qui concerne l'emploi des chars, on ne saurait trop mettre en lumière qu'aujourd'hui, l'arme antichar se dresse devant le char comme pendant la dernière guerre, la mitrailleuse devant l'infanterie. » Toujours cette référence à la Première Guerre mondiale…

C'est méconnaître que si les fantassins ne peuvent venir seuls à bout des mitrailleuses ennemies, les chars menant une attaque avec une densité suffisante subiront certes des pertes, mais parviendront jusqu'aux pièces antichars adverses, lourdes et peu maniables, et les détruiront. Il a manqué des expérimentations pour le prouver. Finalement, les règlements ne sont pas si mauvais, même si le souci de ménager le matériel et l'accompagnement tiennent une trop large place. Il faut souligner, enfin, que le Haut commandement a tendance à ne voir que les imperfections et manque de foi dans les possibilités des chars.

» Les chars de la Cavalerie

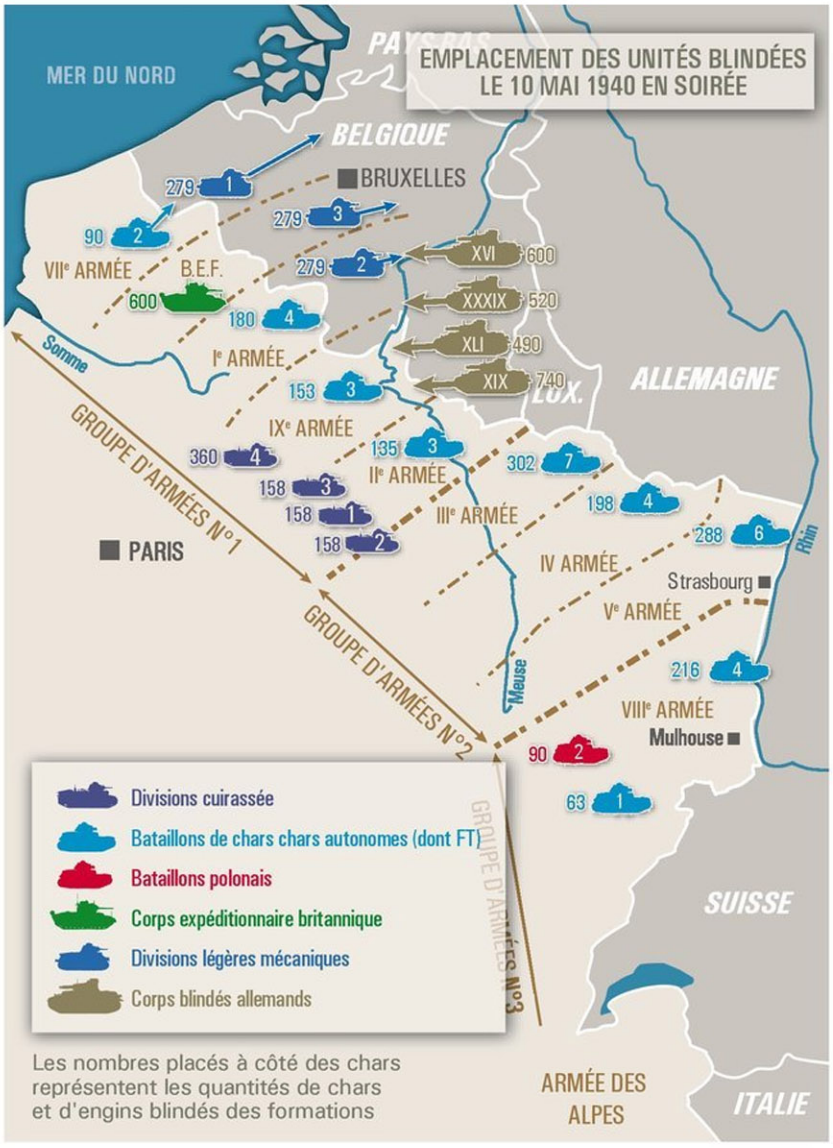
Les unités blindées de la cavalerie ont la chance d'hériter des traditions et des caractéristiques de leur Arme : l'audace, le mouvement, la vitesse, l'initiative. Bien sûr, les unités de cavalerie ont aussi leurs limites et doivent en particulier « combiner harmonieusement l'emploi de ses éléments différents : hippomobiles, motorisés et blindés. » Nous y reviendrons. Mais l'IGU 1936 contient des avancées notables concernant la DLM, « force caractérisée par sa mobilité et son rayon d'action ».

En particulier l'article 445 précise que « la division légère mécanique est susceptible de lancer ses détachements de découverte sur un front de 40 à 60 kilomètres, à une distance qui peut atteindre 100 à 150 kilomètres à une vitesse de progression de 15 à 20 kilomètres à l'heure. […] Dans la bataille offensive, elle peut, après une rupture du front de l'ennemi, faire irruption à travers le système de communication ou déborder rapidement une des ailes adverses ». Cette nouvelle Instruction met donc en avant les notions de rapidité, de mobilité, de puissance, mais aussi la nécessité, particulièrement novatrice, d'articuler la division en groupements tactiques interarmes. Ainsi, cette Instruction renferme bien plus d'avancées que ce qu'on dit généralement.
Enfin, remarquons que la Cavalerie, qui a reçu ses premiers blindés modernes après l'Infanterie, rattrape son retard et dispose d'une DLM dès 1936, alors qu'il faut attendre janvier 1940 pour voir l'apparition de la première DCR.

» Les unités en ligne [4]

En septembre 1939, tous les bataillons de chars se trouvent placés en réserve générale, soit 1 354 chars modernes répartis dans 31 bataillons. Le parc est composé de :
- 4 bataillons de chars B [5] : 132 chars,
- 6 bataillons de chars Hotchkiss 35 ou Hotchkiss 39 : 270 chars,
- 2 bataillons de chars FCM [6] 36 : 90 chars,
- 17 bataillons de chars Renault 35 : 765 chars,
- 1 bataillon de chars Renault D2 : 45 chars,
- 1 bataillon de chars FCM 2C : 6 chars.

Auxquels il faut ajouter les chars modernes dans les dépôts (31 chars B, 10 chars FCM et 5 chars D2) ainsi que 10 bataillons de chars Renault FT obsolètes, soit 636 chars en tout. Il est prévu que les unités dotées de chars FT s'instruisent sur ces matériels anciens, mais reçoivent des matériels neufs au fur et à mesure des sorties d'usine. Malheureusement, l'industrie met trop de temps à atteindre un rythme de production de guerre. De plus, un certain nombre de chars sont destinés aux unités de cavalerie, et même livrés aux armées étrangères, ce qui empêchera de remplacer tous les chars FT.
Comme à la mobilisation tous les bataillons de chars sont répartis entre les armées, vingt états-majors de groupe sont mis sur pied pour les commander. Ils permettent d'engerber deux à quatre bataillons. Dans chaque armée, un état-major des chars est également créé, aux ordres d'un colonel ou d'un général [7].



Les nombres placés à côté des chars représentent les quantités de chars et d'engins blindés des formations

▼ L'automitrailleuse de combat Somua S35. En fait le meilleur char de la campagne de mai-juin 1940, rapide (vitesse maximum 40 km/h) armé avec un canon de 47 mm et d'une mitrailleuse. Il équipe principalement les DLM.
AMC # R00460-2

[4] Les chiffres cités sont ceux communément admis. Cependant, il convient d'être prudent, certains auteurs comptabilisent différemment les automitrailleuses et les chars, ajoutent les engins en réserve, prennent en compte les sorties d'usine non réceptionnées, incluent ou non les chars anciens, additionnent les chars polonais ou britanniques en France, etc. À noter que les blindés positionnés outre-mer, en grande majorité de modèles anciens (chars FT, automitrailleuses Berliet, Laffly et White, etc.), ne sont pas pris en compte.

[5] Par souci de simplification, sont regroupés sous l'appellation chars B, les chars B1 et B1bis. Ce char lourd et complexe (31,5 tonnes) a été construit par plusieurs sociétés sous la direction technique de l'arsenal de Rueil-Malmaison. Cependant, c'est la société Renault qui en assemblait le plus grand nombre.

[6] FCM : Forges et Chantiers de la Méditerranée.

[7] À titre d'exemple, le général Bruneau est le commandant des chars de la 3e armée en septembre 1939, avant de prendre la tête de la 1re DCR en janvier 1940. Le colonel de Gaulle commande les chars de la 5e armée avant de diriger la 4e DCR en mai 1940. Le général Delestraint est en charge des chars de la 8e armée, avant de prendre la tête du groupement cuirassé en juin 1940.

Cependant, dès le 1er septembre, Gamelin donne enfin l'ordre de créer deux demi-brigades composées chacune de deux bataillons de chars B et d'un bataillon de chasseurs portés ou motorisés. Ce système, qui préfigure la DCR, n'a rien de soudain. Depuis début 1938, un groupement d'instruction basé à Nancy a été chargé d'étudier, sous la tutelle de l'inspection des chars, ce que devrait être la doctrine des futures unités cuirassées.

En décembre 1939, afin de pouvoir créer les DCR alors que les chars B ne sortent pas suffisamment vite des chaînes de production, leur composition est modifiée par adjonction de bataillons de chars légers du type H35 modifiés 39 (H39) qui sont prélevés sur les armées. Cela permet de former les deux premières DCR en janvier 1940, plutôt de réunir les principales formations entrant dans leur composition. Car il manque à ces deux DCR les unités de génie et de transmissions, tout comme la batterie antichar dotée de l'excellent canon de 47 mm, qui ne rejoignent que début mai. Bien trop tard pour roder le fonctionnement de ces unités puissantes, mais délicates à manier.

La 3e DCR est formée à partir du 15 mars. C'est-à-dire qu'à cette date, commencent à rejoindre les unités qui entrent dans sa composition, mais elle demeurera toujours incomplète. La 4e DCR est créée officiellement le 11 avril, car le Haut commandement pressent désormais l'urgence de se doter de ces grandes unités. Pour autant, la production et la diligence des services ne suivent toujours pas. Les éléments qui la composent sont désignés mais dispersés. Leur rassemblement se fait un mois plus tard, pendant la bataille, à l'est de Laon, au fur et à mesure de leur arrivée.

Finalement, en mai 1940, l'ordre de bataille comprend 42 bataillons de chars modernes :

- 8 bataillons de chars B : 270 chars,
- 8 bataillons de H35 ou H39 : 360 chars,
- 2 bataillons 36 FCM : 90 chars,
- 22 bataillons de R35 : 990 chars,
- 1 bataillon D2 : 45 chars,
- 1 bataillon 2C : 6 chars,

soit au total 1 761 chars.

17 bataillons, soit 40 % des unités, entrent dans la composition des DCR, tandis que 25 autres (60 %) demeurent en réserve générale dans les armées. À noter que l'armée compte encore 8 bataillons de chars FT, soit 506 engins. Enfin, entre le 10 mai et le 25 juin 1940, une dizaine de compagnies de chars sont formées avec des matériels divers provenant des écoles, des dépôts et des arsenaux.

Pour éviter de se confondre avec les chars de l'Infanterie, les blindés de la Cavalerie reçoivent, à partir de 1931, la dénomination d'automitrailleuses… En réalité, ces engins blindés auraient dû être classés en fonction de leurs caractéristiques techniques (poids et armement en particulier) et non de leur appartenance à une Arme. Pour ne prendre qu'un exemple, les Somua 35 (chars de 20 tonnes chenillés) n'ont rien d'une automitrailleuse. Les querelles de clocher dans l'entre-deux-guerres expliquent cette situation.

Quoi qu'il en soit, les engins blindés de la Cavalerie sont répartis principalement dans les divisions légères mécaniques (DLM) et dans les divisions légères de cavalerie (DLC), mais on en trouve aussi dans les groupes de reconnaissance des divisions d'infanterie motorisées (GRDI).

Les 3 DLM, 5 DLC et 7 GRDI motorisés, opérationnels le 10 mai 1940, comprennent au total 1 507 blindés : 764 chars (AMC) et 743 automitrailleuses (AMR et AMR).

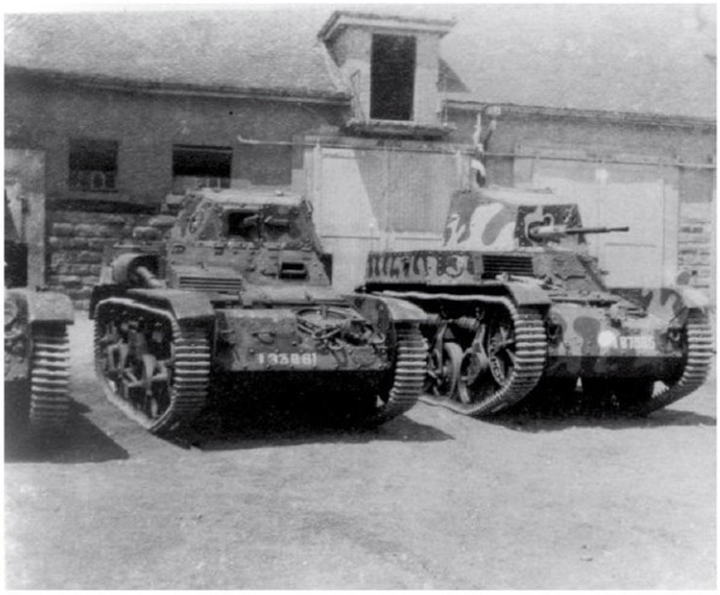
Chacune des trois DLM est dotée de 311 blindés, dont 96 chars moyens Somua 35, soit 933 blindés. Ces unités s'entraînent depuis plusieurs années, mettant en œuvre des groupements tactiques.

RÉPARTITION DES BATAILLONS DE CHARS AUTONOMES DANS LES ARMÉES DÉBUT MAI 1940

GROUPE D'ARMÉES	ARMÉES	N° DE GROUPE DE BATAILLONS	N° DES BATAILLONS DE CHARS DE COMBAT	TYPE DE MATÉRIEL EN DOTATION
GA1	7e ARMÉE	N°510	N°9	R35
			N°22	R35
	1ère ARMÉE	N°515	N°13	H35
			N°35	R35
		N°519	N°38	H35
			N°39	R35
	9e ARMÉE	N°518	N°6	R35
			N°32	R35
			N°33	FT
	2e ARMÉE	N°503	N°3	R35
			N°4	FCM
			N°7	FCM
	TOTAL CHARS ANCIENS DU GA1			40
	TOTAL CHARS MODERNES DU GA1			440
GA2	3e ARMÉE	511	5	R35
			12	R35
		513	29	FT
			51	2C
		520	23	R35
			30	FT
		532	43	R35
	4e ARMÉE	502	20	R35
			24	R35
		504	10	R35
			11	FT
	5e ARMÉE	501	1	R35
			2	R35
			31	FT
		508	21	R35
			34	R35
		517	19	D2
	TOTAL CHARS ANCIENS DU GA2			166
	TOTAL CHARS MODERNES GA2			480
GA3	8e ARMÉE	506	16	R35
			36	FT
			17	R35
			18	FT
	TOTAL CHARS ANCIENS DU GA3			80
	TOTAL CHARS MODERNES GA3			40
BRIGADE POLONAISE			1	R35
			2	R35
TOTAL CHARS MODERNES BRIGADE POLONAISE				80
ARMÉE DES ALPES		514	BATAILLON DE CHARS COLONIAL	FT
TOTAL CHARS ANCIENS FT DE L'ARMÉE DES ALPES				40
TOTAL GÉNÉRAL DES CHARS ANCIENS				326

NOMBRE TOTAL ET RÉPARTITION DES CHARS LE 10 MAI 1940

TYPES DE BLINDÉS	AMD	AMC	H35, R35, FCM, D	B1, B1BIS, SOMUA	FT, 2C
3 DCR + BATAILLONS DE CHARS AUTONOMES	-	-	1485	270	506
3 DLM + RÉSERVE DES DLM	135	120	393	261	-
5 DLC	70	110	110	-	-
GROUPES DE RECONNAISSANCES	154	154	-	-	-
TOTAL PAR CATÉGORIE DE MATÉRIEL	359	384	1988	531	506
NOMBRE TOTAL DE BLINDÉS MODERNES	3262				
TOTAL GÉNÉRAL DES BLINDÉS DISPONIBLES	3768				



▶ AMR 33 et AMR 35 Renault du 2e régiment d'automitrailleuses (2e RMA) stationné à Strasbourg. Il s'agit d'un engin à chenilles, mais très léger (6,5 t) et doté de seulement une mitrailleuse légère (7,5 mm) pour l'AMR 33 ou lourde (13,2 mm) pour l'AMR 35.
Archives Caraktère, coll. Soyer

▼ Le B1 bis « Silvaner », du 41e BCC, est photographié à côté d'une rareté : un Renault AMC 35 ACG1, produit seulement à une cinquantaine d'exemplaires.

Leur composition et leur mode d'action les rapprochent des *Panzer-Divisionen* allemandes. D'autant plus qu'il est prévu de regrouper 2 ou 3 DLM dans un corps de cavalerie [8], exactement comme le fait l'ennemi dans ses *Panzer-Korps*. Sauf que la France ne disposera que d'un seul corps de cavalerie en mai 1940, alors que les Allemands auront constitué 4 *Panzer-Korps* forts de 2 ou 3 *Panzer-Divisionen* chacun [9].

Les cinq DLC disposent chacune de 61 automitrailleuses (AMR ou AMD), soit 305 blindés. Ce sont des unités hybrides, créées en février 1940 à partir des trois divisions de cavalerie. Elles comprennent une brigade à cheval à deux régiments et une brigade motorisée composée d'un régiment de dragons portés [10] et d'un régiment d'automitrailleuses, d'où son surnom péjoratif de division « essence-picotin ». Il est évident, dès avant l'engagement, que les deux brigades ne pourront combattre à la même vitesse et que cela posera des problèmes importants. Le Haut commandement est conscient que le cheval a de moins en moins sa place sur le champ de bataille, et il est prévu que ces grandes unités de cavalerie soient transformées en DLM dès que le nombre de chars le permettra.

Enfin, on trouve 32 blindés légers (12 AMD et 20 AMR) dans chaque GRDI, unités très souples de la taille d'un gros régiment de cavalerie (980 hommes).

Le 10 mai 1940, au moment où la bataille débute, la cadence de production a très fortement augmenté et atteint environ 150 blindés par mois [11]. Ce rythme est excellent, mais a été atteint trop tard.

À L'ÉPREUVE DES BATAILLES

Avant de présenter les enseignements des combats de mai-juin 1940, résumons à grands traits comment ont été employées les unités dotées de blindés.

Les DCR, souvent incomplètes et qui manquaient de cohésion et d'entraînement, ont été essentiellement utilisées pour contre-attaquer. La 1re DCR, lancée seule en contre-attaque dans la région de Dinant en Belgique, et dont on attendait des miracles, a été enveloppée et détruite. La 2e a disparu corps et biens, atomisée au cours de son transport entre l'Aisne et l'Oise. La 3e a été disloquée et employée dispersée, avant de succomber. La 4e a attaqué à Montcornet, puis à Abbeville, avec des

[8] Le corps de cavalerie comprend, en mai 1940, 2 DLM (2e et 3e) et, comme éléments organiques, 1 régiment d'artillerie de 75 mm porté et 1 bataillon du génie. 2 bataillons de mitrailleurs lui sont donnés en renforcement.

[9] Un état-major de corps cuirassé est bien constitué en février 1940, mais les DCR agiront indépendamment en mai. Des regroupements seront tentés lors de la seconde phase de la campagne, mais à ce moment, les divisions auront perdu trop d'engins pour que leur action change le cours des événements.

[10] En fait, sensiblement l'équivalent d'un régiment d'infanterie motorisé à deux bataillons.

[11] 854 chars de tous types sont produits entre le 1er janvier et le 25 juin 1940.

résultats mitigés. Les bataillons de chars autonomes ont mené des attaques parfois couronnées de succès, mais toujours d'une ampleur insuffisante.

Les DLM ont été engagées en Belgique pour couvrir la mise en place du groupe d'armées n° 1. Elles ont parfaitement répondu aux attentes du commandement. À tel point que Weygand décide, fin mai, de créer de nouvelles DLM destinées à être engagées durant la seconde phase de la campagne qui s'annonce.

Les DLC devaient se porter dans les Ardennes au-devant de l'ennemi, puis manœuvrer en retraite pour retarder le plus possible la prise de contact des gros de l'adversaire avec la ligne principale de résistance amie. En pratique, seules les brigades motorisées purent partir loin en avant et donc subirent seules le choc des *Panzer-Korps* qui attaquaient. Compte tenu de la disproportion de force, elles durent se replier bien plus rapidement que prévu. De l'avis unanime, l'organisation des DLC ne donna pas satisfaction. À l'issue de la campagne, le Haut commandement avait la confirmation que les régiments de cavalerie à cheval n'avaient plus leur place pour mener une guerre moderne en Europe occidentale.

Les GRDI avaient pour mission d'assurer la sûreté éloignée puis rapprochée dans les préliminaires de la bataille ; la sûreté, les liaisons, la couverture ou l'exploitation dans l'offensive. Enfin, ils devaient pouvoir mener une action retardatrice dans la défensive.

Durant la campagne, ils ont renforcé et complété les grandes unités de cavalerie à la rencontre de l'ennemi en Hollande, en Belgique et au Luxembourg. Ils ont aussi devancé leurs divisions sur le front qu'elles devaient occuper. Ce fut le cas en particulier pour celles appelées en hâte sur la Somme et sur l'Aisne mi-mai. Enfin, les GRDI ont couvert la retraite après le 7 juin. Les groupes de reconnaissance ont fait le maximum et donné toute satisfaction.

Soulignons enfin que le commandement a très souvent demandé aux blindés des missions de sacrifice durant la campagne de France (5-25 juin). Au cours de la retraite, les chars jouent le rôle de casemates mobiles pour que les autres armes décrochent. Le commandant du 25e bataillon, qui intègre la 1re DCR dans l'urgence fin mai, s'en plaint : « Le char 1935 a été réalisé pour faire de l'accompagnement d'infanterie, opération qui est généralement organisée méthodiquement et d'un déroulement assez lent. Or, pendant le mois de juin, il lui a été surtout demandé de s'engager de but en blanc contre des chars ennemis et de couvrir contre ces derniers le repli des grandes unités, ce qui l'a amené à faire de longs et rapides déplacements et à intervenir rapidement dans des situations incertaines. Or, impuissant contre les blindages, impropre à permettre l'exercice du commandement, mal organisé du point de vue observation, il ne pouvait le faire quelle que fut la valeur de son équipage. Ainsi, partout où il a été engagé dans ces conditions, il a surtout fait figure de victime. »

Quels sont les principaux enseignements à chaud qui furent tirés des combats ?

▲ Ci-dessus et en haut : Célèbres clichés de la 3e DLM lors de son entrée en Belgique en mai 1940 : une automitrailleuse de cavalerie Somua S35 est suivie par des cavaliers, un char Hotchkiss H35 et une voiture de dragons portés Laffly S20 TL.

» Des matériels finalement de bonne qualité

Globalement, les équipages se déclarent satisfaits de leurs engins. Le général Brumeau, commandant de la 1re DCR, est formel : les chars (B comme H39) sont parfaitement adaptés au combat pour lequel ils ont été construits, mais ils manquent de rayon d'action (autonomie de 5 heures, alors que 15 heures sont souhaitables). En effet, avant l'expérience de cette campagne, il était généralement admis que les interruptions dans le combat permettraient sans difficulté de ravitailler les engins. Ce ne fut pas le cas.

Le char B1, très bien protégé, s'est remarquablement comporté face aux antichars allemands, notamment les canons de 37 mm. Nombreux sont les chars qui sont revenus dans les lignes françaises avec des traces d'impacts d'obus. Souvent les engins français qui ont réussi à percer les premières lignes allemandes se sont trouvés face à l'artillerie de campagne, qui a utilisé ses canons en tir direct pour les neutraliser. Les Allemands ont su également utiliser leurs canons de DCA, notamment le fameux 88 mm, comme pièces antichars.

Le chef de bataillon Ayme, commandant le 19e bataillon de chars, écrit le 25 août 1940 : « Le matériel B est évidemment de premier ordre, mais il nécessite un personnel parfait, car il est extrêmement délicat. » Le canon de 75 en casemate a été diversement apprécié, tout comme le fait que le chef de char soit aussi le tireur dans une tourelle à une place.

« De tous les chars que j'ai employés, le Somua me parut le mieux adapté aux missions que j'ai eu à remplir. » Ainsi s'exprime le commandant de la 1re DCR, et ce discours ne doit pas surprendre. En effet, le Somua était le char le plus rapide, excellent sur route et pistes, avec une petite faiblesse en tout-terrain, disposant d'un armement antichar, doté d'un poste radio. Il s'est révélé être le plus efficace dans les combats retardateurs de juin 1940. En revanche, la meilleure combinaison dans l'offensive semble être (à l'été 1940) un panachage entre unités dotées de chars B et de Somua.

Les chars R et H se sont révélés robustes, capables d'assez longs trajets. Mais la tourelle concentre toutes les critiques, car elle « ne constituait certainement pas un modèle particulièrement réussi ». Conçue pour un combat d'accompagnement de l'infanterie relativement court et pas pour des engagements durant plusieurs heures, elle est inconfortable et dispose de moyens d'observation médiocres.

Le char FCM s'est révélé être un excellent matériel, rustique, le seul à avoir un grand rayon d'action (12 à 15 heures d'autonomie). La tourelle était supérieure à celle de tous les autres chars (moyens d'observation, habitabilité, service des armes) ; cependant, sa protection était moindre. Pour autant, ce char, « soudé et non forgé », a encaissé de nombreux coups de 37 mm allemands sans dommages.

En résumé, les chars devront disposer à l'avenir :

- d'une meilleure visibilité (remplacer les miroirs en verre des épiscopes par des miroirs métalliques, améliorer les organes de visée),
- de munitions traçantes et incendiaires,
- d'un rayon d'action supérieur et de nouveaux systèmes pour faire rapidement les pleins de carburant,
- d'une tourelle moins haute, plus défilée, plus ergonomique, à deux places,
- d'un canon plus puissant, à cadence de tir rapide, placé le plus possible à l'extérieur de la tourelle,
- d'une mitrailleuse, utilisable en DCA, dont le pointage doit être indépendant de la tourelle,
- de postes radio robustes, simples d'emploi et dotés d'une portée accrue.

Enfin, il faudra veiller à améliorer les conditions d'entretien (graissage, facilité d'opérations de démontage, etc.).

▼ En bas : Compagnie de chars Renault R35 en pleine manœuvre sur sol boueux. On imagine à quel point le Renault 4 cylindres de 85 ch doit être sollicité sur un terrain aussi difficile.

▼ Ci-dessous : Le char B1 bis « Chambertin », du 49e BCC de la 3e DCR lors de la campagne de France. Les Allemands n'ont qu'un seul recours face à ce mastodonte : les canons de *8,8cm* de la *Flak* utilisés en tir tendu !

» Les unités de chars doivent pouvoir mener des combats autonomes

Le commandement avait posé comme principe que les unités de chars devaient être nécessairement appuyées par une artillerie adaptée et qu'il fallait que l'infanterie les accompagne au motif qu'ils ne pouvaient pas occuper le terrain. Or, les combats de mai-juin 1940 prouvent que les chars peuvent se battre seuls. L'idée avait germé avant la guerre, mais l'admettre aurait signifié la création d'une nouvelle arme qui aurait ponctionné les budgets et les hommes des matériels existants. Ni le Haut commandement ni l'inspection de l'infanterie ne le voulaient.

Un officier écrit après la bataille : « Interdire aux chars de sortir des rangs de l'infanterie sous prétexte qu'ils ne peuvent occuper le terrain est aussi une affirmation à courte vue. Sans doute les chars ne s'incrusteront pas au sol à la manière d'un fantassin, mais dans toute la zone où ils peuvent circuler avec leurs chenilles, aucun ennemi ne saurait s'installer sans avoir au préalable détruit ou expulsé tous les chars voisins, ce qui constitue bien un changement de propriétaire. »

La notice provisoire du 26 juin 1938 sur l'emploi des DCR envisageait le cas de l'exploitation, mais uniquement lorsque le front paraissait suffisamment ébranlé, « lorsqu'il n'existe plus de résistance très sérieuse ». À ce moment, il était prévu de créer des détachements mécaniques formés avec les unités de chars des environs capables d'intervenir. « Ainsi, aux termes du paragraphe 38 de l'IGU, c'est seulement quand la résistance ennemie fléchit, quand les minutes valent des heures dans la balance des forces en présence, que nous aurions dû constituer, sous les ordres de chefs qui ne les connaissaient pas, un rassemblement de troupes qui s'ignoraient entre elles. Comment escompter la rapidité dans des conditions semblables. »

▲ Chars d'infanterie Renault D2 (à gauche, le « Tolbiac » du 19e BCC ?) et R35 à l'exercice durant l'hiver 1939-40. Si les bataillons de chars de combat n'ont pas d'équivalent chez les Allemands, DLM et DCR sont bel et bien les *alter ego* des *Panzer-Divisionen*, quoique nettement bien équipées moins que celles-ci.

[12] Le lieutenant Gaudet, qui servit sous les ordres du général Bruneau, confirme l'opposition qui prévalait avant-guerre à un emploi autonome et offensif des chars : « Contre les timorés et les conservateurs, il affirmait sa croyance dans la puissance offensive du char. En dehors du petit cercle de ses adeptes qui servaient sous ses ordres, il a toujours passé pour un fou, un imprudent, un illuminé. »

Le lieutenant Gaudet, jeune officier d'active titulaire d'un diplôme d'ingénieur, ce qui n'était pas courant à cette époque à ce grade, témoigne en 1941 : « Si nous passons en revue tous les exercices de cadres, exercices avec matériel, grandes manœuvres, etc. auxquels nous avons participé depuis 1936, date à laquelle eurent lieu les premières expériences pour la mise au point des grandes unités cuirassées, nous sommes obligés de constater que les missions dévolues à ces unités étaient toujours étroites, limitées, enfermées dans un cadre et dans un scénario immuable qui paraissaient toujours les étouffer.

Pendant la drôle de guerre, les limites de l'inconscience furent dépassées, les exercices avaient toujours pour thème des contre-attaques visant à rejeter l'ennemi, et cette mystique de la guerre défensive a eu des répercussions.

Ces gens avaient mutilé l'esprit même du combat, dont la base est l'action et l'initiative, ils avaient enlevé tout dynamisme à l'Arme blindée, dont ce devait être la qualité première. »

Le commandant de la 1re DCR [12] le déplore également : « Le personnel après les combats de juin était tout à fait au point en ce qui concerne les connaissances techniques et la préparation morale. Sa préparation tactique était à peu près nulle. Cela n'est pas étonnant étant donné que tous les efforts du commandement en temps de paix avaient tendu à empêcher le personnel des chars de songer à autre chose qu'à l'accompagnement de l'infanterie sous les ordres des chefs de bataillon d'infanterie. »

La campagne a donc révélé que les chars donnent tout leur rendement à condition de leur confier des missions autonomes. Cependant, pour que celles-ci puissent être remplies avec succès, les blindés doivent être regroupés dans de grandes unités et non dispersés.

ÉTAT DES CHARS DE L'INFANTERIE AU 5 JUIN 1940	
DCR + BATAILLONS DE CHARS AUTONOMES (HORMIS CHARS FT)	
PERDUS DÉFINITIVEMENT	674
EN SITUATION INDÉTERMINÉE	153
EN ÉTAT DE COMBATTRE	890
RÉCUPÉRABLES APRÈS RÉPARATION	226

» Une masse critique pour vaincre l'ennemi

En mars 1941, le commandant Renaudeau d'Arc pose brutalement (et caricaturalement) la question dans une note officielle : « Fallait-il avec nos 2 000 chars faire 200 paquets de 10 chars ou 10 paquets de 200 chars ? »

Le général Delestraint confirme que « la tendance n'a jamais cessé de se faire sentir à prélever sur les malheureuses DCR, déjà beaucoup trop faibles, des bataillons de chars pour les mettre à la disposition de l'infanterie qui, sans chars, ne tiendrait pas ». En effet, durant les opérations, les commandants de division d'infanterie et de corps d'armée qui ont reçu des chars en renfort ne voient leur salut que par eux et refusent de les rendre. De plus, ils les emploient souvent sur des barrages, immobilisés. Ainsi, ce matériel, dont la mobilité fait la valeur, est « saupoudré » sur le front et se trouve réduit à un rôle d'appui limité. Les commandants d'unité de chars sont unanimes à se plaindre du manque de connaissance de l'emploi des blindés à tous les niveaux du commandement.

C'est ainsi que la 2e DCR sera employée les 16 et 17 mai 1940 à défendre les ponts de l'Oise et du canal de la Sambre, sur un front de 60 kilomètres, à raison d'une section par pont ! On a abusé de ce procédé, sans doute par manque de canons antichars. Et cette dispersion a touché toutes les unités, non seulement les DCR, mais aussi les DLM et les bataillons de chars autonomes.

▲ Le char D1, dernière évolution du char FT, armé d'un canon de 47 mm et facilement reconnaissable à son antenne radio très caractéristique sur la partie arrière. Construit à 160 exemplaires, cet engin, dont la silhouette trahit la désuetude, ne sert alors plus que de dans trois BCC (61e, 65e et 67e) déployés en Tunisie, face à la menace italienne. Suite à l'effondrement français en juin, le 67e BCC est toutefois rapatrié en métropole et taillé en pièces en une poignée de jours !

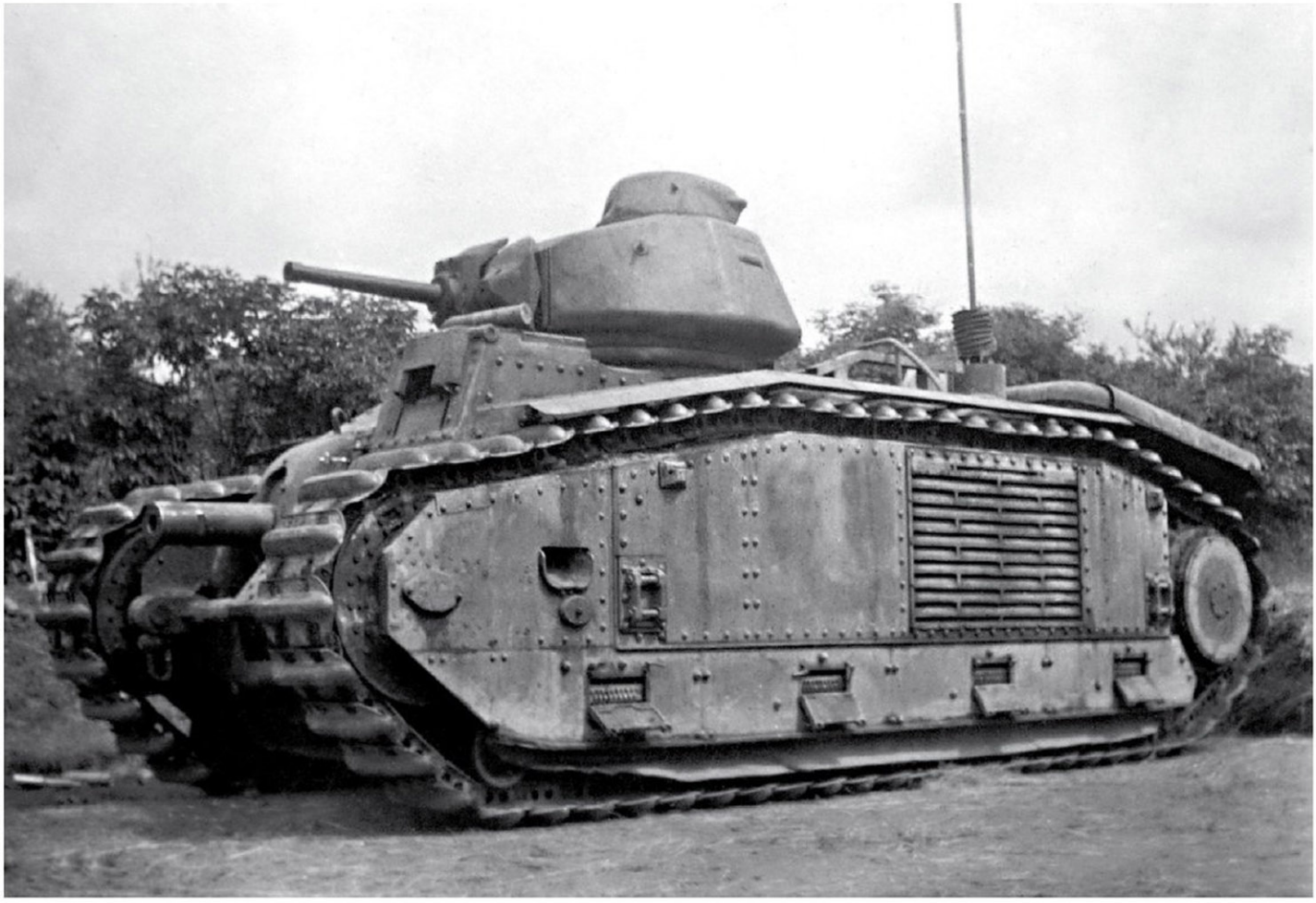
▶ Le B1 bis « Béarn », de la 347e CACC. Avec son canon antichar de 47 mm en tourelle et son tube de 75 mm en casemate idéal pour l'appui, le B1 bis est un adversaire redoutable qui pâtit toutefois d'une consommation d'essence excessive et de l'insuffisance d'équipements radios.

Le 13 mai 1940 au soir, après les combats retardateurs très durs menés dans la région de Gembloux, le corps de cavalerie (2e et 3e DLM), qui passe derrière les divisions d'infanterie de la 1re armée, possède encore les deux tiers de ses chars. Or, le commandant de l'armée, face à la pression ennemie, décide de répartir les régiments des DLM dans les corps d'armée en ligne dont ils devront protéger la retraite. La fragmentation ne s'arrête pas là. Les régiments sont disloqués, parfois en escadrons, parfois en pelotons, sans soucis de leur ravitaillement, sans les spécialistes à proximité pour les entretenir. Ils combattent sans discontinuer et avec vaillance, mais aussi sans jamais avoir la masse critique pour porter des coups d'arrêt puissants à l'ennemi. Lorsque, une semaine plus tard, la décision de les regrouper est enfin prise, il ne reste plus au maximum qu'une quinzaine de chars en état de marche sur les 80 que comportait chaque régiment.

Le capitaine du Cos de la Hitte, qui commande la 3e compagnie du 42e BCC (bataillon de chars de combat), constate lui aussi qu'à « plusieurs reprises l'infanterie s'efforça de mettre la main sur les unités de chars à proximité dans un but de protection individuelle et sans se soucier des missions tactiques données à ceux-ci ».

Le dernier règlement en vigueur (1939) prévoyait l'engagement de 40 chars au kilomètre en deux échelons lorsque le terrain le permettait et si les disponibilités étaient suffisantes… Autant dire que ce ne fut pratiquement jamais réalisé durant la campagne. C'était pourtant une prescription valable. Le général Keller, inspecteur des chars, l'explique : « La première défense pour des chars consiste à être suffisamment nombreux sur le terrain pour que si un appareil ou deux sont surpris, un troisième ait le temps de découvrir l'adversaire et de le détruire avant d'être lui-même immobilisé. »

Un point essentiel tiré de la campagne est donc que les chars doivent être employés en masse pour être efficaces.



» Des spécialistes pour les blindés

Si le Haut commandement n'avait pas intégré l'emploi qu'il pouvait faire des unités de chars, c'est aussi dû au fait que celles-ci n'avaient pas apporté la preuve de leur efficacité. Principalement parce que, à l'exception notable des DLM, les DCR furent constituées trop tard.

Un témoin anonyme raconte : « À aucun moment en temps de paix le moindre élément destiné à une DCR n'eut la possibilité, ou l'occasion, de manœuvrer dans le cadre de sa grande unité. Non seulement aucune division ne fut jamais rassemblée, mais même aucune demi-brigade ne fut jamais constituée. Un seul bataillon de chars B eut l'occasion de faire quelques exercices d'ensemble avant la guerre, deux autres bataillons purent exécuter quelques manœuvres de compagnie, quant au 4e bataillon, il touchait ses premiers chars au moment de la mobilisation. »

L'hiver 1939-40 ne permet pas de remédier à tout. D'autant plus qu'en décembre 1939, face à la lenteur de sortie des chars B, Gamelin décide de substituer, dans chaque DCR, deux bataillons de chars lourds par deux bataillons de chars légers. Comme l'Armée française manque singulièrement de souplesse intellectuelle et d'imagination, des officiers d'état-major s'attellent immédiatement à la rédaction de nouveaux règlements d'emploi, qui ne seront pas au point avant plusieurs mois. En attendant, les unités improvisent la tactique à mettre en œuvre. Ce n'est qu'en février 1940 que le groupement cuirassé (composé de deux DCR) peut obtenir un terrain de manœuvre, et encore, relativement boisé. Pour ne rien arranger, l'hiver très dur gêne considérablement l'entraînement à cause des barrières de dégel.

▲ Manquant de moyens de reconnaissance, d'infanterie d'accompagnement, d'artillerie et de génie, les DCR ne sont pas en mesure d'enrayer l'avance des *Panzer-Divisionen* à l'été 1940.
AMC # R00523-02

Le capitaine René Bibes, commandant la 1re compagnie du 46e BCC, explique que son bataillon « avait été constitué avec des éléments presque entièrement réservistes qui furent rassemblés fin novembre 1939 à Mesves-sur-Loire. Son personnel passa l'hiver à aménager le camp américain datant de la guerre 14-18 et à faire l'instruction de détail, seule permise par la mauvaise saison et par la faible dotation du bataillon en matériel.

Il fut successivement appelé à prendre du matériel R35, puis au printemps du matériel B. En mars arrivent les premiers chars et les premiers renforts. En deux mois, il percevra tout son matériel, tout son personnel et devra faire de son personnel réserviste des équipages de chars B. »

« Le 15 mai, l'instruction technique est achevée, mais l'instruction tactique n'est pas commencée. Quand le 15 mai il embarquera, les pilotes n'auront tiré que 8 obus au 75, les chefs de char n'auront pas tiré au 47 ; les sections n'auront pas fait un exercice de combat de section ; les radios, qui viennent d'arriver, ne seront montés que deux ou trois fois en char ; les pilotes n'auront jamais conduit de nuit ; les tracteurs de ravitaillement seront perçus le 15 mai à 1 heure du matin ».

Comme les unités composant les DCR n'ont pas manœuvré ni travaillé suffisamment ensemble, elles ont, au moment du combat, un handicap certain et préjudiciable. « Tout le monde est stupéfait de sentir que la division marche au canon ; elle est formée d'éléments qui n'ont pas encore l'habitude de travailler en liaison. En ce qui concerne le bataillon, aucun exercice de combat avec chars n'a été exécuté. Aucune liaison radio n'existe entre chars, artillerie et infanterie. Les conducteurs de véhicules spéciaux en sont à leur deuxième sortie. La tactique du combat propre au bataillon de chasseurs portés en coopération avec les chars n'est pas au point. Seuls quelques exercices de cadres ont été faits à l'échelon division. Il lui faudrait 3 mois encore d'instruction et d'entraînement pour être prêt à son nouveau mode de combat. Dans la nuit du 9 au 10 mai, le bataillon fait son premier exercice de nuit en convoi. Au lever du jour, il est tout surpris d'être bombardé par avions », écrit le commandant du 16e bataillon de chasseurs (3e DCR).

Les 1re et 2e DCR avaient une meilleure préparation, ayant disposé de quelques mois pour s'organiser et s'entraîner. Malgré tout, elles furent détruites entre le 15 et le 20 mai, et le commandement, sous la pression des événements, ne put les reconstituer qu'en leur affectant des unités éparses dont « les cadres et le personnel ignoraient tout des missions que l'on attendait d'eux ».

Un des enseignements principaux de la campagne est que les unités de chars, composées de spécialistes de toute nature (commandant de grande unité blindée, chef de corps, commandant d'unité, chef de peloton ou de section, chef de char, tireur, mécanicien radio, etc.), exigent plus que d'autres une longue préparation technique mais aussi tactique pour être pleinement opérationnelles. Comme ces unités permettent souvent d'obtenir la décision, elles doivent faire l'objet d'une priorité du commandement.

» Créer l'Arme blindée

Le chef de bataillon Ayme analyse parfaitement la situation dans un rapport qu'il rédige le 16 juin 1940, donc pendant les combats : « La guerre que nous font actuellement les Allemands est totalement différente de ce que l'on avait prévu. Ce qui s'est passé jusqu'à ce jour quant à l'utilisation des chars nous impose de changer nos méthodes de combat et de procéder sans délai à une réorganisation totale de notre arme. [...]

Tous les équipages ont en effet compris qu'ils ne pouvaient réellement obtenir de résultats durables que s'ils appartenaient à un dispositif groupant :

- plusieurs vagues de chars,
- une aviation de chasse plus puissante que les bombardiers de l'adversaire,
- une infanterie ayant assez de cran pour les suivre et s'accrocher au terrain rapidement et solidement,
- une artillerie capable de se déplacer à leur vitesse et de les protéger instantanément contre toutes les réactions ennemies. »

[13] Le colonel de Vernejoul, devenu général, commandera la 5e division blindée lors des campagnes de la Libération.

[14] DCB : Défense Contre les Blindés.

Le colonel De Vernejoul [13] est catégorique (février 1941) : « Le char est le vainqueur de la Dernière guerre. Livré à lui-même, il est voué à l'insuccès. Les autres armes doivent régler leur action sur la sienne : aviation, arme de DCA, de DCB [14], artillerie, dragons portés. Pour intervenir rapidement et efficacement, les groupements tactiques, qui réalisent les appuis réciproques indispensables de ces différents éléments, ne doivent pas être temporaires, mais autant que possible organiques. »

C'est enfin le général Frère, fantassin, ancien commandant de Saint-Cyr et de la VIIe armée durant la campagne, qui déplore (novembre 1940) : « Je n'ai pas trouvé dans les divisions cuirassées que j'ai eu sous mes ordres, l'allant, le mouvement en avant qui animaient les DLM. Il est vrai que ces divisions cuirassées étaient déjà fatiguées et éprouvées, mais la doctrine d'emploi qu'elles avaient reçue était, à mon avis, trop compassée. Lorsque nous pourrons réorganiser notre armée blindée, il faudra infuser à ses grandes unités l'esprit cavalier. »

La nouveauté est là. Les engins blindés ont créé la surprise en 1916, en 1918 et en 1940. Le char est désormais l'élément principal de l'attaque, l'infanterie l'accompagne. C'est le contraire de ce qui avait été prévu. Il est temps de créer l'armée blindée et de lui insuffler les caractéristiques de toujours de la Cavalerie : rapidité, audace, goût du mouvement et du risque, etc.

▼ Belle séquence de tir d'un Renault R35 à l'exercice. En dépit d'un nuage de fumée impressionnant, le canon SA 18 de 37 mm n'est guère efficace qu'en appui direct des fantassins.

CONCLUSION

Le bilan de l'emploi des chars français en 1940 laisse un goût amer. En tout cas le sentiment d'un immense gâchis. Les équipages ont fait tout leur devoir, mais pour les raisons multiples évoquées dans cet article, ils n'ont pu changer le cours fatal des événements.

Selon le colonel Ferré, on trouvait « dans l'Armée française une conception et des règlements qui ne manquaient pas de logique et de vraisemblance, mais qui correspondaient à une forme de guerre que les Allemands n'avaient aucunement le désir de nous faire et que nous n'avions pas, nous, le moyen d'imposer. En bâtissant notre doctrine et en organisant nos unités en vue d'une bataille genre 1918, nous avons fait preuve d'un manque d'imagination lamentable…

Dans l'exécution, nous n'avons su que très rarement mettre nos actes en concordance avec nos principes : attaques ou contre-attaques en masse – liaisons intimes avec l'infanterie –, travail en commun avec toutes les armes, autant de principes qui ont été emportés par les circonstances comme fétus au vent.

Ce fut le règne de l'improvisation, de la hâte, de la bousculade, des chars en sentinelles fixes, des bouchons, des barrages, des verrous, de toutes ces missions dans lesquelles les chars se sont épuisés et ont disparu jusqu'au dernier, section par section, quand ce ne fut pas un par un. »

Une comparaison rapide mais pertinente avec l'Allemagne montre que beaucoup plus d'unités de chars y étaient endivisionnées, plus de 60 %, tandis qu'en France, la proportion se situait au-dessous de 40 %. Pour ne rien arranger, dans un souci bien français du détail, les unités blindées françaises étaient de plusieurs types, principalement DCR et DLM, mais aussi dans une moindre mesure DLC, tandis qu'en Allemagne, un modèle unique, la *Panzer-Division*, certes avec des variantes, avait été créé dans un but simple : provoquer la rupture du front ennemi puis exploiter la percée.

En regroupant l'essentiel des bataillons de chars autonomes dispersés dans les armées, ceux des DLC, des DLM et des DCR, l'état-major aurait pu former une dizaine de puissantes divisions blindées (disposant de 300 engins chacune). Mais cette décision, comme beaucoup d'autres, aurait dû être prise au plus tard en 1938. En effet, il fallait d'abord regrouper les unités de chars, mais aussi, et ce n'était pas le moins important, leur adjoindre des unités motorisées d'infanterie, d'artillerie, du génie et des services. Enfin, et c'était sans doute le plus déterminant, il fallait que les esprits évoluent, acceptent les règles d'emploi préconisées par les plus audacieux et que le personnel des divisions blindées ait le temps de se familiariser avec celles-ci.

Le particularisme des armes, véritable maladie de l'Armée française dans l'entre-deux-guerres, a fait perdre de vue que c'est leur combinaison qui permet le succès. En matière militaire, les mauvais choix opérés avant une guerre, qu'ils soient doctrinaux, d'hommes ou de matériel, coûtent très chers, parfois la victoire, une fois les opérations déclenchées. ■

▲ Ci-dessus : L'équipage de ce Renault R35 réapprovisionne en munitions la mitrailleuse Reibel MAC 31 de 7,5 mm. Ce modèle est desservi par la faiblesse de son armement et sa faible vitesse, sans compter la surcharge du chef de bord.

▲ En haut : Renault D2 armé ici, contrairement à la photo de la page 29, d'un canon SA 35 de 47 mm. Le courage des équipages n'est absolument pas en cause lors des événements e mai-juin 1940, mais plutôt des défauts de conception du matériel et une doctrine d'emploi pas encore arrivée à maturité...

QUI A TUÉ WITTMANN ?

LA MORT D'UNE LÉGENDE, LA NAISSANCE D'UN MYTHE, UNE HISTOIRE À RÉÉCRIRE

8 août 1944. Dans la nuit, les Anglo-Canadiens ont percé le front et se sont ouverts la route de Falaise. Pour les arrêter, les Allemands n'ont en main qu'une *Kampfgruppe* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et une poignée de chars Tiger appartenant à la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. Qu'à cela ne tienne, ils contre-attaquent en début d'après-midi. En pointe, Michael Wittmann, l'as dont la propagande nazie prétend qu'il a détruit 138 chars et 132 canons antichars. L'homme vit alors ses derniers instants. Son Tiger disparaît dans la mêlée… et, depuis ce jour, se pose la question de savoir comment est morte l'icône de la *Waffen-SS*.

Par Nicolas Aubin

Ce matin-là, le *SS-Hauptsturmführer* Michael Wittmann n'a à sa disposition que sept à huit Tiger : quelques chars de l'état-major (le n° 007, dans lequel il va monter bien qu'il n'apprécie guère ces chars de commandement dans lesquels le parc de munitions a été réduit pour faire place à un appareillage de transmission plus conséquent, celui de l'officier des transmissions Helmut Dollinger et celui de l'officier d'ordonnance Hans Höflinger) et ceux de la *3. Kompanie* (Franz Heurich, Wili Iriohn, Rolf von Westernhagen, Peter Kisters). La présence du char d'Otto Blase est évoquée par Patrick Agte, mais pas confirmée. À 11h00, ces chars sont regroupés derrière une haie à l'est de Cintheaux, à l'abri des regards alliés qui ne sont distants que d'un ou deux kilomètres. C'est là que Wittmann s'entretient avec le *SS-Standartenführer* Kurt Meyer, qui commande la « Hitlerjugend », et qu'ensemble ils conviennent de contre-attaquer. « Panzer » Meyer a repéré d'importantes formations blindées ennemies pour le moment immobiles. La seule chance des Allemands : saisir l'initiative, « empêcher l'ennemi d'attaquer, bouleverser ses plans » [1]. Au pire, cela laissera le temps de reconstruire une ligne de front en retrait sur le Laison ; au mieux, l'attaque ennemie aura été étouffée dans l'œuf. Hans Höflinger se souvient que Wittmann hésite sur les effectifs à engager : « D'un seul coup, Michael me dit «*Je dois y aller, Heurich n'y arrivera pas*» [le nouveau commandant de la *3. Kompanie* qui vit son baptême du feu]. Je n'étais d'abord pas supposé accompagner l'attaque, mais, soudain, il en est autrement. Cela me rend nerveux, car je remarque que Michael est indécis dans ses décisions. » [2] À 12h30, au moment où des centaines de forteresses volantes viennent abattre les Enfers sur les arrières allemands, Michael Wittmann donne l'ordre d'attaquer. Quatre Tiger – ceux de Kisters, d'Iriohn, de Dollinger et celui de l'as [3] – roulent à droite de la route nationale 158 qui mène à Caen, et deux autres à gauche – les engins de Höflinger et de von Westernhagen –, alors qu'en retrait, Heurich prend du retard. Les Tiger suivent cette grande route, puis doivent contourner Saint-Aignan de Cramesnil pour filer, si tout va bien, vers Garcelles. Devant eux, le terrain est plat comme la main, avec des champs de céréales de part et d'autre de la voie. À environ mille mètres, on remarque une poignée de maisons implantées sur le côté gauche de la nationale, le bourg de Gaumesnil, tandis qu'à droite, à un peu plus de mille mètres à l'Est, une étroite bande boisée s'étend vers le nord, suivie d'un grand verger de six hectares. À l'horizon, au nord, se devine le clocher de Saint-Aignan. La mission est simple : il faut surprendre les colonnes ennemies et les mettre en pièces, comme le bataillon a déjà si bien réussi à le faire deux mois plus tôt à Villers-Bocage quand il avait stoppé net l'avancée de la *7th Armoured Division*. Derrière les Tiger, des *Panzer IV* de la *II./SS-Panzer-Regiment 12* accompagnent des SPW transportant 200 *Grenadiere* du *I./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 25*. Même si, visuellement, depuis les positions anglaises, l'action de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* et de la « Hitlerjugend » apparaît coordonnée, il s'agit de deux opérations distinctes. Les Tiger attaquent seuls, avec pour unique appui un parapluie d'artillerie. Michael Wittmann roule vers son destin…

▲ Un cliché de propagande dû au correspondant de guerre Scheck qui a contribué à forger le mythe Wittmann : le chevalier, regard serein et fixé sur l'horizon, porteur de sa récente Croix de chevalier à feuilles de chêne, est immortalisé sur sa monture, le Tiger, la main sur son épée, le *8,8cm* ! NAC

[1] Meyer (K.), *Grenadiers: The Story of Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer*, Stackpole Books, 2005, p. 280.

[2] Témoignage de Höflinger (H.) cité par Agte (P.), *Michael Wittmann and the Waffen-SS Tiger Commanders of the Leibstandarte in WWII, vol. 2*, Stackpole Books, 2006, p. 162. Il s'agit d'une traduction de son *Michael Wittmann und die Tiger der Leibstandarte SS Adolf Hitler*, DVG, 1994.

[3] Et peut-être celui de Blase.

◢ Le Tiger n° 331 de la *3. Kompanie* à l'exercice aux alentours de Beauvais en mai 1944. Le Tiger a été développé de 1937 à 1942. Son excellent canon de *8,8cm* alimenté à 92 obus mortels à 2 000 m, son blindage (100 mm en frontal), sa vitesse honorable (20 à 40 km/h) pour un tel mastodonte (57 tonnes), ses équipages initialement triés sur le volet en font un char hors norme et un adversaire redoutable. Mais l'engin n'est pas dénué de graves faiblesses... NAC

MICHAEL WITTMANN
PUR PRODUIT DU NAZISME

Michael Wittmann, simple technicien expert de la guerre blindé, apolitique ! La réalité est plus nuancée, et pour tout dire, son itinéraire révèle qu'il a été un pur produit du nazisme. Né en 1914, dans un milieu rural modeste et catholique pratiquant, il a développé enfant un patriotisme palpitant au contact des « gueules cassées ». Il grandit dans une famille qui souffre des multiples crises économiques. L'absence de conscience politique chez les Wittmann fait qu'ils n'attachent guère d'importance à la jeune démocratie de Weimar. Ils se tournent volontiers vers l'homme providentiel – Adolf Hitler – qui propose un discours volontaire, rassurant et revanchard. Les premières mesures autoritaires finissent par les convaincre que le nouveau Chancelier est l'homme de la situation. Comme des millions de concitoyens, Michael décide alors de participer à la construction de cette nouvelle Allemagne. Il se porte candidat pour le *Reichsarbeitsdienst*, le service du travail volontaire en février 1934. Wittmann est fier de marcher au pas cadencé, la pelle à l'épaule, sur les bords des routes du *Reich* et de travailler pour la collectivité. Il donne un sens à sa vie. Chantier après chantier, il adhère davantage aux valeurs nationales-socialistes : fierté du devoir, sens de la solidarité, respect de la hiérarchie et dévouement aveugle à son *Führer*, qu'il confond avec la Patrie. Neuf mois plus tard, il renonce à rejoindre la ferme familiale et s'engage dans la *Wehrmacht*. Mais l'armée est trop conservatrice, et il décide, dès 1937, de rejoindre la *SS*. Certainement pas parce qu'elle incarnerait l'élite (à cette époque, elle suscite surtout des moqueries de la part des professionnels de la *Heer*), mais parce que Wittmann espère y retrouver l'état d'esprit qui règne au *Reichsarbeitsdienst*. Les organisations nazies ont donc transformé ce fils de paysan en un soldat politique dévoué.

Wittmann traverse les premières campagnes discrètement, au sein des batteries de *StuGe* de la « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». Les courriers qu'il envoie à partir de 1942 à sa fiancée révèlent son immersion totale dans sa mission combattante, son repli sur sa communauté – les camarades de combat –, hermétique au sort des civils russes. Il est obnubilé par son devoir. Passé dans la compagnie lourde du régiment blindé de la LSSAH, ses exploits à bord de son Tiger à Koursk fondent sa légende. Les correspondants de guerre ne le lâcheront plus ! Invité par Hitler en février 1944 pour recevoir sa Croix de chevalier avec feuilles de chêne, il devient un héros national. C'est ensuite la Normandie et l'exploit de Villers-Bocage. La propagande lui en attribue tout le mérite. Au total, on crédite le palmarès de ce stakhanoviste de 138 chars détruits… en incluant en fait tous les véhicules blindés, y compris les *Bren Carriers.* La légende s'écrit aussi à l'aide de chiffres gonflés. Wittmann est donc avant tout un produit de la propagande nazie. S'il reste indéniablement le meilleur *Expert* de la *Panzerwaffe*, sans équivalent dans les autres armées, il apparaît aussi comme l'archétype de ces « hommes nouveaux » façonnés dans les organisations de masse du *III. Reich*.

MORT D'UNE LÉGENDE

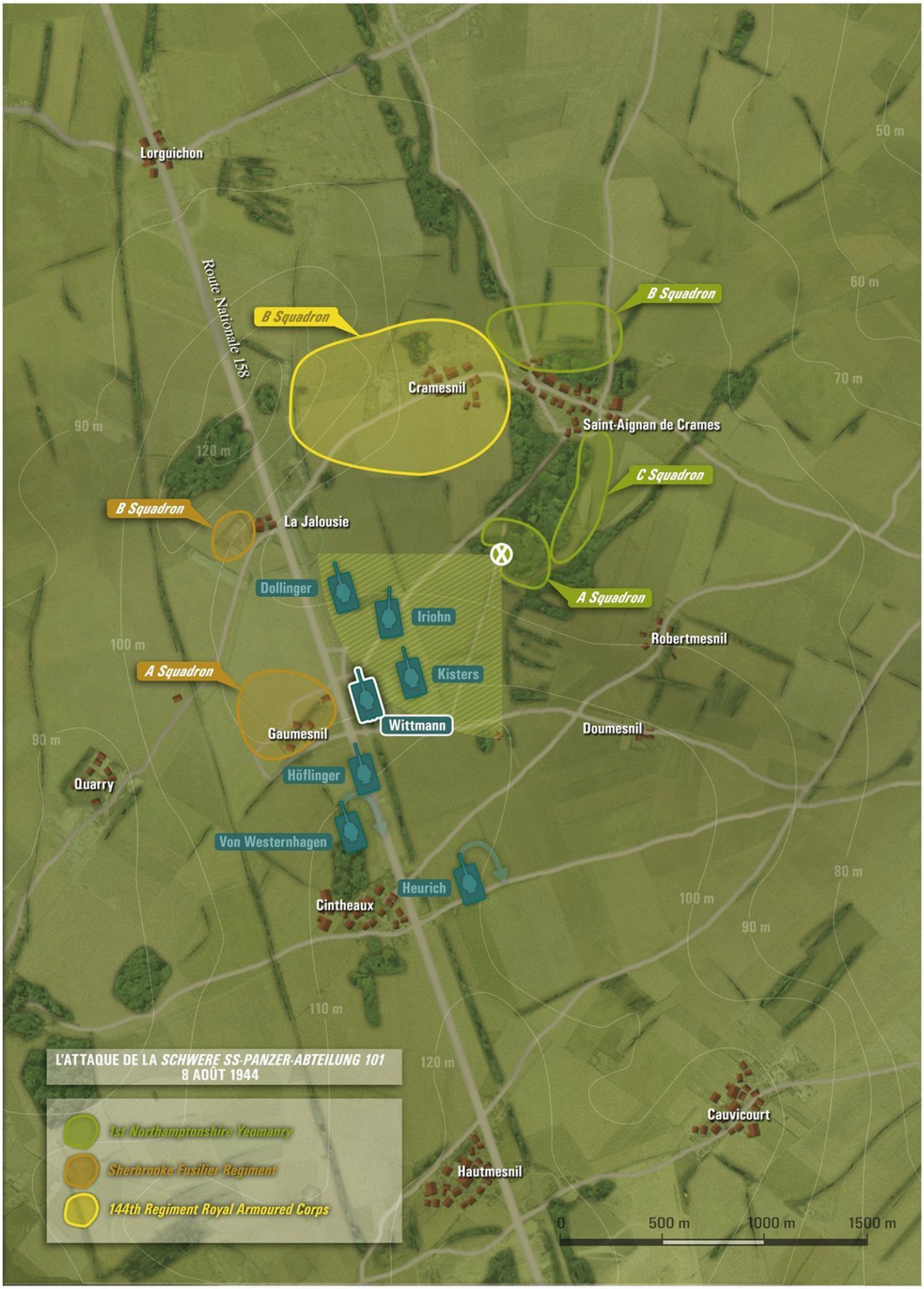
Quelques heures plus tard, c'est la consternation. Si les Alliés ont peu progressé, cinq Tiger ne sont pas rentrés. Höflinger et Dollinger sont revenus meurtris, à pied, et il manque à l'appel les équipages d'Iriohn, de Kisters et… de Wittmann. Chez ses camarades, l'annonce de sa disparition suscite l'incompréhension et le refus. Pour le *SS-Hauptscharführer* Konradt de la *2. Kompanie*, « Dire à quel point la compagnie a été durement touchée par la perte de notre cher *Hauptsturmführer* est indescriptible, je ne peux l'exprimer. Les espoirs de toute la compagnie reposent sur l'idée qu'il est toujours vivant, et que, blessé, il a seulement été fait prisonnier des Anglais » [4]. Wittmann est officiellement porté disparu le 16 août. En Allemagne, la propagande ne médiatise pas l'événement, on s'en doute, et c'est surtout à destination de la femme de Michael – Hilde – que les langues se délient. En effet, les récits des témoins oculaires ne laissent guère de doute sur l'issue fatale. Huit semaines après, le Dr. Rabe, médecin de l'unité, se confie : « À présent, chère Madame Wittmann, je dois vous raconter les événements du 8/8/1944. […] La dernière fois que je vois Wittmann, c'est quand il grimpe dans son char à 11h30. L'attaque est retardée, car les Britanniques larguent un tapis de bombes. Mais nous ne subissons pas de pertes. À ce moment-là, je suis dans un chemin creux, à environ cinq cents mètres derrière les chars. Lorsque l'attaque est lancée, j'avance de quelques centaines de mètres et couvre la dernière portion à pied. Il y a déjà des antichars lourds et le feu de l'artillerie. Je veux aller jusqu'au char de Michael. Après m'être rapproché de deux ou trois cents mètres, je vois soudain des flammes frapper le *Panzer*, la tourelle s'envoler et retomber au sol. Le char brûle alors complètement. Je persiste à vouloir y aller mais je ne peux traverser le terrain découvert, le Tommy [sic] allant jusqu'à tirer avec des antichars sur l'homme seul que je suis. Il est peu vraisemblable que Michael ait pu sortir avant le coup au but, car j'aurais alors dû le voir. Et aucun membre de l'équipage n'est revenu. On doit donc considérer que Michael a été tué au combat. » [5]. En 1946, le *SS-Untersturmführer* Heinz Höflinger dessine un croquis du combat pour Hilde, alors qu'il est encore en camp de prisonniers.

[4] Agte (P.), *op. cit.*, p. 173.

[5] Agte (P.), *op. cit.*, p. 170-171.

***Panzer VI Ausf. E* TIGER I**
Stab
Schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Char de Michael Wittmann, le 8 août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014


Lorguichon
Route Nationale 158
B Squadron
Cramesnil
B Squadron
Saint-Aignan de Crames
C Squadron
B Squadron
La Jalousie
A Squadron
Dollinger
Iriohn
Kisters
Wittmann
Robertmesnil
A Squadron
Gaumesnil
Doumesnil
Quarry
Höflinger
Von Westernhagen
Heurich
Cintheaux
Cauvicourt
Hautmesnil
50 m
60 m
70 m
80 m
90 m
100 m
110 m
120 m
0
500 m
1000 m
1500 m
L'ATTAQUE DE LA SCHWERE SS-PANZER-ABTEILUNG 101
8 AOÛT 1944
1st Northamptonshire Yeomanry
Sherbrooke Fusilier Regiment
144th Regiment Royal Armoured Corps

Les Allemands ne sachant presque rien, les plus fantasques rumeurs s'épanouissent dans les cercles d'anciens combattants. Ces derniers sont alors convaincus d'avoir été en tous points supérieurs à leurs ennemis. Les Alliés ne peuvent l'avoir emporté qu'en les noyant sous le nombre. La disparition de Wittmann, icône de la *Waffen-SS*, se doit d'être conforme à ce cliché. L'officier bavarois ne peut donc avoir été vaincu à la régulière, il faut qu'il ait été la victime d'une frappe aveugle et chanceuse. Parfois, on évoque la roquette d'un Hawker Typhoon ; d'autres fois, une bombe d'une tonne larguée d'un B-17 ou un obus de marine qui aurait retourné le Tiger. Cependant, de tels récits ne dépassent pas les cercles militaires, et, dans les ouvrages grand public, si l'on s'attarde sur ses exploits, on est des plus elliptiques quant à sa disparition. Ainsi, Paul Carell, dans le célèbre ouvrage *Sie Kommen!*, réécrit entièrement ses derniers instants, transformant l'assaut infructueux et coûteux des Tiger en une bataille victorieuse, où les grenadiers retranchés dans les ruines de Cintheaux accumulent les exploits surhumains, « véritable brise-lames encadré par les Tiger de Wittmann, ils repoussent tous les assauts successifs de cette armada de six cents chars [sic] qui vinrent y mourir, impuissants » [6], il se contente pour finir d'un « hélas, Michael Wittmann, le héros aux cent trente victoires, n'était plus à leur tête, il venait de tomber à son tour ». À la même époque, Kurt Meyer, dans son ouvrage autobiographique, n'est pas plus disert quand il dresse un panégyrique de son ancien camarade [7].

[6] Carrell (P.), *Sie Kommen*, 1960, traduction française, *Ils arrivent*, Robert Laffont, 1962, p. 453.

[7] Meyer (K.), *op. cit.*, p. 287-288.

[8] Barker (J.) & Lucas (J.), *The Killing ground, The battle of the Falaise gap*, Batsford, 1978, p. 110.

[9] D'Este (C.), *Decision in Normandy*, 1983, trad. française, *Histoire du débarquement*, Perrin, 2013.

NAISSANCE D'UN MYTHE

Au tournant des années quatre-vingt, coup sur coup, trois ouvrages, devenus des « Classiques », lèvent le voile sur la mort de *l'Experten*. Dès 1978, deux historiens britanniques écrivent dans le très remarqué *The Killing Ground* que Wittmann « avait attaqué de front un groupe de chars Sherman [de la *4th Armoured Division*] et en avait détruit deux. Les cinq chars restants ouvrirent le feu à bout portant. Aucun membre de l'équipage ne sortit du Tiger » [8]. Cette version, non sourcée mais que la rumeur rattache aux témoignages de vétérans, est ensuite reprise par le grand historien militaire américain Carlo D'Este [9]. Cette thèse, devenue vérité historique, est reprise et enjolivée par Éric Lefèvre dans un pavé relatant les « exploits » des *Panzer* en Normandie : « Les Tiger sont accueillis par des tirs d'artillerie. Wittmann fonce droit devant, accélère, et ils passent tous à travers le barrage. Au-dessus de leur tête, les cieux s'irradient – mais les avions alliés bombardent leurs propres positions. À 1 800 mètres, utilisant leur portée supérieure,

les Tiger commencent à tirer sur les Sherman qui avancent en direction de Cintheaux. Ils font face aux Canadiens de la *4th Armoured Division*. Wittmann tient sa position et lutte des heures durant, laissant le temps à quelques Panther de la *I. Abteilung* du *SS-Panzer-Regiment 12* de rallier le front [...]. Quelques témoins oculaires ont depuis décrit comment le Tiger de Wittmann a combattu seul contre un groupe de Sherman à l'est de Cintheaux cette soirée-là. Ayant détruit deux d'entre eux et immobilisé un troisième, il cherchait une porte de sortie quand il fut assailli par un groupe de cinq Sherman qui l'ont attaqué de trois côtés. Il n'y eut aucun survivant. » [10] Le récit, en apparence historique, bascule quelque peu dans la mythologie. Mais certains auteurs francophones iront encore plus loin en le travestissant à l'aide des récits de Carell et de Meyer. Wittmann s'y sacrifie dans un combat sans espoir. Tel Léonidas aux Thermopyles, en bon commandant, il couvre le repli de ses camarades. Tous insistent sur l'inégalité du rapport de force, reprennent le chiffre des 600 chars de Carell. C'est David contre Goliath. Les Alliés sont caricaturés, réduits à une masse anonyme, incompétents, les auteurs soulignant, non sans malice, que le bombardement aérien est tombé trop court, et au tempérament de charognards quand ils se « jettent à la curée ». Finalement, sa mort renvoie au mythe arthurien. Les adversaires de Wittmann le « serrent », « l'attaquent à bout portant ». Il meurt en chevalier, genou à terre, parvenant jusqu'à son dernier souffle à tenir en respect ses adversaires qui l'acculent. Le *8,8cm* devient l'Excalibur ou la Durandal des temps modernes. Enfin, en bon héros wagnérien, Wittmann ne peut mourir qu'au crépuscule – « en soirée », alors que le combat a lieu à midi –, épuisé par une lutte sans relâche et une fois sa mission accomplie. Sa mort devient le sacrifice ultime qui parachève son parcours héroïque. À l'Histoire inconnue s'est substitué un mythe romantique.

Il est vrai que le climat est propice à de telles lectures. Dans le contexte de guerre froide, le travail de réhabilitation et d'idéalisation entamé dès 1946 par Franz Halder au sein d'un groupe chargé d'analyser les performances de l'Armée allemande pour le compte de *l'US Army* et poursuivi par d'autres vétérans tels Manstein et Meyer a fonctionné au-delà de leurs espérances. La *Wehrmacht* est devenue un parangon aux plus hauts niveaux des états-majors occidentaux à la fin des années 1970. Dans les casernes américaines, il n'est question que de *Schwerpunkt,* de *Blitzkrieg,* d'*Auftragstaktik*. Les Mess se couvrent de portraits de stratèges allemands. La troupe s'apprête à accueillir avec enthousiasme le casque en kevlar « Fritz ». Dans le grand public, cette « Werhmachtmania » a été instillée par les succès littéraires de pseudo-historiens complaisants, tels Jean Mabire et Erwan Bergot en France. L'excellence militaire allemande est un lieu commun. Ses héros sont devenus de simples experts du combat qu'il est légitime de prendre pour modèles [11]. Les esprits sont alors conditionnés à cette mort de Wittmann perçue comme crédible et surtout conforme aux stéréotypes [12].

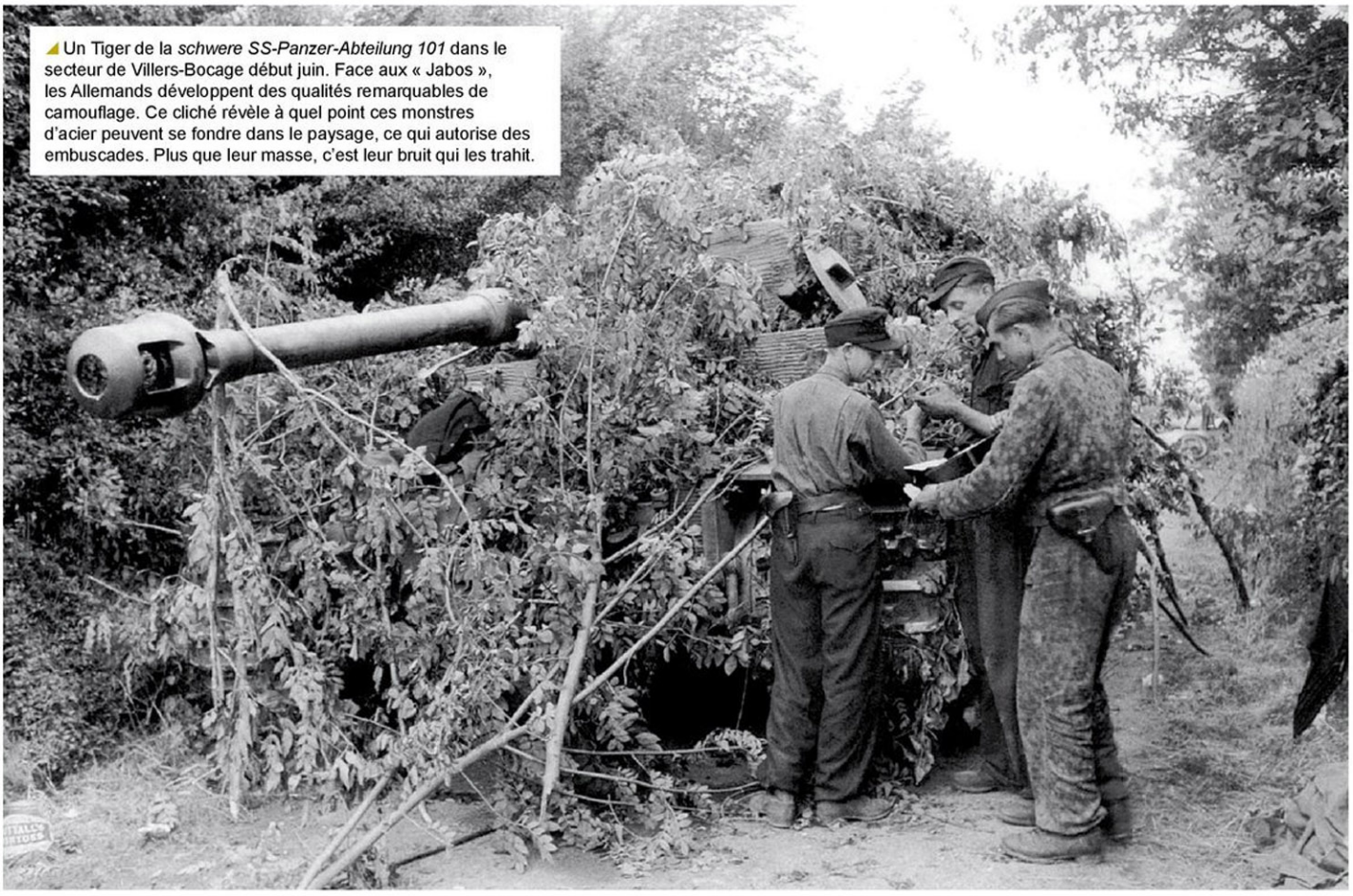
▲ 13 juin 1944, l'épuisement se lit sur le visage de Michael Wittmann qui vient de réaliser son plus brillant exploit de la guerre : enrayer avec son unité la tentative de débordement de Caen par l'ouest par les « Rats du désert » ! DR

◤ L'adversaire le plus fréquent du Tiger en Normandie est le char américain Sherman adopté par toutes les armées alliées. Il en est l'antithèse : polyvalent, facile à produire (55 000 exemplaires), à conduire et à entretenir. Il est le char de la guerre industrielle. Ses performances brutes sont de loin inférieures à celles du Tiger, mais il a été pensé pour agir en masse au sein d'une structure interarmes. En Normandie, sa pièce de 75 mm, idéale contre l'infanterie ou les fortins, mais incapable de contrer les *Panzer*, amène les Britanniques à en équiper quelques centaines de leur excellente pièce antichar de 17-Pdr. IWM

[10] Lefevre (E.), *Panzers in Normandy, then & now*, After the battle, 1983, p. 182.

[11] Wittmann (M.) fascine tant que l'on peut trouver des livres, des DVD, des sites internet dédiés à ses exploits.

[12] Sur cette question passionnante, on se reportera à Smelser (R.), Davis II (E. J.), *The Myth of the Eastern Front*, Cambridge, 2008.



Un Tiger de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* dans le secteur de Villers-Bocage début juin. Face aux « Jabos », les Allemands développent des qualités remarquables de camouflage. Ce cliché révèle à quel point ces monstres d'acier peuvent se fondre dans le paysage, ce qui autorise des embuscades. Plus que leur masse, c'est leur bruit qui les trahit.

Une telle fascination encourage la quête de souvenirs et les retours sur le terrain, et ce n'est donc pas un hasard si c'est à ce zénith que la dépouille de Michael Wittmann est retrouvée, relançant le débat sur sa disparition et, ironie, redonnant sa place à la démarche historique.

JEAN-PAUL PALLUD EN QUÊTE D'HISTOIRE

Jean-Paul Pallud, un Bas-Normand passionné, travaille alors pour le compte de la revue anglaise *After The Battle*. En préparation de l'ouvrage d'Éric Lefèvre, il a sillonné les campagnes. La particularité du projet réside en effet dans le désir de confronter les photos d'archives avec des reportages sur le terrain. En 1981, ses recherches l'amènent en bordure de la N 158. Il découvre dans un champ des fragments d'acier et de verre, uniques traces du Tiger 007. Mieux, grâce à lui, un employé de l'office allemand pour les cimetières militaires, qui se rend sur place en 1983, découvre les cinq corps de l'équipage qui avaient été enterrés sommairement au pied du char et qui reposaient là depuis 1944. Wittmann est formellement identifié [13].
Jean-Paul Pallud rencontre Serge Varin, qui lui remet alors un cliché de l'épave pris en 1945, où l'on découvre un Tiger détourellé. Seule la violence incroyable de l'explosion des obus perforants et explosifs stockés dans le char peut provoquer une déflagration capable d'arracher la tourelle et de la projeter à une dizaine de mètres. Il n'y a aucun doute, il s'agit du char n° 007 dans lequel est monté Wittmann.
Après la publication, Jean-Paul Pallud va poursuivre ses recherches. Il retrouve trace, dans les archives militaires, de la destruction de cinq Tiger par le *1st Northamptonshire Yeomanry*, un régiment blindé de la *33rd Armoured Brigade* britannique. Les *Yeomen* ont participé durant la nuit à la percée du front allemand en compagnie des Écossais du *1st Black Watch*, et, dans la matinée du 8 août, ils couvrent le déploiement de la 2e vague (1re division blindée polonaise et 4e blindée canadienne). Son *A Squadron* s'est installé dans le verger au sud de Saint-Aignan et dans le petit bois qui le jouxte. L'historique du régiment, publié en 1946, attire encore plus son attention. « La *Troop No 3* du *Lt*. James du *A Squadron*, qui est celle la plus en pointe et qui couvre le flanc droit, a été la première au contact. Le *Sgt*. Gordon, commandant d'un Firefly, rapporta que trois Tiger avançaient lentement vers le nord, longeant la route Falaise–Caen. Il les a vus à 1 200 yards (1 100 mètres). À l'écoute de ce rapport, le *Captain* Boardman, le commandant en second du *Squadron*, ordonna de retenir le feu le temps pour lui de se rendre sur place afin de contrôler lui-même les tirs. Quand la distance est tombée à 800 yards (730 m), le *Captain* a donné l'ordre de tirer. Le *Sgt*. Gordon a d'abord engagé le Tiger le plus en arrière des trois. Deux coups du troupier Ekins, le canonnier, le mirent en feu. Heure 12h40. Le deuxième tank tourna à droite et tira trois fois contre le char de Gordon, mais l'ayant anticipé, ce dernier était déjà à couvert. Malheureusement, sa trappe de tourelle heurte une branche d'un pommier ou bien reçoit-elle des débris causés par un tir, toujours est-il qu'elle blesse le sergent, qui bascule du char inconscient. […] Il faut rappeler que durant tout l'engagement, la zone est pilonnée par les mortiers et les canons allemands. Le *Lt*. James est monté à bord et l'a remplacé. Il a trouvé rapidement une nouvelle position de tir, et Ekins tira un obus contre le deuxième char. Celui-ci

[13] Lefevre (E.), *Panzers in Normandy, then & now*, After the battle, 1983, p. 183.

[14] Neville, *First Northamptonshire Yeomanry*, 1946, sl, sd cité par Reid (B. A.), *No Holding Back, Operation Totalize*, Robin Brass Studio, 2005, p. 423.

[15] Taylor (L.), *Michel Wittmann's last battle*, *After the Battle*, n° 48, 1985, pp. 46-53.

[16] Tout (K.), *A fine night for Tanks*, Thrupp, 1996/Florentin (E.), *Stalingrad en Normandie*, Presse de la Cité, 1999/Fortin (L.), *Operations Totalize & Tractable*, Histoire & Collections, 2008/Beevor (A.), *D Day et la bataille de Normandie*, Calmann Levy, 2009/Aubin (N.), « Totalize » paru dans *Batailles & blindés*, n° 58, décembre 2013.

[17] Ken Tout s'amuse juste que *« les Tigre, pour lesquels les technologies les plus efficaces et les capacités militaires les plus poussées avaient été mobilisées, sont détruits dans l'espace de quelques minutes par ces non professionnels que sont les hommes des* Yeomanry, *des hommes qui proviennent d'une petite noblesse de chasse et d'une paysannerie terrienne* ». Florentin et Beevor, comme à leur habitude, dramatisent le récit original, Ludovic Fortin soulignant l'ironie qui voit Wittmann être la victime d'un sergent, Joe Ekins, qui vivait alors son baptême du feu et qui, replacé radio dans un autre Sherman après la destruction du sien, ne servira plus jamais un *17-Pdr* de la guerre.

explosa dans un éclair de flammes [*flash of flames*]. Heure 12h47. Pendant ce temps, le 3e Tiger tournait en rond, en proie à la panique, cherchant une issue de secours. Pour ajouter à sa confusion, le *Captain* Boardman avait ordonné de le pilonner à coups d'obus perce-blindage de 75 mm. Ces obus l'immobilisèrent, mais sans l'incendier. Deux coups d'Ekins, et le Tiger se mit à brûler. Heure 12h52. » [14] À partir de cet extrait et du journal de marche du régiment, Pallud en déduit donc, dès 1983, que le Tiger ayant explosé « dans un éclair de flammes » à 12h47 est très probablement celui de l'as allemand, autrement dit le n° 007 de Michael Wittmann. Pour lui, ce flash ne peut être que la conséquence de l'explosion des munitions. Aidé par un ancien de l'unité, Pallud collecte d'autres témoignages et publie, en 1985, ce qui va devenir l'histoire officielle de la mort de Wittmann [15].

En 1996, dans une hagiographie très documentée dédiée à l'as allemand, Patrick Agte, le *Geschäftsführer* de l'HIAG, c'est-à-dire l'association d'entraide mutuelle des anciens membres des *Waffen-SS*, parvient aux mêmes conclusions. Ken Tout, Eddy Florentin, Ludovic Fortin, Anthony Beevor et moi-même [16] avons repris cette thèse sans jamais plus la discuter [17]. Elle devient finalement une vérité historique davantage par sa répétition que par sa rigueur historique.

▲ À l'abri derrière une haie, ce Firefly évoque bien le dispositif déployé par le *A Squadron* du *1st Northamptonshire Yeomanry*. Le Firefly équipé d'une pièce de 17-Pdr est le seul Sherman capable de perforer le blindage d'un Tiger. En général, il y en avait un par *Troop* (groupe de quatre chars). Le Firefly commandé par le *Sergeant* Gordon va détruire trois Tiger en quelques minutes, laissant croire qu'il a eu la peau du *Panzerace*. Joe Ekins (ci-contre) était le pointeur. Il vivait alors son baptême du feu et son unique combat à ce poste. IWM

Sherman Mk. VC Firefly
A Squadron, 1st Northamptonshire Yeomanry
33rd Armoured Brigade
Char du *Sergeant* Gordon et de Joe Ekins, le 8 août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

L'officier d'ordonnance, Hans Höflinger, participe au dernier combat de Wittmann. Son témoignage contredit l'hypothèse Ekins. DR

DES GRAINS DE SABLE DANS L'HISTOIRE

Mais cette thèse s'accorde mal avec les souvenirs de Hans Höflinger : « Nous roulons alors, Michael à droite de la route et moi à gauche, les quatre autres [Tiger] étant avec Michael, le frère de von Westernhagen avec moi. À environ 800 mètres sur la droite de Michael, il y a un petit bois qui nous semble suspect et qui va effectivement nous être fatal. […] Nous roulons sur un à un kilomètre et demi, et je reçois alors un autre message radio de Michael confirmant simplement mon appréhension vis-à-vis du petit bois. Nous commençons à recevoir de violents tirs antichars, et, encore une fois, Michael se signale, mais il ne peut terminer son message. Quand je regarde à droite, je me rends compte que le char de Michael ne bouge plus. Je lui envoie un message radio mais je n'obtiens aucune réponse. Je reçois alors un choc terrible sur mon *Panzer* et je donne aussitôt l'ordre à mon équipage d'évacuer, car il commence déjà à brûler. Je bondis avec mon équipage vers l'arrière de l'engin, et nous revenons vers nos lignes. Je m'arrête pour regarder ce qui se passe et je suis complètement atterré : cinq de nos chars ont été détruits. La tourelle de celui de Michael a été soulevée vers la droite et penche un peu vers l'avant. […] Je peux dire l'heure exacte, il est 12h55 le long de la route Falaise–Caen, à proximité de Cintheaux. » [18]

Trois points soulèvent des interrogations.

Tout d'abord, Höflinger nous rappelle que dans cette attaque, le bataillon a perdu cinq chars et non trois. Ekins n'a donc pas été le seul à se payer le scalp d'un Tiger ce midi-là. Le journal du *1st Northamptonshire* cite bien cinq Tiger détruits à 13h40 mais ne donne aucune précision sur les deux derniers. On peut penser que les *Yeomen* s'attribuent alors toutes les épaves de chars lourds visibles dans la zone sans autre forme de procès [19]. Ensuite, l'heure ne concorde pas. Huit minutes la séparent de celle du journal anglais (12h47). Enfin, Höflinger ne voit pas le 007 disparaître dans un éclat de lumière, détourellé. Il se souvient que le char était simplement « immobilisé », la « tourelle soulevée vers la droite et penchant un peu vers l'avant ». Le docteur Rabe confirme dans sa lettre à Hilda : « je vois que, soudain, des flammes frappent le *Panzer* et que la tourelle tombe. Le *Panzer* brûle alors complètement. »

La destruction du char n° 007 s'est faite en deux temps. D'abord, il a été touché, et la tourelle a glissé sur la droite. L'équipage est alors tué sur le coup ou blessé au point de ne pouvoir évacuer. Puis, un incendie éclate, peut-être à cause des restes de carburant. Il lèche le parc à munitions. Quelques minutes après, une formidable déflagration fait sauter la tourelle et la projette à une dizaine de mètres.

Les derniers instants de Wittmann

C'est dans cet état que le *SS-Sturmmann* Alfred Bahlo, membre de l'équipage du Tiger de Dollinger, le découvre en se repliant, « sur notre chemin, nous passons devant le *Panzer* détruit du *Hauptsturmführer* Wittmann ; la tourelle arrachée ». Ces témoignages collent mal avec le postulat de départ de la thèse d'Ekins reposant sur le « flash of flames » remarqué par les Anglais au moment de l'impact de l'obus APDS dans la caisse du Tiger et qui serait l'élément caractéristique identifiant l'engin de Wittmann.

Cette thèse entre en contradiction avec les témoignages des civils qui ont eu le loisir d'explorer l'épave entre 1944 et 1948, date de sa destruction par des ferrailleurs, à commencer par Serge Varin qui, avec un ami, a parcouru le champ de bataille au lendemain de la guerre, Kodak dans une main, bicyclette dans l'autre. C'est à lui que l'on doit l'unique cliché du Tiger 007 détourellé. Serge Varin se souvient avoir de suite remarqué la large trouée sur la plage arrière gauche jusqu'à la base de la tourelle, les grilles de ventilation du moteur tordues, arrachées, alors qu'une observation attentive de l'épave ne révèle aucun impact sur la caisse ou la tourelle. À l'évidence, l'important choc sur la plage arrière était à l'origine de sa destruction. Cette observation ne colle pas avec la thèse d'Ekins. Il devrait y avoir un impact d'obus sur le flanc droit. Si un obus est entré dans le char, ce ne peut-être que par l'arrière gauche, à l'emplacement de la trouée béante. À moins d'une trajectoire excessivement courbe ou que l'obus n'ait été magique ou à tête chercheuse, on peine à comprendre comment il a pu contourner le char avant de le pénétrer. Pallud et Agte ignorent ces indices.

[18] Agte (P.), *op. cit.*, p. 166.

[19] Compte tenu de leurs revendications très exagérées – 5 Tiger, 4 Panther (alors qu'aucun n'est présent), six *Panzer IV* et 5 canons automoteurs (à la présence aussi inexistante) –, ce chiffre de cinq n'a guère de crédibilité. Pallud (J-P.) & Taylor (L.), *op. cit.*, p. 47.

[20] « *Les si redoutés chasseurs-bombardiers sont absents* », Meyer, *op. cit.*, p. 280.

LA THÈSE DU TYPHOON

Serge Varin en déduit, pour sa part, que la brèche n'a pu être causée que par un projectile arrivé verticalement ou d'un angle très ouvert ; l'œuvre d'une ou de plusieurs roquettes, conviction renforcée par la découverte d'un projectile de ce type non explosé à proximité. Cette opinion est partagée par les autres témoins et par le propriétaire du champ qui, jusqu'en 1948, a eu tout le loisir d'examiner l'épave. Au début des années quatre-vingt-dix, Serge Varin est convaincu qu'il s'agit d'un exploit méconnu d'un pilote de chasseur-bombardier Typhoon. Michael Wittmann, en retrait de son groupe, est sorti de la protection de la haie pour rejoindre ses coéquipiers, c'est alors qu'il a été surpris et attaqué par l'avion survenant sur son arrière.

Correspondant davantage aux stéréotypes, l'hypothèse de la destruction par un « Jabo » conserve de nombreux partisans, même si elle se heurte à un obstacle de taille : le 8 août, aucun chasseur-bombardier allié n'a survolé la zone. Kurt Meyer le souligne dans ses mémoires [20], et les archives de la *2nd Tactical Air Force* et du *83th Group* le confirment.

▼ Un autre cliché du Tiger 232 en mai 1944. Sa masse de 57 tonnes oblige à repenser les services indispensables au bon fonctionnement d'une unité de chars, comme équiper l'unité de véhicules de dépannage plus puissants, attribuer des pontonniers pour renforcer les points de passage, recourir à des plateaux spéciaux lors des déplacements ferroviaires. Un bataillon de Tiger est une arme puissante mais un cauchemar pour l'intendant.

▲ « Achtung Jabo ! » Un Hawker Typhoon, hantise des chauffeurs allemands, ses huit roquettes pouvant être fatales au plus puissant des chars de la *Panzerwaffe*. Des stéréotypes (la précision des roquettes est ridicule) associés à la bataille de Normandie ainsi que des découvertes archéologiques ont conduit à longtemps privilégier l'hypothèse d'une frappe aérienne pour expliquer la disparition de Wittmann. Coll. Boscombe

▼ Mai 1944, la « 101 » a été redéployée dans le nord de la France pour faire face à l'« Invasion ». Ici le char 232 appartenant à la 2. *Kompanie*. L'insigne de l'unité qui assure sa filiation avec la *Leibstandarte Adolf Hitler* est bien visible à gauche du châssis. Idéal dans les plaines russes ou dans celle de Caen, le Tiger est par contre totalement inadapté aux combats dans le bocage pour profiter de la force de frappe de son *8.8cm*.

On n'y trouve aucune revendication de chars détruits, alors que les pilotes n'étaient pas avares d'exploits, même douteux. De toute façon, ce jour-là, ils sont engagés dans le périmètre Mezidon – Pont l'Evêque – Elbeuf – Falaise – Alençon – Dreux – L'Aigle et sur la Seine, ce qui n'est d'ailleurs pas surprenant car, en août 1944, le *Close Air Support* britannique reste embryonnaire. En l'absence d'un véritable contrôle depuis le sol, les autorités préfèrent engager les chasseurs soit sur des cibles fixes clairement identifiées (QG, positions d'artillerie), soit en vol libre, mais suffisamment en retrait du front pour éviter les bavures. La présence d'une roquette intacte à proximité ne prouve rien. Elle peut tout à fait avoir été larguée des jours auparavant. Si la thèse du Typhoon est écartée, la question reste entière. Qui a tué Wittmann ? Joe Ekins ! L'hypothèse semble de moins en moins convaincante, d'autant qu'un dernier élément la fragilise davantage.

Le lendemain, une reconnaissance aérienne photographie le champ de bataille. Au milieu des cratères d'obus, les regards aiguisés des équipes de renseignement entourent quatre points sombres, plus gros : quatre Tiger détruits. Trois se suivent le long d'un vague alignement Sud-Est – Nord-Ouest à 800 yards (730 mètres) du bois et du verger occupés par les *Yeomen*. Le quatrième est à l'écart à 1 100 yards (1 000 m) du verger, mais à seulement 200 yards de la route. Il est évident que les trois victimes d'Ekins sont les trois alignés : d'une part, car cela correspond aux témoignages, et ensuite, au-delà de 1 000 mètres, un coup au but par un *17-Pdr* devient aléatoire du fait de l'optique médiocre du Sherman. Or, ce quatrième Tiger est justement le n° 007. C'est à cet emplacement que l'on a retrouvé les dépouilles. C'est ce char qu'a photographié Serge Varin en 1945. Wittmann ne figure donc pas dans les trois cartons du jeune Joe Ekins. Comme le cinquième char, celui d'Höflinger a été détruit de l'autre côté de la nationale. Par déduction, ses victimes ne peuvent plus être que Dollinger, Iriohn et Kisters.

L'HYPOTHÈSE CANADIENNE

L'énigme Wittmann reste donc entière ? Pas vraiment, car, en 2005, le chercheur canadien Brian A. Reid a publié une thèse, malheureusement peu relayée, dans laquelle il rappelle d'emblée que le *1st Northamptonshire* n'était pas la seule unité équipée de Firefly dans le secteur. Il y avait le *144th Regiment Royal Armoured Corps* (*RAC*), un autre régiment de la *33rd Armoured Brigade*, déployé autour de Cramesnil, et le *Sherbrooke Fusilier Regiment*, une unité de Sherman de la *2nd Armoured Brigade* canadienne, dont un S*quadron* commandé par Radley-Walters s'était retranché dans le village de Gaumesnil. Les Tiger se sont en fait engouffrés dans une souricière dont les flancs étaient couverts à l'ouest par les Canadiens, à l'est par les *Yeomen* et le fond constitué des chars du *144th RAC*. Le journal de marche de ce dernier précise que le *B Squadron* a détruit un Tiger et un *Panzer IV*. Compte tenu de la position occupée par cet escadron au nord du chemin reliant Saint-Aignan de Cramesnil à la nationale, le Tiger de Wittmann est trop éloigné pour qu'on puisse lui attribuer. Il est probable soit que le rapport confonde

Sherman Mk. VC Firefly
A Squadron, Sherbrooke Fusilier Regiment
2nd Canadian Armoured Brigade
Secteur de Cintheaux, Normandie, 8 août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

un Tiger avec un autre *Panzer IV*, soit qu'il ait participé à la destruction du char de pointe, dont on sait qu'il a essuyé une véritable avalanche d'obus qui l'a immobilisé avant le coup fatal d'Ekins.

Quid des Canadiens ? Hélas, leur journal de marche pour la journée du 8 août n'a jamais été écrit, car une bombe de B-17 a détruit leur *Half-Track* de commandement. Il faudra se contenter du témoignage du commandant de son *A Squadron*, le *Brigadier* Sydney Radley-Walters, recueilli en janvier 2002 [21] : « Le village [de Gaumesnil] était petit, mais à son coin Est, près de la nationale Caen–Falaise, se trouvait une grande propriété bourgeoise ceinte d'un haut mur de pierre et de ciment qui offrait de bonnes positions vers l'est et le sud-est. En arrière, il y avait une vaste étendue boisée procurant une bonne couverture. Aussi bien que je me rappelle, j'avais huit chars à ma disposition, dont deux équipés de *17-Pounder*. Nous avons occupé nos positions défensives et aménagé des trous dans le mur afin que nous soyons toujours à couvert tout en pouvant observer et tirer sur des cibles remontant la nationale vers le nord ou traversant le champ à l'est. […] Il était approximativement 11h15 quand le *Squadron* a été en position.

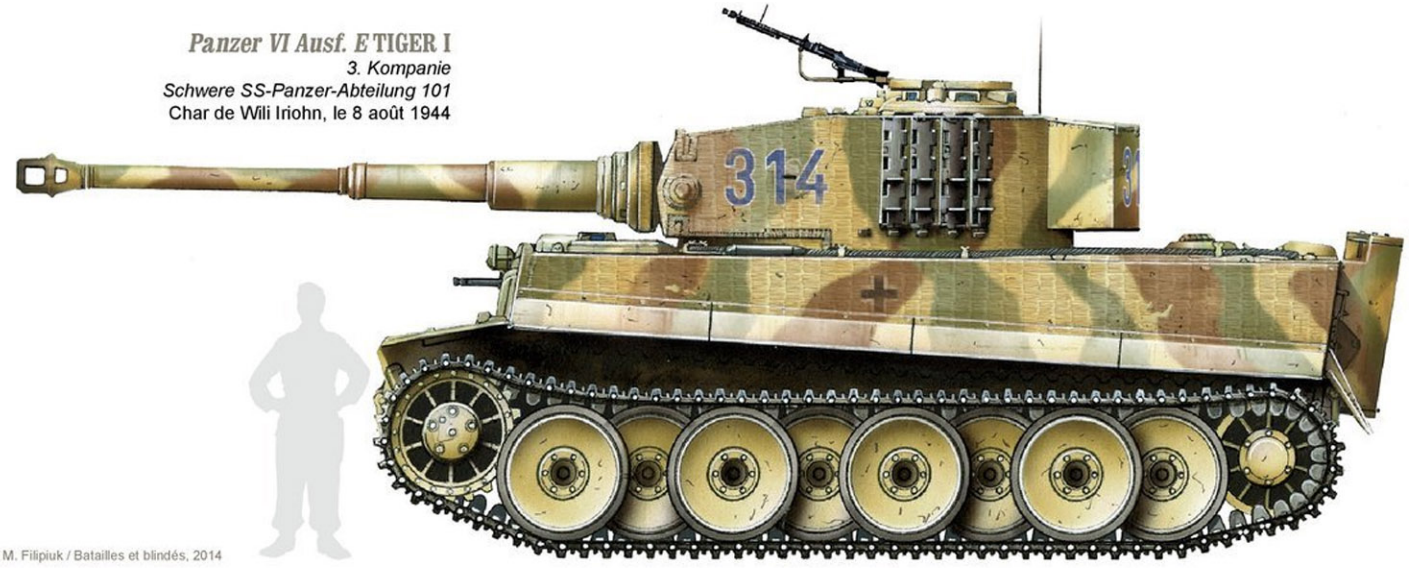
À midi, nous avons détecté du mouvement à l'est de Cintheaux. Il y avait une longue haie qui courait à l'est de ce village et qui nous masquait la vue. Notre artillerie a pilonné la zone et le village dès que nous l'avons signalé. Si je me souviens bien, c'est entre 12h15 et 12h30 que l'attaque a commencé… Dans notre secteur autour de Gaumesnil, la visibilité, je me souviens, s'était considérablement dégradée du fait de fumigènes ; de plus, l'attaque allemande, qui suivait une route parallèle à la nationale en direction de la cote 122, était appuyée par un barrage de mortiers et d'artillerie. Dans mes souvenirs, l'attaque incluait cinq Tiger, dont quatre en tête, bien espacés, et derrière, décroché, le cinquième guidant un groupe de *Panzer IV* et de *Half-Tracks* ainsi que des *Jagdpanzer*. Un des Tiger roulait au bord de la nationale et arrivait aux portes de Gaumesnil, suivi de deux *Jagdpanzer* qui étaient, eux, sur la route.

Quand nous les avons vus arriver sur nous, j'ai hurlé, «*Attendez ! Attendez !*» jusqu'à ce qu'ils soient relativement près. Nous avons ouvert le feu à 500 yards [450 mètres]. Le char de tête, celui le plus près de la route, a été détruit. Derrière, il y avait une paire de SP [22]. J'ai personnellement détruit celui de droite qui circulait sur la nationale. L'autre Tiger a été engagé non seulement par mon *Squadron* mais aussi par le *B Squadron* qui avait quitté ses positions de La Jalousie [un hameau plus au nord] pour participer au combat. »

Si on croise les souvenirs de Sydney Radley-Walters avec les témoignages allemands, le mystère s'éclaircit. Nous savons que le Tiger n° 007 de Wittmann était le char du groupe de tête le plus près de la route nationale.

[21] Témoignage recueilli par le *Lt. Colonel* Larry Zaporzan et cité dans Reid, *op. cit.*, p. 420-421.

[22] *Self Propelled* signifie autopropulsé et désigne des canons automoteurs, c'est-à-dire des pièces d'artillerie. Il est bien sûr évident que les Allemands n'en ont pas engagé au contact. Le témoin veut-il parler des *Jagdpanzer* ou de simples *SPW* ? Dans le feu de l'action, il est bien sûr extrêmement difficile d'identifier précisément un véhicule blindé ennemi. Les rapports confondent quotidiennement *Panzer IV* et Tiger, à la silhouette proche, ce qui peut expliquer que le témoin n'ait le souvenir que de cinq Tiger. Rappelons aussi que les combats vont se poursuivre plusieurs heures et qu'une dizaine de *Panzer IV* seront également détruits dans l'après-midi. Enfin, avec le temps, les souvenirs deviennent confus et sont idéalisés.



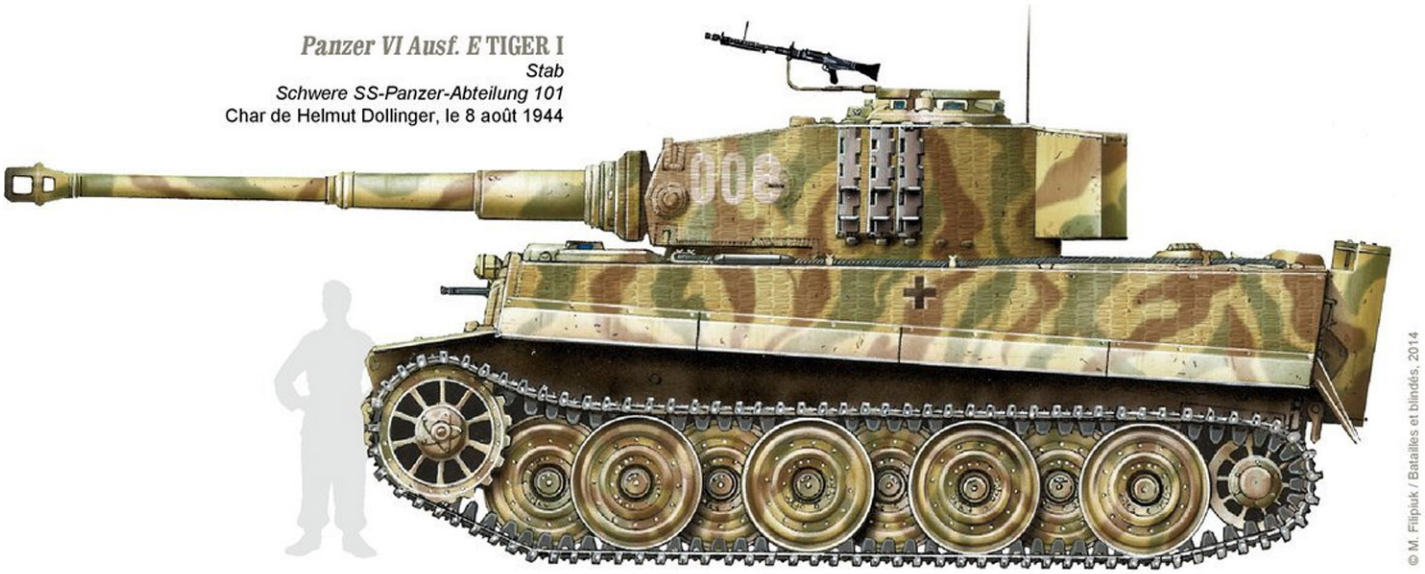
***Panzer VI Ausf. E* TIGER I**
3. Kompanie
Schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Char de Wili Iriohn, le 8 août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Au moment où il arrive à proximité de Gaumesnil, il est distrait par le début de la canonnade engagée par les *Yeomen* contre les trois Tiger situés à sa droite. C'est alors que le char de Dollinger explose. Wittmann hurle ses ordres, les derniers mots entendus de lui à la radio : « *Marsch !* » – « *Achtung ! Achtung ! Pak von rechts !* » – « *Rückwärts…* » Il oriente sa tourelle vers cette menace, sans savoir qu'à moins de 500 mètres sur sa gauche, une autre le guette. Quand les Canadiens ouvrent le feu, ils sont non seulement à bonne distance, mais en plus le Tiger de l'as leur expose l'arrière de son flanc. Un tir peut ainsi atteindre la plage, pénétrer aisément le fin blindage et exploser dans le réservoir gauche, la déflagration extrayant la tourelle de son roulement. Ensuite, le feu atteint les munitions, provoquant la déflagration fatale. Cela explique toutes les observations des civils. Quant au second Tiger détruit, il s'agit certainement de celui d'Höflinger, dont on sait qu'il se trouvait du côté gauche de la route, et qui a été détruit quelques minutes après ses camarades.

▼ Le quotidien de l'unité compte tenu du manque de véhicules spécialisés et de la fragilité mécanique du char : un Tiger en panne remorqué par un congénère. Entre les véhicules définitivement détruits, ceux en réparation et ceux engagés dans un autre secteur du front (Grimbosq), le 8 août, la *schwere SS-Panzer-Abteilung 101* n'est plus que l'ombre d'elle-même et seuls 7 à 8 chars sont immédiatement disponibles à Cintheaux sur les 45 opérationnels début juin. NAC

Alors bien sûr, on peut s'interroger sur l'irruption soudaine de ce témoignage soixante ans après. Mais il faut se souvenir que jusqu'à la fin des années soixante-dix, Wittmann est méconnu au Canada. Contrairement au « Baron rouge », Manfred von Richtofen, devenu un mythe chez ses ennemis dès la Première Guerre mondiale, il n'en est pas de même de ce « Baron noir ». Il est vrai qu'à la différence du triplan Fokker peinturluré, il était impossible de distinguer un Tiger d'un autre sur le champ de bataille. Il a donc fallu attendre la médiatisation du mythe Wittmann pour que Sydney Radley-Walters ne revienne sur cette journée. L'enjeu devient alors à la fois national et corporatiste : tankistes canadiens et britanniques, souvent brocardés par leurs homologues américains et allemands pour leurs performances disons « contrastées », se disputent le mérite d'avoir neutralisé l'as allemand. Les regards sont partisans tant chez le vétéran Les Taylor ou chez l'officier de l'Arme blindée canadienne Bryan Reid. Pour autant, la thèse canadienne a le mérite d'être la plus



Panzer VI Ausf. E TIGER I
Stab
Schwere SS-Panzer-Abteilung 101
Char de Helmut Dollinger, le 8 août 1944

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

crédible compte tenu des contraintes archéologiques et des différents témoignages. Toutes les pièces s'assemblent naturellement.

LE MONDE À L'ENVERS

Que Wittmann ait été la cible d'un Canadien ou d'un Britannique ne doit pas nous dispenser de nous questionner sur les ressorts de sa disparition. Or, ce qui transparaît de cette étude, c'est qu'il n'a pas été la victime de la malchance ou de la simple supériorité numérique ennemie, mais d'une parade trouvée par les Alliés pour contrer les tactiques allemandes. La doctrine de la *Wehrmacht* encourage toujours la manœuvre et l'initiative. Dans la défensive, cela conduit à chercher la contre-attaque pour bousculer les plans de l'ennemi. Ces coups de griffe dévastateurs donnent d'excellents résultats sur le front russe et ont aussi été, à l'Ouest, à l'origine de l'exploit de Villers-Bocage. Mais ils n'ont de sens que face à un ennemi surpris en flagrant délit en mouvement. Or, le 8 août, Simonds, le stratège canadien, a anticipé la contre-attaque. Il a organisé son opération en deux temps : une première vague s'est chargée de la percée initiale et s'est ensuite retranchée pour couvrir le déploiement d'une seconde vague dédiée à l'exploitation. C'est ainsi que l'on retrouve trois régiments de chars embusqués dans la zone de Wittmann. Tous l'attendent de pied ferme. Quand l'as monte à bord de sa machine, il croit affronter un ennemi fragilisé car disposé en colonne, alors qu'il se lance au contraire à l'assaut d'une position retranchée. De surcroît, comme les Allemands veulent frapper à la vitesse de l'éclair, ils négligent de reconnaître avec de l'infanterie le petit bois et le hameau de Gaumesnil qui constituent autant de refuges pour les antichars. La coopération interarmes sera inexistante, à l'exception d'un maigre barrage d'artillerie. Dans ces conditions, l'attaque se transforme en une charge aveugle, qui n'est pas sans évoquer celles des B1bis en 1940 ou des KV-1/KV-2 en 1941 et avec les mêmes résultats : les mastodontes d'acier se font surprendre sur leurs points faibles, peinent à localiser leurs ennemis et sont incapables de manœuvrer assez vite pour s'extraire du guêpier. La qualité du matériel, l'expérience des équipages ne peuvent en rien compenser ce diagnostic initial erroné et ces contre-mesures inadaptées. Le fiasco de ce 8 août 1944 s'explique. Car il s'agit bien là d'un fiasco. En quelques minutes, cinq des sept Tiger engagés sont détruits sans aucune contrepartie. Le déploiement ennemi n'est en rien perturbé, et si l'exploitation alliée patine finalement très vite, ce n'est certainement pas à cause de Michael Wittmann [23]. L'as allemand est donc mort à cause d'une réaction stéréotypée combinée à une parfaite intelligence tactique, tant de la part de Simonds que des combattants alliés sur le terrain. Une réalité située à l'exact opposé de la vision colportée durant des décennies… ■

[23] Le lecteur intéressé pourra se reporter à notre article paru dans le précédent numéro de *Batailles & Blindés*.

OPÉRATION OCHSENKOPF

DERNIER COUP DE DÉ ALLEMAND EN AFRIQUE !

Le 25 février, la passe de Kasserine est à nouveau entre les mains des Américains : la grande confrontation entre le « Renard du désert » et l'*US Army* s'achève avec un bilan en demi-teinte pour le maréchal Rommel, désormais à la tête de la *Heeresgruppe* « Afrika » (*5. Panzer-Armee* et *1a Armata*). Certes, les pertes infligées au *IInd US Corps* sont conséquentes, mais l'objectif stratégique de l'offensive de l'Axe n'a pas été atteint. Deux jours auparavant, le général Ambrosio, chef du *Comando Supremo*, a ordonné à Rommel d'attaquer la *8th Army* de Montgomery : ce sera l'opération « Capri », lancée à Médenine le 6 mars.

Par Benoît Rondeau

◀ Un groupe de *Panzer-Grenadiere* casqués regarde passer un *Panzer III* de la *schwere Panzer-Abteilung 501*, un engin bientôt déclassé qui vit ses dernières campagnes comme char de combat. La végétation à l'arrière-plan et le relief collinaire, voire montagneux, sont caractéristiques des combats menés dans le nord de la Tunisie.
Archives Caraktère

De son côté, le général von Arnim, dont le manque de coopération a lourdement pesé sur l'issue de l'offensive de Rommel, s'est envolé pour Rome sans même en avoir informé son supérieur. Le commandant de la *5. Panzer-Armee* obtient de Kesselring, chef du théâtre d'opérations méditerranéen, l'autorisation de lancer une offensive dans le nord du front tunisien. L'opération, étrangement baptisée « Ochsenkopf » (tête de bœuf !), doit être déclenchée le 26 février. Le plan initial, avalisé par Rommel, prévoyait de s'emparer de Medjez el-Bab, mais Arnim a revu ses objectifs à la hausse en projetant de prendre la ville plus éloignée de Béja, à laquelle il avait dû renoncer le 19 février en pleine bataille de Kasserine. Ambrosio est surpris par cette proposition, puisque Arnim avait précédemment annulé un assaut sur Medjez el-Bab faute d'effectifs suffisants. L'offensive est donc préparée sans réelle coordination, par des généraux préconisant pourtant un repli et une concentration des forces de l'Axe dans le Nord tunisien, éventualité rejetée par Berlin et Rome. La situation en Afrique est en effet désespérée, aussi bien pour Rommel, Arnim ou Messe (le chef de la *1a Armata*).

LES OBJECTIFS

L'optimisme est pourtant de mise en ce qui concerne « Ochsenkopf », puisque le *Generalmajor* Weber (le commandant de la *334. Infanterie-Division*) estime que les Alliés ne disposent dans le secteur que de quelques réserves dans la profondeur. Le postulat de base qui sous-tend l'offensive est en effet que les Alliés ont dirigé leurs réserves au sud pour conjurer la menace que faisait planer l'offensive de Rommel sur les Américains. La *Korpsgruppe* « Weber », qui doit mener l'assaut, s'articule en cinq groupements : la *Panzergruppe* « Lang », la *Gruppe* « Eder », la *Gruppe* « Audorff », la *Gruppe* « Schmid » et la *Gruppe* « Buhse ».
L'obscurité doit favoriser l'effet de surprise. Ordre est donné d'éviter les attaques frontales. Les troupes d'assaut devront se concentrer pour former un *Schwerpunkt* dans chaque secteur pour percer et anéantir l'ennemi. Les routes principales devront être sécurisées afin de garantir les communications et de permettre la poursuite des opérations.
L'objectif majeur de l'offensive est de s'assurer de Béja en attaquant depuis Mateur *via* Sidi Nsir, puis de percer en direction de Téboursouk.

▼ Les Tiger I sont les blindés les plus puissants dont disposent les Allemands en Afrique. Plus de 70 *Panzer* sont engagés au cours d'« Ochsenkopf » dont l'intégralité des Tiger alors opérationnels en Afrique. Ces engins redoutables seront-ils un atout décisif pour le succès de l'offensive ?
Archives Caraktère

KORPSGRUPPE « WEBER »

***PANZERGRUPPE* « LANG » (*OBERST* LANG) :**
Gruppe « Lüder » :
schwere Panzer-Abteilung 501 (devenue, depuis le 25 février, *la III./Panzer-Regiment 7*)
II./Panzer-Regiment 7 (moins une compagnie)
II./Artillerie-Regiment 22
1 *Zug* de la *2./Pionier-Bataillon 334 (mot.)*
4 *Flakkampftruppen*

GRUPPE « HAUT » :
I./Panzer-Grenadier-Regiment 86
1 *Vierlingzug*
2 *Züge* de pièces *Flak* de *2cm*

***GRUPPE* « EDER » (*OBERSTLEUTNANT* EDER) :**
Grenadier-Regiment 755
III./Grenadier-Regiment 754
I./Artillerie-Regiment 334
II./Artillerie-Regiment 334
1 *Zug* de la *2./Pionier-Bataillon 334 (mot.)*
1 *Zug* de pièces de *Flak* de *2cm*

***GRUPPE* « AUDORFF » (*OBERSTLEUTNANT* AUDORFF) :**
I./Grenadier-Regiment 754
II./Jäger-Regiment « Hermann Göring »
III./Artillerie-Regiment 334
2 *Züge* de la *2./Pionier-Bataillon 334 (mot.)*

***GRUPPE* « SCHMID » (*OBERSTLEUTNANT* AUDORFF) :**
Untergruppe « Kleeberg » :
I./Panzer-Grenadier-Regiment 69
I./Artillerie-Regiment 190
Afrika-Marsch-Bataillon 33
1 *Zug* de *Pioniere*
1 compagnie de la *II./Panzer-Regiment 7*

UNTERGRUPPE « KOCH » :
Jäger-Regiment « Hermann Göring » (sans *II./Bataillon*)
II./Artillerie-Regiment 190

***GRUPPE* « HOLZINGER »**
Gebirgsjäger-Regiment 756
Feld-Bataillon T5
II/92° Reggimento Fanteria
4./Gebirgs-Artillerie-Regiment 334
9./Artillerie-Regiment 190
3 batteries du *I/25° Reggimento Artiglieria* (75 mm)

***GRUPPE* « BUHSE » (EN RÉSERVE À EL BATHAN) :**
2 compagnies du *II./Jäger-Regiment* « Hermann Göring »
II./Grenadier-Regiment 754
Afrika-Marsch-Bataillon 24
3./Pionier-Bataillon 334

Lang opérera dans le secteur avec, en appui, une partie du *Luftwaffen-Regiment* « Barenthin » (en provenance de la *Division* « Manteuffel »). La *Gruppe* « Eder » surprendra les batteries d'artillerie ennemies par l'arrière. L'opération « Ochsenkopf » devrait également permettre de reprendre l'important carrefour de Medjez el-Bab. Deux *Kampfgruppen* (dont la *Gruppe* « Audorff ») doivent y anéantir les défenses alliées par une attaque en tenaille. La *Gruppe* « Schmid » a pour but, quant à elle, de frapper à Bou Arada, avant de poursuivre l'attaque sur Gafour. « Ochsenkopf » est soutenue, au nord, par une attaque secondaire, baptisée opération « Ausladung » et menée par la *Division* « Manteuffel », qui couvrira ainsi le flanc droit de la *Korpsgruppe* « Weber ». Manteuffel doit détruire les défenses alliées établies dans l'oued Sedjenane et poursuivre une trentaine de kilomètres vers l'ouest, jusqu'à la gare de Nefta. Le flanc gauche sera assuré par la 1re division d'infanterie italienne « Superga » ainsi que par d'autres éléments du *30° Corpo*. Au total, le plan d'Arnim prévoit neuf attaques étalées sur un front de près de 90 kilomètres. Trois secteurs d'assaut sont donc déterminants : Béja, Medjez el-Bab et Bou Arada. Les pionniers, qui emportent également leurs propres mines et le nécessaire pour s'assurer du franchissement des ponts et de l'utilisation des routes, doivent ouvrir la voie aux vagues d'assaut.
Enfin, la *Luftwaffe* doit intervenir la nuit de l'offensive en attaquant Souk-el-Arba, Medjez el-Bab, Téboursouk ainsi que différentes batteries alliées.

LES FORCES ENGAGÉES PAR LA *HEERESGRUPPE* « AFRIKA »

La force de frappe principale d'Arnim est constituée par la *Panzergruppe* « Lang », qui s'articule autour de 77 *Panzer* de la *10. Panzer-Division* confiés à l'*Oberst* Lang. Des éléments de la *21. Panzer-Division* participent à la bataille : 15 *Panzer IV* destinés au *Panzer-Regiment 5* (en fait des engins qui viennent d'être débarqués en Tunisie et qui doivent lui être transférés après l'opération), de même que 133 hommes et 11 *Pak 38* de la *14./Panzer-Grenadier-Regiment 104*. Le *Panzer-Grenadier-Regiment 47*, nouvellement affecté à la division, participe également à « Ochsenkopf ».

▶ Ci-contre Peu coopératif avec Rommel, Hans-Jürgen von Arnim, le commandant de la *5. Panzer-Armee*, photographié ici après sa capture en mai 1943, est le concepteur et l'initiateur de l'opération « Ochsenkopf ». Il prend par-devers lui de s'envoler en Italie pour exposer son plan. Les ressources allouées à son opération vont faire défaut à Rommel dans le sud de la Tunisie. US Nara

▶▶ Page de droite Un superbe *Sd.Kfz. 233* dûment camouflé sur lequel sont arrimés des matériels de toutes sortes. Son *7,5cm L/24* peut encore fournir un appui-feu appréciable. Les unités de reconnaissance ont tenu un rôle essentiel lors de la mise en place de la tête de pont en novembre 1942. Toutefois, le terrain et l'omniprésente aviation alliée rendent leur tâche nettement plus ardue à la fin de la campagne. Au final, « Ochsenkopf » ne mettra que bien rarement aux prises des blindés des deux camps. Archives Caraktère

Panzerjäger 38(t) Marder III
Panzerjäger-Abteilung 190
90. leichte Afrika-Division
Tunisie, mars 1943

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

Le fer de lance est toutefois constitué par la *334. Infanterie-Division* du *Generalmajor* Weber, autour de laquelle se constitue la *Korpsgruppe* éponyme, forte de 11 737 hommes. Les bataillons de marche engagés à ses côtés sont d'effectifs inégaux : 656 hommes à l'*Afrika-Marsch-Bataillon A 33*, 469 hommes et 4 canons *Pak 38* à l'*Afrika-Marsch-Bataillon A 24* et 161 soldats à la *3/Tunis-Feld-Bataillon 1*. Quant à la *Division* « Manteuffel », elle est pour le moins atypique. Elle comprend le *Luftwaffen-Regiment* « Barenthin » (*Luftwaffen-Jäger-Regiment*, selon la terminologie officielle) de l'*Oberst* Barenthin, une unité *ad hoc* créée à partir de personnels d'écoles de troupes aéroportées, en l'occurrence la *Kraftfahrschule* Helmstedt (l'école de conduite Helmstedt) et la *Segelflieger-Ergänzungsgruppe* Posen (groupe de remplaçants de pilotes de planeur de Posen). La division du célèbre général Hasso-Eccard von Manteuffel aligne aussi trois bataillons au *10° Reggimento Bersaglieri* (*XXXIV, XVI* et *LXIII*), le *Tunis-Feld-Bataillon T4* ainsi que l'*Afrika-Marsch-Bataillon A 30*. Son artillerie est fournie par plusieurs batteries de l'*Artillerie-Regiment 2* et de l'*Artillerie-Regiment 190* (entre 11 et 15 pièces de *10,5cm* mais aussi 4 pièces françaises de 155 mm). Une compagnie de reconnaissance, une unité de *Flak*, une section de transmissions blindée ainsi que le *Fallschirm-Pionier-Bataillon (mot.) 11* du *Major* Witzig complètent la « Manteuffel » avec les troupes de soutien divisionnaires habituelles. La *Division* « Hermann Göring » (HG) du *Generalmajor* Schmid engerbe elle aussi une formation constituée de parachutistes, l'ex-*Fallschirmjäger-Regiment 5* commandé par l'*Oberst* Koch rebaptisé *Jäger-Regiment* « Hermann Göring », qui dispose d'une *Gefechtsstärke* (force combattante) de 1 620 hommes.

Pour ne s'en tenir qu'à l'infanterie, la « Superga » appuie l'assaut sur le flanc Sud avec les 91e et 92e régiments d'infanterie, auxquels s'ajoutent le *Feld-Bataillon T 5* et les *Afrika-Marsch-Bataillone A 22, A 25* et *A 26* combattant sous le contrôle de la division italienne ainsi que l'*Abschnitt* « Benigni » (comprenant entre autres l'*Afrika-Marsch-Bataillon A 28* à partir du 1er mars).

Les renseignements d'Arnim ont repéré l'essentiel du dispositif allié. C'est le *Vth British Corps* d'Allfrey, regroupant les *78th* et *46th Infantry Divisions*, *6th Armoured Division* ainsi que quelques unités françaises, parmi lesquelles le corps franc d'Afrique (CFA) au nord et un groupement français (III/9e régiment de tirailleurs algériens et III/43e régiment d'infanterie coloniale rattachés à la *138th British Brigade* ; 3e régiment de tirailleurs algériens), qui encaisse le gros de l'offensive. Une autre division alliée est en lice. Le *Brigadier* Nelson commande en effet la *« Y » Division*, formation de circonstance incluant la *1st Parachute Brigade* et la *38th Irish Brigade*. Les Allemands ont bien identifié la présence des « Red Devils », mais à hauteur d'un seul bataillon, alors que le *Vth British Corps* en compte trois. Ces derniers sont retranchés dans le secteur d'Argoub, surnommé « Happy Valley » (la vallée heureuse), puisque les parachutistes britanniques n'ont encore pas connu jusqu'ici de secteur aussi calme en Tunisie. Mais « Happy Valley » ne sera bientôt plus qu'un vague souvenir…

Les Allemands n'ont en fait qu'une vision assez vague du dispositif adverse, défaut s'il faut en croire un rapport de la *334. Infanterie-Division* écrit après la bataille. Dans ces conditions, estime le rédacteur du document, qui insiste sur la nécessité de réitérer les reconnaissances, il n'y avait aucun espoir de réussir.

▲ Des *Fallschirmjäger* d'un groupe de mitrailleurs s'accordent une pause cigarette à Tunis. Les deux cadres sont aisément identifiables à leurs porte-cartes et leurs jumelles. On notera la touche « africaine » de certaines pièces d'équipement : porte-carte et cartouchières peintes en jaune sable, casque camouflé dans la même teinte, gourde dite « noix de coco », *Feldmütze* tropicale… Les paras, considérés comme étant une infanterie d'élite, tiennent un grand rôle dans « Ochsenkopf ». ECPA-D

▶ Un *Panzer IV Ausf. F2* ou *Ausf. G* de la *10. Panzer-Division* double un semi-chenillé *Sd.Kfz. 252* (ravitailleur en munitions) sur un chemin boueux que longe un muret de pierre. Comme en décembre 1942, les conditions météorologiques vont desservir l'évolution des *Panzer*, incapables de se déployer en dehors des routes, nonobstant le caractère tourmenté du relief imposant de sévères restrictions à l'emploi des blindés. Archives Caraktère

LANG PIÉTINE À SIDI NSIR

L'offensive débute le matin du 26 février 1943. Le rapport de l'état-major de la *5. Panzer-Armee* mentionne que, partout, l'ennemi est surpris avant de se ressaisir. La gare isolée de Sidi Nsir est défendue par le *5th Hampshire* du lieutenant-colonel Newman, appuyé par les huit pièces de *25-Pounder* de la *155th Battery* du *172nd Field Regiment* du *Major* Raworth. Peu après l'aube, les défenseurs britanniques sont confrontés à la plus puissante des composantes de la *Korpsgruppe* « Weber » : Lang, traversant les lignes de la *Division* « Manteuffel », attaque avec 77 chars répartis entre deux groupements tactiques. Celui de Lüder dispose de 14 puissants Tiger, 12 *Panzer IV Ausf. G* et 15 *Panzer III Ausf. N*, alors que celui de Burk aligne 8 *Panzer IV*, 25 *Panzer III*, 1 *Befehlspanzer* et 2 *Panzer II*. L'appui en artillerie est fourni par la *II./Artillerie-Regiment 22*.

En dépit de ce déséquilibre flagrant, la défense est coriace. À 7h30, sur le flanc gauche de Lang, le *Grenadier-Regiment 754* s'empare certes de Lalla Manna, mais un message envoyé en fin d'après-midi par la *334. Infanterie-Division* à la *5. Panzer-Armee* indique de lourdes pertes sur l'aile droite, qui fait justement la jonction avec Lang. Dès 9h42, la division allemande signale que trois *Panzer* sont hors de combat : un du fait des mines et deux de l'artillerie. Les *Hampshire* et les artilleurs offrent en effet une résistance tenace, contraignant Lang – pourtant soutenu par la *Luftwaffe* – à engager plus de forces qu'escompté pour venir à bout des défenseurs.

Ce n'est qu'au cours de l'après-midi que les *Panzer* parviennent à couper les lignes de ravitaillement de l'adversaire. Par ailleurs, sur le flanc droit, les *Fallschirmjäger* du régiment « Barenthin » ont réussi à progresser en terrain montagneux et menacent les *Hampshire* sur leurs arrières.

▲ Ces superbes soldats italiens alignés comme à la parade nous rappellent que les Allemands ne sont pas seuls à être engagés dans le nord de la Tunisie. La *1ª Divisione di Fanteria* « Superga », positionnée au sud de l'axe de l'offensive, n'est cependant que très modérement impliquée dans les combats de la fin du mois de février 1943.
CEGES # 190207

LA *334. INFANTERIE-DIVISION*

La *334. Infanterie-Division* aligne 6 228 hommes, total qui n'inclut pas le *Gebirgsjäger-Regiment 756*, bizarrement non compté dans les effectifs mis à disposition de la *Korpsgruppe* « Weber ». Le nombre de fantassins est raisonnable, puisque les *Grenadier-Regimenter 754* et *755* totalisent 4 676 hommes (plus 31 soldats de la *Panzerjäger-Abteilung 90*). Le *III./GR 754* possède 3 pièces de 75 mm (*beute*), sans doute des canons français. La 14e compagnie de ce régiment compte 11 antichars (quatre 37 mm – probablement des antichars américains capturés selon un document, six 50 mm et un 75 mm). La *14./GR 756* en dispose de 9 (six 50 mm, trois 75 mm). La division possède par ailleurs 404 pionniers et 798 artilleurs. Au 1er mars (donc après le lancement de l'offensive), la *schnelle Abteilung 334* n'aligne que 8 *Pak 40* sur les 18 de dotation ainsi que 4 automoteurs. L'*Artillerie-Regiment 334* de l'*Oberstleutnant* Lukash est assez hétéroclite, avec 8 *leFH*, 4 *GebKan 36* de 105 mm (attelés à des mulets !) et 7 *sFH* (on compte entre 28 et 32 canons dans la division). Sur les 130 camions tout-terrain que devrait comporter la *334. Infanterie-Division*, celle-ci n'en aligne que 22 en état de marche (2 en réparation). C'est pire pour les autres types de camions : ils sont au nombre de seulement 178 au lieu de 506…

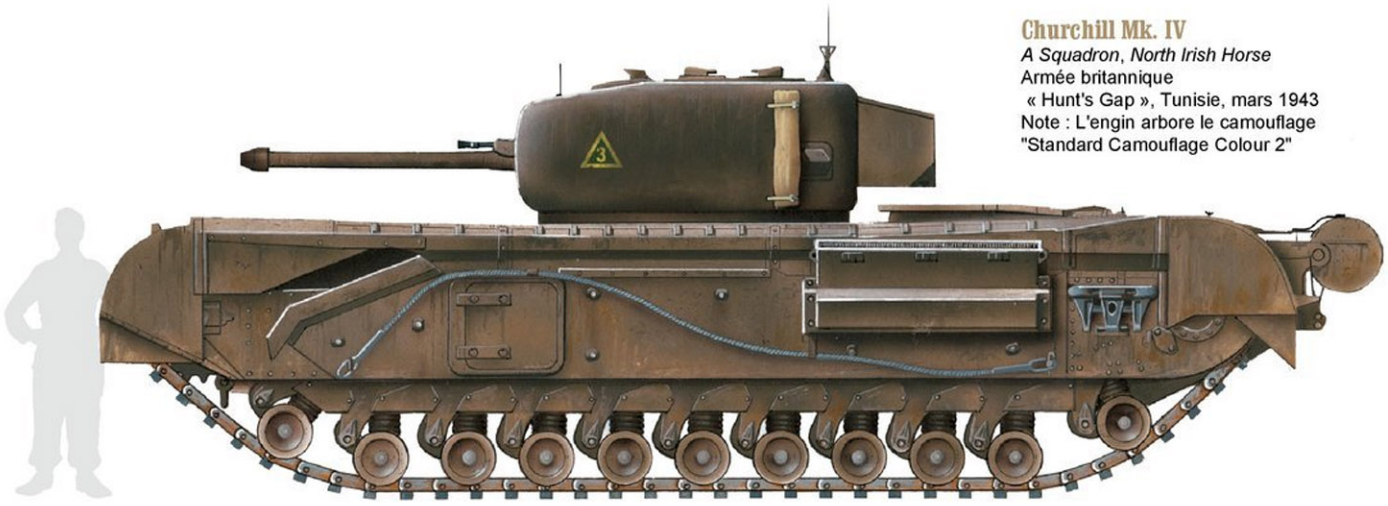
***Panzer VI Ausf. E* Tiger**
2. Kompanie
schwere Panzer-Abteilung 501
« Hunt's Gap », Tunisie, mars 1943

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2014

▼ Les pertes en *Panzer* subies par la *Kampfgruppe* « Lang » sont sans commune mesure avec les résultats obtenus alors même que les effectifs ténus dont disposent les forces de l'Axe en Afrique ne permettent pas de tels sacrifices. Ce *Panzer III Lang* semble bien mal en point. Au premier plan, quelques *Landser* transportent de lourdes pierres, probablement pour aider un engin motorisé à se mouvoir hors de la boue qui recouvre ce chemin : un pis-aller qui ne saurait redonner l'avantage que confère une réelle mobilité sur le champ de bataille.
Archives Caraktère

Les *Panzer-Grenadiere* de la *Gruppe* « Haut » (*Hauptmann* Haut) tournent eux aussi les défenseurs. L'attaque menée par des fantassins et quelques blindés s'effectue sous le couvert d'autres *Panzer* positionnés à défilement de tourelle. Il faut néanmoins 12 heures de combat à Lang pour parvenir à s'emparer de la position britannique ! Le canon du *Sergeant* Henderson met ainsi hors de combat coup sur coup trois *Panzer IV*. Les pièces de *25-Pdr* sont pourtant réduites au silence une à une, les servants étant jusqu'au bout renforcés par des artilleurs de fortune, comprenant des cuisiniers. Mais la lutte est sans issue. Le courage insensé d'un artilleur qui attaque un *Panzer* à la grenade antichar collante (*« Sticky Bomb » No 74 ST Grenade*) ne change rien. Seuls 9 d'entre eux (sur 130) parviendront à rejoindre les lignes anglaises. Avant de se replier, le lieutenant-colonel Newman, qui n'entend pas déposer les armes, laisse une bombe à retardement dans la petite gare. Il parvient jusqu'au « Hunt's Gap », un défilé situé sur une hauteur, avec 120 rescapés. La *128th Brigade* est envoyée le renforcer. Lang a littéralement remporté une victoire à la Pyrrhus, car outre un temps précieux, il a perdu pas moins de 40 *Panzer* (certes seulement endommagés pour la plupart).

Lorsque l'attaque reprend le lendemain, avec retard en raison de la pluie qui s'est abattue sur le champ de bataille, la *Kampfgruppe* « Lang », déjà affaiblie, doit compter avec un handicap tactique de taille : le terrain, détrempé, est désormais trop boueux pour autoriser un déploiement des véhicules en dehors des axes de communication. Pire, alors que ses éléments convergent vers le « Hunt's Gap », Lang reçoit une autre mauvaise nouvelle à 10h25 : les *Stukas* qui devaient l'appuyer ne sont pas disponibles. Ce n'est qu'à midi que les *Panzer* sont confrontés au *2/4th Hampshire* et aux blindés du *2/5th Leicester*, revenus de Thala, au sud, où avait précédemment attaqué Rommel. La *128th Brigade* a en outre judicieusement positionné cinq batteries d'artillerie et une de pièces antichars. Les conséquences ne se font pas attendre : Lang est une nouvelle fois stoppé dans



Churchill Mk. IV
A Squadron, North Irish Horse
Armée britannique
« Hunt's Gap », Tunisie, mars 1943
Note : L'engin arbore le camouflage "Standard Camouflage Colour 2"

son élan. De nombreux *Panzer* sont endommagés par des mines ou mis hors de combat par les tirs précis des antichars. Le colonel allemand a beau recevoir quelques renforts au cours de la nuit (le *I./Panzer-Grenadier-Regiment 47*), le lendemain 28 février, les intempéries ont rendu le terrain encore plus impraticable. Et les pertes dues à des déficiences mécaniques de s'ajouter à celles survenues au combat : Lüder ne compte plus que 27 *Panzer* de disponibles (dont 10 Tiger) et Burk seulement 8 !

Comme une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule, le dispositif britannique s'est à nouveau renforcé avec l'arrivée du *2nd Hampshire* et de 12 Churchill du *North Irish Horse*. Le *II./Panzer-Grenadier-Regiment 47*, dont Lang a entre-temps obtenu l'appoint, tente de tourner la droite des défenseurs par le djebel Zebla, tandis que le 1er bataillon attaque depuis le sud de la route. Or, le 2e bataillon s'égare dans la nuit, et l'aviation alliée se montre de plus en plus menaçante, forçant Lang à renoncer.

Le 1er mars, le *Brigadier* Pratt, qui coordonne la défense de « Hunt's Gap », n'est pas rassuré pour autant. Épuisé par la tension nerveuse et le poids de ses responsabilités, il doute parvenir à stopper les Tiger. Pourtant, en fin d'après-midi, les tirs cessent à Ksar Mezouar. Le *Captain* Griffith (un tankiste du *North Irish Horse*) s'approche alors de sept *Panzer* abandonnés – des Tiger –, les équipages ayant fui sans même prendre la peine d'emporter avec eux leurs effets personnels, y compris les lettres, le tabac et des cartes postales avec des beautés arabes ! Que s'est-il donc réellement passé au « Hunt's Gap » ?

L'attaque principale, qui a débuté vers 14 heures, a été stoppée sous les tirs concentrés de l'artillerie et des antichars, plusieurs *Panzer* ayant été incendiés, d'autres embourbés, voire peut-être bloqués par un fossé antichar. Un deuxième assaut lancé vers le défilé a été repoussé de la même façon dans l'après-midi. Rommel s'insurge contre cette attaque déplorable qui a causé la perte des chars lourds :

▼ À la fin de la campagne de Tunisie, quelques *GIs*, probablement impressionnés par la taille de ces « monstres » d'acier, examinent les carcasses détourellées de Tiger sabordés. Pendant l'opération « Ochsenkopf », sept de ces précieux engins sont perdus dans des circonstances peu glorieuses pour la *Panzerwaffe*. Les Britanniques revendiquent la destruction des engins abandonnés par leurs équipages.
US Nara

OPÉRATION « OCHSENKOPF » - 26 FÉVRIER - 15 MARS 1943

▶ Trois unités de *Fallschirmjäger* sont impliquées dans l'offensive : le *Fallschirmjäger-Pionier-Bataillon (mot.) 11* du *Major* Witzig (des pionniers), le *Jäger-Regiment* « Hermann Göring » (ex-FJR 5) commandé par l'*Oberst* Koch et le *Luftwaffen-Regiment* « Barenthin ». L'officier au second plan est coiffé de la célèbre casquette à longue visière dite « Meyer », spécialement confectionnée pour la *Luftwaffe*. Un effet distribué avec parcimonie. Au premier plan, à droite, un tankiste reconnaissable à ses têtes de mort : c'est un vétéran du DAK qui en arbore la fameuse bande de bras.
Coll. Mahé

« *À mon extrême fureur, les quelques Tiger qui se trouvaient en Afrique, et qu'on m'avait refusés quelques jours auparavant dans le Sud, furent engagés dans une vallée marécageuse où leur principal avantage – la longue portée de leur canon – ne servit absolument à rien.* » Essayant d'éviter les tirs antichars des Britanniques, plusieurs Tiger se sont en effet enfoncés, entraînés par leurs 56 tonnes, dans la boue qui inondait le terrain. Pour ne rien arranger, les tankistes ont subi de lourdes pertes en évacuant leurs « mastodontes ». Les sapeurs anglais ont tôt fait de placer des charges de démolition sur les monstres d'acier afin d'empêcher toute récupération par les Allemands en cas de succès de ces derniers au « Hunt's Gap ». Selon les Allemands, les Tiger auraient toutefois été sabordés par eux après que les équipes de dépannage eurent reçu l'ordre de ne pas récupérer les blindés… Le 1er mars 1943 est donc un désastre pour la *Panzerwaffe*. Jamais aucune unité de *Panzer VI* n'avait jusqu'ici subi de revers aussi cinglant : un événement de nature à remettre en cause le mythe d'invincibilité et la phobie du Tiger qui commencent à se répandre dans le camp allié.

Si les combats se poursuivent vers le Ksar Mezouar, Lang a bel et bien renoncé à forcer le passage. Passé sur la défensive, il est remplacé par l'*Oberst* Buhse du *Panzer-Grenadier-Regiment 47*. Lang ne compte plus que cinq *Panzer* en état ! C'en est au point que ses tankistes l'ont affublé d'un sobriquet révélateur : « le tueur de *Panzer* ». Les équipes des ateliers font toutefois des miracles, et seuls 22 chars allemands, dont 7 Tiger, sont définitivement perdus, ce qui n'est pas rien (cela équivaut aux pertes définitives subies pour les combats menés la semaine précédente face au *IInd US Corps* de Fredendall).

MEDJEZ EL-BAB

Plus au sud, la bataille commence sous les meilleurs auspices. Des infiltrations menées par le *Panzer-Grenadier-Regiment 69* et le *I./Infanterie-Regiment 86* permettent d'obtenir un premier succès de courte durée, puisque les Allemands doivent concéder à nouveau le terrain pris. Toutefois, suite à un nouvel assaut, les tirailleurs algériens du 3e RTA sont rejetés du djebel Ang (822 pertes en trois jours), et les éléments de la *138th Brigade* tenant Toubakeur sont contraints au repli. Au soir du 27 février, le *Grenadier-Regiment 754* fait savoir que l'ennemi a encore renforcé sa ligne de défense principale : les troupes d'assaut allemandes au contact de l'adversaire sont donc elles aussi augmentées. Par ailleurs, des mouvements de véhicules britanniques sont observés sur la route de Téboursouk. Eder revendique la destruction de quelques blindés, dont deux tanks et une automitrailleuse en soirée du 28 : une compagnie du *York and Lancaster Regiment*, qui sera peu après entièrement anéantie.

La route reliant Medjez el-Bab à Béja passe donc sous le contrôle de la *Gruppe* « Eder ». Seul l'oued Zarga, où les Britanniques se sont retranchés, bloque encore l'accès à Béja. La défense au nord de Medjez el-Bab est renforcée au niveau de cet oued par l'introduction de la *36th Brigade* du *Brigadier* Howlett au contact du *6th York and Lancaster* qui tient les approches au nord de la ville. Une mise en défense rendue possible par les troupes du génie qui accomplissent l'exploit de bâtir une route entre Testour et l'oued Zarga.

L'anneau se resserre cependant sur Medjez el-Bab lorsque Heidous, à quelques kilomètres à l'ouest de « Longstop Hill », est pris par les Allemands. Medjez el-Bab n'a donc plus de communication vers l'arrière que par la route de Téboursouk. La *Gruppe* « Schmid » parviendra-t-elle à la couper ?

LES *FALLSCHIRMJÄGER* VERS LA PLAINE DE GOUBELLAT

La *Gruppe* « Schmid » a repéré six bataillons d'infanterie, une douzaine de batteries légères ainsi que deux à trois batteries lourdes. L'adversaire semble être à sa portée. Schmid termine son ordre du jour en rappelant l'importance de l'opération pour la situation en Afrique. Il attend de chaque homme qu'il accomplisse son devoir et insiste sur le fait qu'en aucun cas il ne faudra rétrocéder le moindre terrain conquis sans en avoir reçu l'ordre.

Sur le flanc droit, au nord, Schmid attaque avec l'*Angriffsgruppe* « Kleeberg », du nom de l'*Oberstleutnant* qui dirige l'unité. Dans la nuit du 25 au 26 février, les assaillants surprennent les *1st East Surrey* du *Major* Fox à « Fort McGregor », un bastion édifié 1 kilomètre en avant des lignes principales, ainsi que les tirailleurs algériens en défense au djebel Djaffa.

▲ Comme à l'accoutumée, les « diables verts » ne manquent pas d'allant ni de courage. Confrontés à leurs homologues britanniques et aux commandos, ils vont toutefois voir leurs efforts brisés par la ténacité de leur adversaire et par les concentrations d'artillerie ainsi que l'appui en blindés, dont quelques Churchill qui vont semer le chaos et la confusion. ECPA-D

C'est l'ensemble des positions de la *11th Brigade* de Cass qui est alors menacé. Les Allemands sont pourtant confrontés à un adversaire coriace. Cass organise la contre-attaque et inflige de fortes pertes à l'*Angriffsgruppe* « Kleeberg ». Le djebel Djaffa est reconquis. Cass concentre alors toute son attention sur le « Fort McGregor », sur lequel, à la nuit tombante, une patrouille anglaise découvre une position ravagée, où sont dénombrés 60 cadavres de *Landser* ; seuls six Allemands sont faits prisonniers indemnes. L'ennemi a été décimé par un déluge d'artillerie et une contre-attaque de ce qui pourrait être des Churchill.

Le *General* Weber n'apprécie guère la tournure que prennent les événements. Il convoque l'*Oberstleutnant* Kleeberg et le *Major* Lattmann. À 2h50 du matin, ces derniers apprennent qu'ils doivent abandonner leur service au front et présenter un rapport exact faisant état des ordres donnés et de leur exécution. Kleeberg doit se rendre auprès de Weber, tandis que Lattmann doit demeurer à la disposition de Schmid.

BOU ARADA

Schmid, qui garde en réserve le *II./Grenadier-Regiment* « HG » ainsi que diverses unités de *Flak*, engage également l'*Angriffsgruppe* « Koch » à travers le djebel Rihane. Les missions du *Flak-Regiment* « HG » sont, d'une part, d'assurer la protection des positions d'artillerie des *I.* et *II./Artillerie-Regiment 190* contre les attaques d'avions en rase-mottes et, d'autre part, de protéger les lignes de communication et de ravitaillement de la *Kampfgruppe*.

Dans le secteur de Bou Arada, sur le flanc gauche d'« Ochsenkopf », les *Fallschirmjäger* de Koch sont confrontés à d'autres forces d'élite : leurs homologues du *Parachute Regiment* ainsi que le *No 6 Commando*. Au matin du 26 février, quelques *Panzer* parviennent à s'infiltrer à la jonction de la *11th Brigade* et de la *38th Irish Brigade* du *Lieutenant-Colonel* Scott. Le *2nd London Irish Rifles* est dispersé, et Koch s'empare du djebel Rihane, où ses hommes affrontent les 250 commandos du *Lieutenant-Colonel* Mills-Roberts retranchés sur les pentes du versant Ouest. Aux « *Jäger ! Jäger !* » hurlés par les assaillants, les défenseurs répondent « *Commando ! Commando !* » Mais la *Gruppe* « Koch » est trop puissante pour le *No 6 Commando*, et Mills-Roberts doit ordonner le repli, facilité par le relief accidenté et la végétation. Les commandos ont perdu 100 des leurs. La retraite étant effectuée dans les lignes du *56th Reconnaissance Regiment*, un pilonnage de 60 obus de mortiers a tôt fait de semer la confusion dans la zone de rassemblement des *Panzer*.

L'*Angriffsgruppe* « Koch » est parvenue à 8 kilomètres au nord d'El Arousa et s'est emparée de la cote 720. Une contre-attaque britannique depuis le sud, appuyée par des chars, est contenue en fin de journée. L'*Angriffsgruppe* « Holzinger » a, pour sa part, atteint son objectif après de durs combats de montagne lui ayant causé des pertes sensibles. À la nuit tombée, Jungwirth, qui commande un bataillon de « diables verts », appuyé par une batterie de la *II./Artillerie-Regiment 190*, attaque vers le sud et cherche à couper la route Bou Arada–Medjez.

Le lendemain, Koch poursuit sa progression vers El Aroussa, où converge également Holzinger. Les *Stukas* pilonnent les Britanniques à 12h40, tandis que des appareils de reconnaissance surveillent le secteur au nord-ouest de la localité. Des chasseurs opèrent pour leur part dans la zone située au sud-ouest de Goubellat. Les *Fallschirmjäger* de Koch sont confrontés à une résistance solide, notamment des automitrailleuses du *1st Derbyshire Yeomanry*. Koch, dont l'attaque ne débouche pas, annonce les pertes de son bataillon à Weber au 27 février : 149 hommes (dont 39 tués). Il dispose encore de 374 paras.

Russell obtient par ailleurs des renforts, le 28, sous la forme de 7 Churchill du *51st Battalion, RTR*, et d'une compagnie des *Coldstream Guards.* La contre-attaque britannique est stoppée devant la ferme dite du « rouleau compresseur », brisée par les tirs des *Fallschirmjäger* et le bombardement des *Stukas* : 5 Churchill sont touchés. Pourtant, le *Captain* Hollands poursuit l'avance avec son tank, évitant les tirs provenant de deux pièces de 88 mm, qu'il parvient à détruire avant d'anéantir les engins de transport allemands parqués à l'arrière ainsi que deux *Panzer III* venus à la rescousse. Deux Churchill sont alors dans les lignes allemandes, faisant feu de toutes parts, écrasant les malheureux paras ennemis et en abattant un grand nombre (peut-être 200) surpris de voir des blindés capables de négocier des pentes aussi raides.

◀ Si Arnim frappe dans un secteur qu'il pense dégarni de réserve suite à l'offensive lancée dix jours auparavant plus au sud (celle qui aboutit à la fameuse bataille de Kasserine), contre toute attente, Alexander et Anderson trouvent rapidement les ressources nécessaires pour étoffer leur front. Ce Sherman, qui va devenir le cheval de bataille des unités blindées alliées en Europe, constitue alors un adversaire redoutable pour les *Panzer*.
US Nara

Partout, les traces du chaos et de la destruction jonchent le champ de bataille. Le *3rd Grenadier Guards* et les commandos peuvent reprendre le terrain concédé le premier jour de l'attaque. Le revers est donc cinglant pour les Allemands.

Un peu plus au sud, ce sont les « Red Devils », les parachutistes britanniques de la *1st Parachute Brigade* du *Brigadier* Flavell, qui sont confrontés à l'offensive d'Arnim. Le *2nd Battalion* du célèbre John Frost, dont la mobilité est assurée par des Bren Carriers, repousse les troupes italiennes tentant de progresser sur le terrain difficile à l'ouest du djebel Mansour. Croyant trouver un abri dans les ravins, les Italiens sont pilonnés par les mortiers, qui y causent des ravages : 90 d'entre eux sont faits prisonniers. Une compagnie allemande tente de tourner le flanc gauche de la *C Company*, dans le secteur du djebel Salah et du djebel Gaalil. Ce faisant, les assaillants se retrouvent dans une zone dont les coordonnées ont été pré-enregistrées par des batteries de *25-Pdr* qui ont tôt fait de pilonner les intrus. D'autres Allemands sont pris à partie par des mortiers. Les antichars français s'y mettent aussi ; les servants, las d'attendre des *Panzer* qui ne viennent pas, finissent en effet par ouvrir le feu sur l'infanterie allemande. Au final, son bataillon a infligé environ 150 pertes aux assaillants contre seulement 1 tué et 2 blessés. Les deux autres bataillons de la *1st Parachute Brigade* affrontent pour leur part le *Gebirgsjäger-Regiment 756*, des *Alpini* (semble-t-il) ainsi que des fantassins allemands. Soumis à un intense pilonnage d'artillerie, le *1st Battalion* de Pearson doit d'abord abandonner la ligne d'avant-postes pour gagner les retranchements situés à contre-pente. Mais le plus grand succès est remporté par le *3rd Battalion* de Pine-Coffin. Dans son secteur, les Italo-Allemands mettent astucieusement à profit le terrain, plutôt boisé, pour s'infiltrer dans les lignes britanniques. Deux compagnies de « Red Devils » combattent au corps à corps pendant une heure. L'affrontement tourne en faveur des Britanniques, qui repoussent leurs adversaires d'Argoub à la faveur d'une charge menée baïonnette au canon. Rejetés vers un oued en fer à cheval situé au pied du djebel Mansour, les Germano-Italiens sont enfermés dans une souricière, où ils subissent un feu d'enfer (3 000 obus de mortiers !) : 120 à 150 hommes sont capturés par les paras anglais ; entre 140 et 250 autres ont été tués (les pertes en tués et blessés sont parfois chiffrées jusqu'à 400 hommes). Dans les poches des tués, les Britanniques découvrent quelques brochures plutôt flatteuses, puisqu'elles expliquent comment se battre au mieux contre les parachutistes britanniques. En face, les pertes du *3rd Battalion* se bornent à 14 tués et 34 blessés les 26 et 27 février. L'ensemble de la *1st Parachute Brigade* compterait 24 tués entre le 26 et le 28 février. Il s'agit donc d'un beau succès, largement en faveur des Britanniques.

▼ L'offensive de la *Kampfgruppe* « Weber » et de la *Division* « Manteuffel », menée en terrain montagneux, consiste avant tout en des affrontements entre fantassins soutenus par de l'artillerie. Surchargés de barda comme ces chasseurs alpins du *Gebirgsjäger-Regiment 756*, il faut parfois des heures pour acheminer le ravitaillement, contourner les positions adverses ou encore évacuer les blessés de la ligne de front.
CEGES # 190575

Face à cette accumulation d'échecs, il n'est nullement surprenant de voir Rommel se montrer insatisfait. Le 28, devant le manque tangible de résultats, et alors qu'il se prépare à attaquer bientôt Montgomery à Médenine, il enjoint Arnim à la fois de réussir l'offensive et de la stopper.

Le 1er mars, Schmid espère pourtant encore pouvoir s'emparer de Medjez el-Bab. La localité doit tomber sous une attaque concentrique depuis l'arrière et les flancs.

Anderson, le peu charismatique et pessimiste chef de la *1st British Army*, réfléchit à l'éventualité de l'abandon de la ville. Mais Alexander, son supérieur au *18th Army Group*, ne l'entend pas de cette oreille : il proscrit toute retraite dans le secteur. Du côté de l'Axe, les préparatifs se poursuivent. Pourtant, si les combats durent encore pendant quelques jours dans le cadre de l'offensive, les Allemands ne progresseront plus.

▲ Ces deux Churchill ont été les victimes des paras allemands. Les soldats de Rommel ont affronté les premiers exemplaires de ce char à El-Alamein. Mais c'est en Tunisie que ce blindé est engagé pour la première fois en nombre, surprenant ses adversaires en plus d'une occasion en faisant montre de ses étonnantes capacités de franchissement sur des pentes dont la déclivité les rendait *a priori* immunes de toute percée blindée !
DR

MANTEUFFEL À L'ATTAQUE

Les opérations devant être menées par la *Division* « Manteuffel » revêtent un caractère secondaire dans le plan arrêté pour « Ochsenkopf ». Le général allemand attaque avec plusieurs groupes tactiques : les *Abschnitte* « Latini », « Jefna » et « Witzig », ainsi que celui du *Regiment* « Barenthin ». Mais le corps franc d'Afrique l'emporte sur le *10° Bersaglieri* en le coinçant dans une cuvette : sans espoir de fuite ou de repli, 380 soldats italiens doivent rendre les armes. Ce succès est éphémère et isolé. Les *Bersaglieri* parviennent à reprendre la hauteur de Raget el Tir dans la nuit du 27 février. Toutefois, la confusion règne, car la position du groupe qui attaque au nord n'est pas connue avec précision, et le QG de la « Manteuffel » suppose qu'il est sujet à une contre-attaque. Le CFA ne résiste pourtant pas à l'assaut des 5 bataillons italo-allemands qui attaquent ses positions, d'autant que trois pièces *Flak* de 88 mm ainsi qu'une batterie de 150 mm fournissent l'appui-feu.

Après une progression en terrain difficile, les *Bersaglieri* atteignent la route reliant le cap Serrat à Sedjenane. Les combats s'y poursuivent pendant des jours. Le 6 mars, au djebel Munchar, une attaque menée par des Churchill est repoussée, les Allemands revendiquant la destruction de 2 engins ainsi que de pas moins de 12 véhicules de reconnaissance en soirée. Le lendemain,

un beau succès est remporté sur les Alliés : 2 antichars et 4 automitrailleuses sont détruits. Les assaillants annoncent avoir capturé 4 pièces de *25-Pdr*, 2 Bofors de 40 mm ainsi que plusieurs fusils antichars Boys.
Comme l'ensemble de la division, les paras du *Fallschirm-Pionier-Bataillon 11* du *Major* Witzig s'avèrent coriaces et efficaces face à la *139th Brigade* du *Brigadier* Chichester-Constable. Witzig a reçu pour tâche de parvenir jusqu'au djebel Abiod, couper la route qui de là mène à Béja et assurer ainsi la défense de Bizerte. Le début de l'attaque force le *6th Lincoln* à évacuer « Green Hill » et « Bald Hill », les deux collines disputées aux *Fallschirmjäger* de Witzig depuis novembre 1942. Le *16th Durham Light Infantry* n'est pas plus heureux dans sa confrontation avec les « diables verts ». Witzig s'empare intact du pont de Sedjenane. Le terrain est si difficile que les *Fallschirmjäger* se posent toutefois la question de la façon de faire monter les armes lourdes (comme les mortiers) vers l'avant. Le 2 mars, le *2/5 Sherwood Rangers*, dernier bataillon intact à tenir devant Sedjenane, est contraint à son tour au repli. Alors que Chichester-Constable est remplacé au pied levé par Howlett (qui défendait Medjez el-Bab), des renforts affluent et prennent position à l'est de Sedjenane, en l'occurrence la *1st Parachute Brigade* et le *2nd Coldstream Guard* venant du secteur El Aroussa/Bou Arada. Ils ne parviennent cependant pas à empêcher Manteuffel de s'emparer de Sedjenane le 4 mars.
Ce jour-là, l'*Afrika-Marsch-Bataillon A 30* mène un raid depuis cette dernière localité. La *Division* « Manteuffel » annonce avoir capturé 840 soldats ennemis depuis le 26 février, sans compter environ 300 autres prisonniers encore en transfert du front vers l'arrière. Le butin matériel est lui aussi conséquent : 1 pièce de 105 mm, 11 antichars, 2 canons de DCA (des *Bofors*), 4 mortiers et de nombreux véhicules. Du côté du cap Serrat, les Italiens affrontent les Français (dont le nombre est évalué à 500 hommes) au cours de combats disputés : le CFA perd 50 prisonniers et 4 canons de 105 mm.
Plus au sud, l'offensive démarre aussi sous de bons auspices. À 22 heures, le 27 février, comme ailleurs sur le front de la « Manteuffel », on fait le décompte des premiers prisonniers : 236 soldats ennemis ont été capturés par Barenthin. Le 2 mars, au sein de l'*Abschnitt* « Jefna », la *Kampfgruppe* « Bürgmeister » s'empare de hauteurs en dépit de l'intensité des tirs de l'artillerie ennemie. 150 soldats alliés sont faits prisonniers. Les pertes allemandes se bornent à 30 hommes. Les *Fallschirmjäger* de Barenthin, tout en soutenant la *Kampfgruppe* « Lang » en direction de Sidi Nsir, s'attaquent de leur côté à la cote 262 depuis minuit. Le *General* Barenthin est lui-même blessé au bras à bord d'une *Kettenkrad* à cette occasion. Le *III./Regiment* « Barenthin » parvient à s'emparer du djebel ben Drar.
Le 8 mars, alors que l'opération « Ochsenkopf » est arrêtée par Arnim, le *Fallschirmjäger-Regiment* « Barenthin » attaque les paras britanniques retranchés sur des hauteurs couvertes d'arbres et de broussailles. Les Allemands sont un temps cloués au sol par les tirs concentrés de l'artillerie, des mortiers et des mitrailleuses. Les pertes enregistrées par les Anglais – les « Red Devils » remontés au nord depuis « Happy Valley », appuyés par des chars Churchill – sont sévères, mais les « diables verts » n'enfoncent pas le front. Les corps à corps sont acharnés. Isolés, environ 200 assaillants sont finalement capturés.

PERTES À LA *KORPSGRUPPE* « WEBER » AU 2 MARS 1943

	tués	blessés	disparus	hommes
Kampfgruppe Schmid	104	239	415	758
Grenadier-Regiment 754	20	62	12	9
Grenadier-Regiment 755	46	161	10	217
Gebirgsjäger-Regiment 756	14	96	14	124
Grenadier-Regiment 47	29	126	38	193
Pionier-Bataillon 334	7	48	3	58
Total	**220**	**732**	**492**	**1 444**

Non incluses : pertes de l'*Artillerie-Regiment 334*, du *Panzer-Regiment 7* et du *I./Panzer-Grenadier-Regiment 86* ainsi que celles de la 1re division d'infanterie italienne « Superga ».

◀ Une pièce antichar italienne 47/32 de 47 mm et ses trois servants d'une unité de *Bersaglieri*. Le *10° Bersaglieri* combat au sein de la *Division* « Manteuffel », non sans subir de lourdes pertes. Néanmoins, soldats d'élite, les *Bersaglieri* constitueront de précieux atouts pour les forces de l'Axe tout au long de la guerre en Afrique du Nord.
CEGES # 190204

▲ Les soldats alliés sont capturés par centaines au cours de l'offensive. À cet égard, c'est encore la *Division* « Manteuffel » qui s'avère la plus efficace, comme en témoignent ces « Red Devils » aux mains du *Fallschirmjäger-Regiment* « Barenthin ». 2 500 prisonniers sont finalement décomptés dans le bilan final dressé pour « Ochsenkopf ».
CEGES # 190248

▲ La mise à profit de tout couvert végétal, comme ces cactus, est un impératif tactique pour les servants de pièces antichars à l'affût. Cela est particulièrement vital pour ces soldats italiens (des fusiliers-marins du régiment « San Marco ») dotés d'un 47 mm devenu bien obsolète à ce stade de la guerre. Les canons antichars américains et français ne sont guère plus avantagés sur le plan balistique, sans parler des *Pak 36/37*. L'embuscade à courte portée est l'unique chance de succès.
DR

Les positions des paras britanniques du *1st Battalion* de la *1st Parachute Brigade* sont dominées par celles des *Fallschirmjäger*, et un assaut du *Sherwood Forester* pour déloger l'ennemi des hauteurs s'avère être un échec sanglant. Les Allemands sont à la peine également, puisqu'une de leurs attaques contre le *2nd Battalion*, sur le point de réussir, est stoppée net par le bombardement fratricide d'une formation de *Stukas* !

Toutefois, les « Red Devils » doivent finalement concéder du terrain en raison du repli du CFA durement pressé sur l'aile gauche du front. Les paras anglais ont plus souffert que face à Koch : le seul 2e bataillon compte 150 pertes. 53 « diables rouges » sont tués devant Tamera pour la seule période du 8 au 11 mars. Le repli à travers l'oued el Madene sous les tirs de l'ennemi ne signifie pas pour autant la fin des combats dans le secteur. Le 17 mars, Tamera est prise par les Allemands. À cette date, l'offensive désirée par Arnim est terminée depuis longtemps. L'ennemi s'est renforcé, et la confrontation ne peut qu'évoluer en combat d'attrition, forcément coûteux en vies humaines. Les *Arabermeldungen* [1] semblent confirmer la montée en puissance de l'adversaire : on attribue 100 tanks à la défense de la gare de Béja et on en dénombre presque autant (95) près de la ferme de Munchen, à 12 kilomètres de là.

Manteuffel aura donc obtenu les plus beaux résultats de l'opération voulue par Arnim. Il est parvenu à capturer de nombreux prisonniers et à repousser l'ennemi sur une distance non négligeable. Ces gains seront conservés jusqu'au début du mois d'avril.

[1] Les *Arabermeldungen* sont des rapports établis à partir de données provenant d'informateurs arabes travaillant pour le compte des Allemands.

Au matin du 9 mars, un premier bilan fait état de 1 274 prisonniers, en majorité des Britanniques (ainsi que 109 Français et 1 Américain). Le butin se monte à 6 chars, 27 automitrailleuses, 8 canons de campagne, 13 canons antichars, 8 mortiers et 8 antichars légers. 2 500 soldats alliés ont été faits prisonniers en tout pendant l'opération « Ochsenkopf ».

En face, les pertes de l'Axe se montent à un millier d'hommes selon Liddell Hart. En fait, le bilan final est nettement plus lourd. Le 1er mars, la *334. Infanterie-Division* annonce un déficit de 2 417 hommes. Son *Grenadier-Regiment 754* est réduit à 471 soldats en première ligne. Les *Landser*, qui ont pleinement conscience de la situation des forces de l'Axe en Afrique, gardent toutefois un bon moral et connaissent leur devoir, selon leurs supérieurs. En fait, les pertes de la seule *Kampfgruppe* « Weber » décomptées au 2 mars sont de 1 444 hommes (voir tableau page précédente), mais il faut y ajouter celles des tankistes du *Panzer-Regiment 7* ainsi que des artilleurs (peut-être 7 hommes pour ces derniers). À cela s'additionnent les pertes de la *Division* « Manteuffel », qui se chiffrent probablement à plusieurs centaines (environ 120 pour le seul 3 mars). De leur côté, les Britanniques revendiquent la capture de 2 200 soldats ennemis.

Les pertes en armes lourdes et en véhicules sont inégales, révélant en partie les secteurs où se sont déroulés les combats les plus intenses. La *Gruppe* « Eder » a perdu 2 mitrailleuses, la *Gruppe* « Buhse » 10 ainsi que 9 véhicules. La *Gruppe* Schmid, durement frappée, notamment à Bou Arad-El Arousa, accuse la perte d'un matériel conséquent :

4 pièces de 88 mm, 1 *Pak 40*, 3 *Pak 38*, 7 *Flak* de 20 mm, 4 mortiers, 21 mitrailleuses et 22 véhicules. L'offensive d'Arnim fut avant tout une bataille d'infanterie au cours de laquelle l'artillerie a tenu un rôle essentiel. Contrairement à ce qu'il s'est passé la quinzaine précédente à Sidi-Bou-Zid et à Thala, les affrontements entre chars ont été limités. Les Britanniques n'auraient déploré que 16 tanks en tout, soit des pertes beaucoup plus faibles que celles de leurs adversaires. Les revers essuyés par Weber sont en revanche très lourds. Plus de 70 *Panzer* ont été perdus, probablement 22 détruits et 49 endommagés. Le 2 mars, Weber annonce pourtant seulement la perte de 2 Tiger (alors que 7 sont définitivement détruits…), 10 *Panzer IV* et 12 *Panzer III*. Rommel déplore le revers que vient de subir la *Heeresgruppe* « Afrika » : « *Ce ne fut en somme qu'un gaspillage de forces.* »

CONCLUSION : UNE OFFENSIVE POUR RIEN

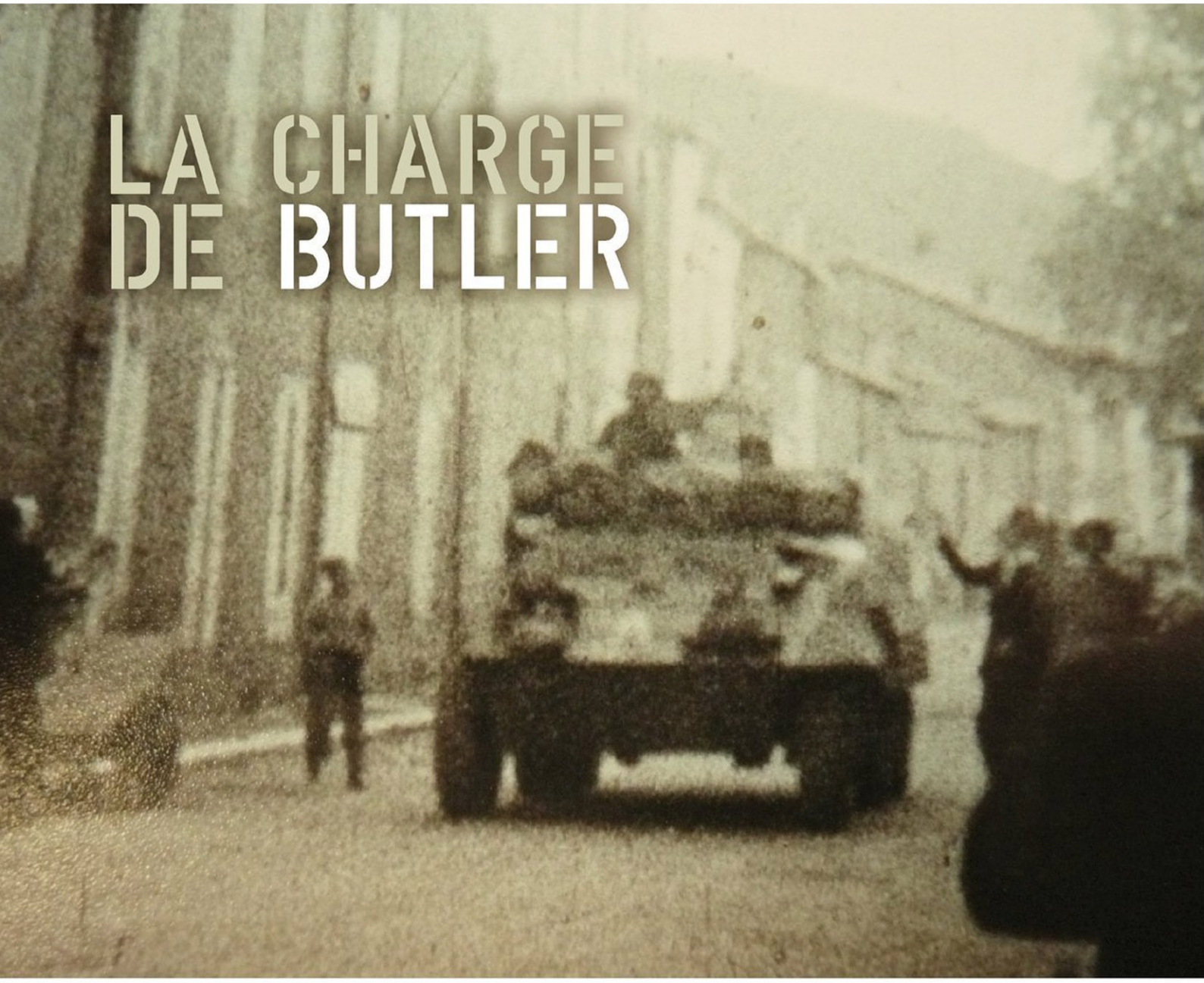
L'opération « Ochsenkopf » a été lancée trop tard. Couplée avec la poussée de Rommel au-delà de Kasserine, tentée moins d'une semaine plus tôt, elle aurait provoqué une dispersion des efforts alliés. Par ailleurs, une partie des forces engagées (les Tiger et quelques éléments de la *10. Panzer*) aurait été plus judicieusement employée en appui de Rommel en direction de Thala, Sbiba et Tébessa. Pis, ces forces feront défaut au « Renard du désert » lors de l'ultime attaque contre Montgomery à Médenine le 6 mars (comme en témoigne le détournement des 15 *Panzer IV* de renfort pour la *21. Panzer-Division*). Si le gain de terrain n'est pas négligeable, Medjez el-Bab n'est pas tombé, et les troupes de l'Axe ne contrôlent toujours pas la route djebel Abiod–Béja–Medjez. Les pertes subies sont trop lourdes au regard des résultats obtenus. De toute façon, après l'échec stratégique final de la bataille de Kasserine, la tête de pont de Tunisie est un combat sans espoir. À ce titre, l'offensive d'Arnim n'avait que peu de raisons d'être. ■

▼ Ce cliché a été pris au printemps 1943, alors que la campagne de Tunisie arrive dans sa phase finale. Si les gains territoriaux et les pertes aux Alliés ne sont pas négligeables, « Ochsenkopf » n'a en rien retardé les préparatifs du *18th Army Group* d'Alexander ! IWM

BIBLIOGRAPHIE

Les sources utilisées pour cet article sont diverses, incluant les KTB de la *334. Infanterie-Division* et de la *Division* « Manteuffel », diverses archives de ces unités, du *PZAOK 5* ainsi que de la *Division* « Hermann Göring ». Plusieurs ouvrages et articles ont été consultés, de nombreuses informations provenant en particulier de David Rolf, *The Bloody Road to Tunis* (Greenhill Books, 2001), ainsi que de Niall Cherry, *Tunisian Tales. The 1st Parachute Brigade in North Africa 1942-43* (Helion & Company Ltd, 2011).

LA CHARGE DE BUTLER



DES CAVALIERS AMÉRICAINS EN PROVENCE

À l'aube du 18 août 1944, la plaine du centre Var vibre au démarrage de centaines de moteurs. Abandonnant leur bivouac, les véhicules de la *Task Force* [1] du *Brigadier General* Frederik Butler s'éloignent de la petite ville du Muy, où ils ont fait leur jonction la veille avec des troupes aéroportées américaines. La mission du général consiste à conduire une reconnaissance armée en direction des Alpes, dans la profondeur du territoire ennemi, en s'appuyant sur la Résistance française. L'objectif de la manœuvre est triple : flanc-garder la droite des Alliés, couper les voies de communication ennemies et s'emparer de Sisteron. De là, il est ensuite prévu que Butler exploitera vers Gap puis Grenoble, verrouillant ainsi les Alpes françaises.

Par Guy Julien

Sauf mention contraire : toutes photos, archives communales de Digne-les-Bains. Fonds Reymond.

Remerciements à mes amis du 117th Squadron, à ceux qui m'ont apporté leur témoignage et aux personnels des archives communales de Digne-les-Bains pour leur accueil et leur disponibilité.

Note de la Rédaction : les clichés qui illustrent ce texte ont pour la plupart été pris dans l'action par des photographes amateurs. Leur qualité ne doit pas occulter le fait qu'il s'agit de précieux documents historiques, qui témoignent « à chaud » des combats de la Task Force *Butler.*

COMBAT COMMAND OU TASK FORCE ?

À défaut de disposer d'une division blindée américaine susceptible de participer aux actions dans le sud de la France, les planificateurs de l'opération « Anvil » [2] ont été contraints d'user d'expédients.

Ils doivent en effet trouver un moyen de doter la *7th Army* du *General* Patch d'un groupement blindé capable d'opérer de façon autonome.

Ils tentent d'abord de regrouper les *Tank Battalions* dispersés au sein des divisions d'infanterie, avant de décider de prélever des moyens appartenant à la 1re DB française afin de les ventiler dans une structure temporaire. Les objections du général De Lattre de Tassigny, soucieux de maintenir l'intégrité de son Armée B, ne vont dès lors peser que d'un poids très relatif sur la décision américaine de créer un tel *Combat Command* [3]. Confié au général Sudre [4], ce groupement ne répond pourtant que très imparfaitement aux attentes de l'*US Army*. En effet, outre l'obstacle de la langue, les unités qui le composent sont pour certaines de constitution récente ; d'autres sont certes plus aguerries et très bien encadrées, mais elles manquent d'expérience opérationnelle quant au matériel qu'elles vont devoir employer. Et pour finir, malgré les prodiges réalisés par les industriels américains et les experts du *Lend-Lease*, les dotations en mitrailleuses, *Half-Tracks*, moyens radio et mortiers sont incomplètes.

Ces difficultés inquiètent le général Truscott, le commandant du *VI Corps* en charge des opérations, au point qu'il étudie, de son propre chef, la possibilité de constituer, sur le terrain, un groupement léger américain bien plus mobile que le *Combat Command* Sudre, quitte à le doter d'une puissance de feu plus réduite. Bien que s'inclinant officiellement devant ses supérieurs, Truscott va ainsi créer de toutes pièces une unité de reconnaissance de fortune. C'est la *Task Force* Butler, activée dès le 1er août 1944.

▶ Commandant du *VI Army Corps*, le *Lieutenant General* Lucian Truscott est à la fois cavalier et pionnier des forces spéciales américaines. C'est donc tout naturellement que lui vient l'idée de marier ces deux spécialités au sein de la *Task Force Butler*. US Nara

◀ Image tirée d'un film 8 mm montrant l'entrée des *M8 de la Task Force Butler* dans la ville de Digne le 19 août 1944.

▼ Comme en Normandie quelques semaines plus tôt, les Américains vont employer des Sherman *Duplex Drive* pour débarquer sur les côtes varoises. Et cette fois, le succès sera au rendez-vous ! US Nara

[1] Groupement tactique mécanisé formé *ad hoc* pour une ou plusieurs missions.

[2] Nom de code du débarquement en Provence en août 1944. L'opération sera ultérieurement renommée « Dragoon » dans le but de dérouter les services de renseignements allemands.

[3] Théorisé par l'*US Army*, le *Combat Command* correspond à une brigade interarmes à dominante blindée et mécanisée.

[4] Rappelons que le général Aimé Sudre a notamment combattu au sein de la 4e DCr, qui s'est illustrée à Montcormet en 1940.

Forgée sur mesure pour sa mission, la *Task Force* Butler dispose de 34 Sherman du *753rd Tank Battalion*, contre 53 pour Sudre ; les appuis sont fournis par 18 automoteurs M7 Priest, en lieu et place des obusiers tractés M2A1 dont sont dotés les Français. La lutte antichar est assurée par les *Tank Destroyers* M10 du *636th Tank Destroyer Battalion*. Le parapluie antiaérien est de la responsabilité des artilleurs du *443rd Anti Aircraft Artillery Battalion*, qui disposent d'*Half-Tracks* M16 *MGMC* ; un engin fiable qui, avec ses quatre mitrailleuses M2HB de 12,7 mm alimentées par 5 000 coups, offre une puissance de feu phénoménale ! Enfin, le groupement américain aligne plus de Jeep, de blindés de reconnaissance M8, de mortiers et de mitrailleuses que son homologue français, tout en se voyant allouer des moyens radio bien plus importants. Très mobile par essence, la *Task Force* Butler rassemble près de 600 véhicules (dont 284 de combat) servis par moins de 3 000 hommes.

▲ Des *Tank Destroyers* M10 du *636th Battalion* au repos sur le plateau de Valensole, en attendant de « bondir » vers Oraison, puis Digne.

▼ M5A1 de la *Troop F* du *117th Squadron* improvisant un défilé de la victoire dans les rues étroites de Digne. La jupe qui semble focaliser l'attention des tankistes n'est pas ici celle de leur *Light Tank*…

Issus pour la plupart de la *36th Infantry Division*, ces *GIs* proviennent d'unités qui présentent la caractéristique d'endosser l'héritage de formations de cavalerie ayant combattu face à face durant la guerre de Sécession ! C'est ainsi que les « nordistes » du *117th Recon Squadron*, descendants lointains du *1st New Jersey Volunteer Cavalry* formé en 1861, œuvrent de concert avec les « sudistes » du *143rd Infantry Regiment*, qui est une émanation de la Garde du Texas et de la défunte cavalerie confédérée. Quant aux compagnies « Baker » et « Charlie », elles s'inscrivent dans la lignée des unités de marche levées au moment de la guerre hispano-américaine de 1898.
À ces combattants, s'ajoutent le *111th Medical Battalion* et divers services, dont des personnels de la *Military Police*, des interprètes et des membres de l'*OSS* [5]. Ces derniers ont pour tâche de favoriser les contacts avec la Résistance et de rallier les survivants des *Operational Groups* [6] parachutés derrière les lignes ennemies.
Le général Butler peut également compter sur un avion Piper L-4 Grasshopper, lequel, au-delà de ses missions habituelles de réglage d'artillerie et d'observation, se verra rapidement confier le rôle de pigeon voyageur en assurant les liaisons avec le quartier général de Truscott.

LET'S GO !

Informé dès le 17 août au soir par les interceptions « Ultra [7] » de l'ordre de repli donné par l'*Oberkommando des Heeres* aux troupes allemandes, Truscott se rend aussitôt auprès de Butler afin de lui transmettre ses dernières consignes… et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'à l'heure de lancer son opération, le commandant du *VI Corps* est littéralement « soufflé » par l'audace de son subordonné : en effet, le placide officier du génie qu'était Butler semble soudain s'être métamorphosé en un expert des tactiques de cavalerie, doté d'un esprit offensif que n'auraient pas renié les sabreurs d'antan.

Un équipage, demeuré anonyme, posant devant sa M8 du *117th Squadron*. La photo a probablement été prise en Italie au mois de juillet 1944.

AU CŒUR DE LA *TASK FORCE*

Le *117th Cavalry Recon Squadron (Mecz)* constitue le fer de lance de la *Task Force* Butler. D'abord second *Squadron* du *102nd Cavalry Regiment*, il acquiert son autonomie en 1943. Le terme de *Squadron* ne doit pas induire en erreur, car, de fait, il s'agit en réalité d'un régiment de cavalerie mécanisée à part entière. Placé sous les ordres du *Lieutenant Colonel* Charles Hodge, le « 117 » s'est distingué en Italie, où, d'après des documents capturés, les Allemands lui reconnaissent une importante valeur au combat. L'unité est composée de cinq *Troops* (escadrons) à trois *Platoons* (pelotons). Les *Troops A, B* et *C* composent la force de reconnaissance. À ce titre, elles sont équipées de Jeep armées de mitrailleuses que les « Troopers » appellent « Little Cocks [8] », de blindés légers à roues M8, de semi-chenillés M3A1 et de Dodge. Les *Troops E* et *F* [9], respectivement dotées de M7 Priest et de chars légers M5A1, assurent les appuis au profit de leurs camarades. L'organisation du *Squadron* est enfin complétée par une antenne médicale de campagne.

[8] Un surnom qui pourrait signifier « petits coqs »… ou bien « petites bites », si l'on considère le terme de « Cock » dans son acceptation argotique ! Nous laisserons donc le lecteur se faire sa propre opinion sur la traduction la plus plausible !

[9] Il n'y a pas de *Troop D* pour une raison qui nous échappe !

Il annonce à son chef, sans préambule, avoir choisi comme axe de progression la vallée de la Durance plutôt que la route Napoléon, un temps envisagée, et estime, dans ces conditions, pouvoir atteindre son objectif, Sisteron, en trois jours !

Fort de cette assurance, Truscott entrevoit alors la possibilité de lui faire, à terme, jouer le rôle de bouchon en fixant la *19. Armee* en retraite. La rapidité du débordement conditionne toutefois la réussite de ce qui apparaît comme un possible couronnement d'une opération hors norme confiée à une force non conventionnelle qui doit désormais faire ses preuves sur le terrain.

Aux premières heures de la charge, le 18 août, la *Troop C* caracole en tête de colonne ; les autres suivent, tandis que, plus lents et moins maniables, les Sherman et les M10 ferment la marche. Jusqu'à Draguignan, les « Troopers » roulent littéralement sur un tapis de troupes aéroportées et de résistants surgis comme par génération spontanée. Arrivé aux abords de la ville, le *117th* passe en formation de combat : la *Troop B* au centre, la *Troop A* sur le flanc gauche et la *C* sur la droite. Nous sommes en milieu de matinée. L'objectif du jour est le village de Riez. Celui-ci est situé sur le plateau de Valensole, à 70 kilomètres au nord, en plein territoire ennemi et sous la menace constante de… l'aviation alliée !

Dans l'encadré : une Jeep de la *Task Force* Butler fonçant sur la route des Alpes, vers de nouvelles aventures. Notez la mitrailleuse M2 *Cal. 50* montée sur le véhicule, d'où son surnom de « Little Cock ». Cette Jeep pourrait avoir été empruntée par les « Troopers » à la *36th Division*, comme l'indique son marquage tactique.

[5] L'*Office of Strategic Services* était une agence de renseignements américaine. Créée en juin 1942, elle permettait de collecter des informations et de conduire des actions clandestines en zones de guerre. Démantelée en 1945, elle sera remplacée, deux ans plus tard, par la *CIA*.

[6] Commandos des forces spéciales américaines.

[7] « Ultra » est le nom de code donné par les services de renseignements britanniques aux méthodes utilisées pour glaner des informations d'origine électromagnétique, obtenues notamment en brisant le chiffrement des transmissions allemandes cryptées.

▼ Le 18 août 1944, surchargée de civils, une Jeep appartenant à la *Troop B* du « 117 » se fraye un chemin dans les rues de Riez libérée.

▲ Ces paras appartiennent sans nul doute à l'unité de marche du *General* Robert Frederik, mêlant Américains et Britanniques.
US Nara

Le déploiement des *Troops* se déroule pourtant sans accrocs, et seul le « C » est vigoureusement pris à partie dès le début de la progression. À moins de 5 kilomètres de ce qui était alors la préfecture du Var, son avance est en effet stoppée par un barrage ennemi établi sur la route d'Ampus. Les cavaliers ne se laissent cependant pas enfermer dans une bataille de position ; usant de sa mobilité, le *3rd Platoon* tourne par le flanc le dispositif allemand fixé par les deux autres pelotons. La manœuvre, couronnée de succès, entraîne la reddition de 400 soldats ennemis, parmi lesquels le *General Leutnant* Ferdinand von Neuling et son état-major.

Bien que cette « prise » soit également revendiquée par les paras du *General* Robert Frederik [10] et les maquisards, il y a bien lieu de l'attribuer aux « Troopers » de Butler. Robert Lutz, alors jeune sous-officier, en témoigne : « *Nous venions juste d'atteindre l'intersection en T correspondant aux coordonnées qui nous avaient été assignées. Tout paraissait tranquille aux alentours, quand trois officiers allemands, porteurs d'un drapeau blanc, sont apparus en lisière d'un champ surplombant notre position. Ils sont venus vers moi pour m'expliquer qu'ils représentaient un général désirant se rendre à un officier américain. L'accrochage ayant eu lieu ailleurs, il n'y avait parmi nous aucun officier susceptible d'être dépêché auprès du général pour accepter sa reddition. J'ai demandé des instructions par radio, et très rapidement est arrivé le lieutenant Syms. Avec quelques-uns de mes gars, nous l'avons accompagné et, guidé par les trois plénipotentiaires, nous avons rejoint la grotte où se terrait le général von Neuling, patron du* LXII. Reserve-Korps. *Celui-ci a remis son pistolet à Syms. Outre la prise de Neuling et de tout son état-major, nous avons mis la main sur plusieurs limousines, dont une remplie de vin et d'alcools divers !* »

Le récit de cette capture ne doit pas donner une fausse image de l'esprit de résistance dont a fait preuve Neuling. Pressé deux jours plus tôt par le général Bieringer [11] de le suivre sur le chemin de la capitulation, Neuling avait refusé tout net, affirmant même être prêt à se battre jusqu'à la dernière cartouche. Sans l'intervention de la *Task Force* Butler, il est d'ailleurs probable que ses troupes auraient contre-attaqué en direction de Draguignan, ne serait-ce que pour se dégager et entamer leur repli vers le nord.

OBJECTIFS : SISTERON ET DIGNE !

Poursuivant sur sa lancée, la *Troop C* parvient encore à faire 150 prisonniers à Ampus. Dans le même temps, les *Troops A* et *B* avancent sur la D 560, en direction de Barjols. Le « corps de bataille » de Butler les suit sur cet axe, où la progression se fait sans rencontrer d'opposition. Les bourgs de Flayosc, Salerne et Sillan sont ainsi libérés au pas de charge ! À hauteur de Fox Amphoux, les Américains bifurquent vers le nord. Un peloton de la *Troop A* est envoyé sonder les défenses de Barjols, où il se heurte à la *Kampfgruppe* von Schwerin ; rameuté sur les lieux, celui-ci est bien doté en mitrailleuses, mortiers et pièces de *Flak*. Les cavaliers américains rencontrent une résistance opiniâtre. Ils maintiennent le contact en attendant des renforts et laissent dans l'affaire une Jeep, dont la carcasse noircie demeurera sur place plusieurs années durant ! Barjols sera finalement enlevée le 19 août, après un sévère pilonnage d'artillerie par les M10 du *636th Battalion* et les fantassins de la *45th Infantry Division*.

Pendant ce temps, les véhicules de Butler dépassent Montmeyan, avant de se retrouver bloqués à Quinson par la destruction partielle du pont qui enjambe le Verdon.

[10] Frederick commande alors une division aéroportée spécialement constituée pour le débarquement de Provence. Il s'agit de la *1st Airborne Task Force*, qui mêle des unités parachutistes américaines et britanniques.

[11] Responsable de la place militaire de Draguignan.

[12] Comme aujourd'hui, la consommation d'essence des véhicules à l'arrêt, moteur au ralenti, était très importante ! Une halte prolongée dans ces circonstances pouvait entamer très sérieusement l'autonomie des engins.

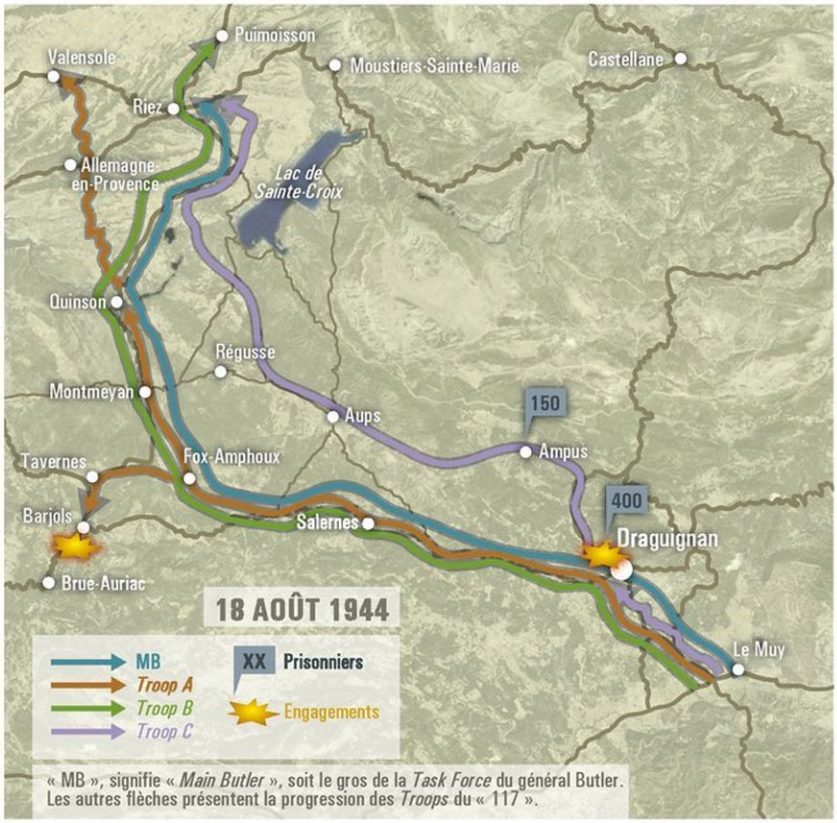
[13] Le « Hussard sur le toit » est un roman d'aventures écrit par Jean Giono, publié en novembre 1951 aux éditions Gallimard, dont l'action se déroule précisément dans le secteur où opèrent Butler et ses hommes.

Consciencieusement manqué à plusieurs reprises par les P-47 de la *12th Air Force*, l'ouvrage d'art a finalement été mis hors service par le maquis local, qui pensait bien faire… Le fait est que cette initiative pose problème aux *GIs* ! Fort heureusement, la rivière peut être franchie à gué, de sorte que l'obstacle n'entrave pas très longtemps la progression de la colonne, désormais guidée par les FFI accourus des collines.

Justin Bœuf, de Puimoisson, était l'un d'eux : « *Après avoir traversé le plateau de Montagnac, nous percevons un bruit énorme qui se rapproche, et des chars apparaissent à 500 mètres environ, au bout d'une longue ligne droite. La colonne s'arrête, et, après m'être fait connaître, je suis tout de suite mis en rapport avec un lieutenant français en uniforme américain qui accompagne le détachement et monte avec lui dans sa Jeep.* »

En milieu d'après-midi, Butler atteint Riez, où il fait halte, déclenchant une vague de liesse populaire à laquelle les *GIs* peuvent enfin se mêler. Première arrivée, la *Troop B* établit son bivouac en dehors de la ville, où elle est bientôt rejointe par la *C* qui, passant par une route plus septentrionale, vient de libérer la petite ville d'Aups. Après avoir traversé Esparron et Allemagne, la Troop *A* s'établit quant à elle à proximité de Valensole, à 15 kilomètres au nord du QG de la *Task Force* Butler. Cette progression place les Américains à 63 kilomètres à vol d'oiseau de leur point de départ. En réalité, la colonne américaine a parcouru plus de 175 kilomètres de routes sinueuses en moins de 12 heures, libérant ainsi pratiquement tout le Haut Var. Elle n'a subi en retour que des pertes insignifiantes.

Débarquement en Haute-Provence de ce qui semble être une équipe de cinéastes (*Combat Camera Unit*) et de correspondants de guerre venus faire un reportage sur Butler et ses hommes.



« MB », signifie « *Main Butler* », soit le gros de la *Task Force* du général Butler. Les autres flèches présentent la progression des *Troops* du « 117 ».

Image de liesse populaire lors de la libération de Riez. Le véhicule au premier plan est une M8 appartenant à la *Troop B* du *117th Squadron*.

Au matin du 19, les engins de la *Task Force* ont pu refaire leur plein de carburant. Ils sont parés. Un convoi de ravitaillement est en effet parvenu à se faufiler jusqu'aux avant-postes. Cependant, Butler ne se fait guère d'illusion : l'étirement de ses lignes de communication rendra très problématique tout ravitaillement ultérieur. Il convient donc de rationaliser la consommation du précieux combustible. Afin d'éviter les embouteillages [12] générés par des escarmouches ou plus fréquemment des coupures de ponts, le groupement progressera désormais par bons successifs. En tête, les forces de reconnaissance, montées sur des véhicules légers, éclaireront la marche des différentes colonnes. Les blindés, l'artillerie et les fantassins motorisés n'avanceront plus directement dans leur sillage, mais en faisant des étapes dans des lieux préalablement sécurisés par les cavaliers.

Les « Troopers » du « 117 » s'élancent donc les premiers sur les traces du Hussard de Giono [13] et par intermittence sur celles de Napoléon de retour de l'île d'Elbe.

La *Troop A*, après avoir dépêché un *Platoon* vers Vinon, en espérant sans doute y trouver un passage à gué sur la Durance, avance sur la rive gauche de ce même cours d'eau qu'il lui faut franchir. Il s'agit là d'un impératif tactique qui doit permettre à la *Task Force* de se donner du champ pour manœuvrer tout en disposant de routes en meilleur état.

▲ Photographié à côté de sa Jeep de commandement, le *Captain* Thomas Piddington pose pour la postérité. Il commande alors la *Troop A* du « 117 » et il est, à ce titre, le principal artisan de la percée sur Sisteron puis Gap.

▲▲ Une « Little Cock » de la *Troop C* du « 117 ». Celle-ci est photographiée le 19 août, à l'entrée du village de Cruis. Le détachement américain a établi son bivouac autour de la grande ferme que l'on aperçoit à l'arrière-plan.

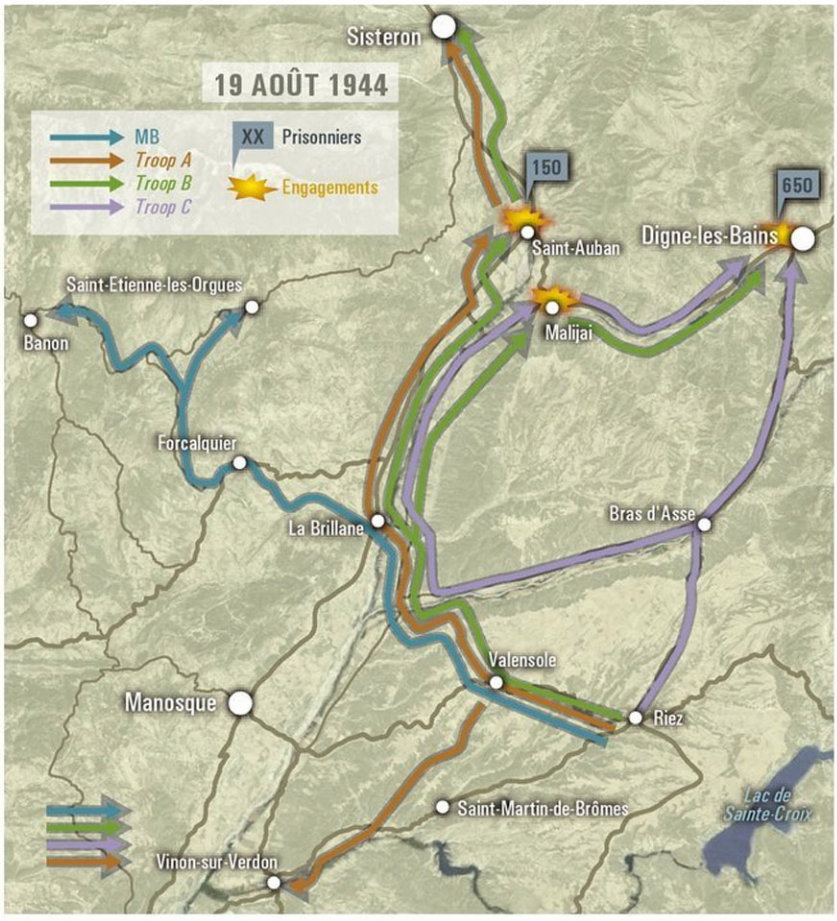
À la Brillanne, un pont partiellement détruit par l'aviation tactique alliée lui offre une possibilité de franchissement, que le *Captain* Piddington s'empresse de saisir. Il remonte ensuite vers le nord, en direction de Peyruis, tandis que la *Troop C* franchit la Durance dans son sillage, avant de marcher vers l'ouest. Sécurisant le flanc gauche de la *Task Force*, l'unité libère Forcalquier, avant d'établir ses avant-postes au pied de la montagne de Lure, à Banon, Saint-Étienne les Orgues et Cruis. Sur ce dernier bivouac, la journée aurait pu très mal se terminer quand survient un vol de P-47 qui manque d'ouvrir le feu. Grâce au sang-froid de chacun, la catastrophe est évitée de justesse !

Jouant un rôle analogue sur le flanc droit, la *Troop B* avance groupée jusqu'à Puismoisson, avant de se scinder en deux entités à Bras d'Asse. C'est une manœuvre classique en tenaille qui se met alors en place, avec pour objectif Digne, préfecture des Basses Alpes. La pince occidentale emprunte le pont de la Brillanne, tandis que la pince orientale, demeurant à l'extrême droite du dispositif, s'engage sur la route étroite qui serpente en direction de Mezel.

Pendant ce temps, le gros des forces de Butler a bondi jusqu'à Oraison pour s'y ravitailler, avant de s'engager à la suite de la *Troop B*, sur la rive droite de la Durance.

Poursuivant leur avance, les hommes du *Captain* Piddington se heurtent à un bouchon ennemi à hauteur de Château-Arnoux. Les Allemands s'accrochent, mais ils sont rapidement contournés, puis pris à revers, laissant dans l'affaire plus de 150 prisonniers. La route de Sisteron est désormais ouverte aux *GIs* : au cœur de l'après-midi, les Jeep et les M8 pénètrent dans la ville, qui a été sévèrement bombardée quatre jours plus tôt par les B26. L'objectif assigné à la *Task Force* est donc atteint à H + 36, soit moitié moins de temps que prévu par Butler, dont pourtant l'optimisme avait étonné Truscott deux jours plus tôt !

Au même moment, après que ses avant-gardes ont rencontré une vive résistance à Malijai, la colonne Butler, se détournant de Sisteron, prend la route de Digne. Accrochée, elle doit faire donner ses *Tank Destroyers* et son artillerie pour finalement entrer dans la ville à la tombée de la nuit. Le mouvement en tenaille a cependant parfaitement fonctionné, et l'arrivée du second élément de la *Troop B*, renforcé par les FFI locaux, bloque toutes possibilités de repli pour les défenseurs. Dans ces conditions, ce sont 600 militaires allemands de la *Feld-Kommandantur 792*, dont le *General-Major* Hans Shuberth, qui sont capturés.



◄ Sisteron, sévèrement bombardée le 15 août 1944 par l'aviation alliée, et telle que la découvriront quatre jours plus tard ses libérateurs de la *Task Force* Butler.

▲ Cet automoteur d'artillerie M7 Priest de la *Troop E* quitte Digne afin de probablement participer à la libération de Gap le 20 août 1944.

Grâce aux efforts de Butler, la ligne de front a été de nouveau repoussée vers le nord de près de 70 kilomètres, ce en moins de 12 heures. La plus grande partie des Basses Alpes a été libérée, à l'exception notable de Manosque, qui le sera le lendemain par un *Battalion* du *143rd Infantry Regiment*. La prise de Digne n'a cependant pas été une promenade de santé. Six tués sont en effet à déplorer du côté Américain, les Allemands ayant perdu une vingtaine d'hommes.

COUP DE POKER À GAP !

On pourrait considérer cette avance fulgurante comme trop rapide, car de nature à laisser derrière elle de nombreuses zones d'insécurité. Mais il n'en est rien, car les défenses allemandes bousculées s'effondrent les unes après les autres. C'est ainsi que d'importants contingents de la *Wehrmacht* préfèrent se rendre aux Américains plutôt que de tomber entre les mains des maquisards. De fait, rien, sinon le manque de carburant et l'afflux massif de prisonniers, n'entrave la progression de la *36th Infantry Division*, qui emprunte les routes libérées par Butler et gardées par les FFI.

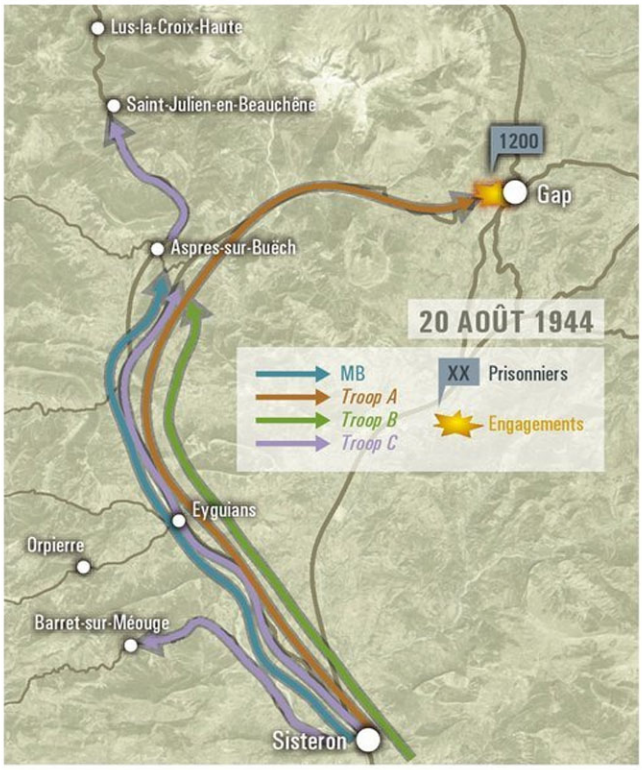
Ainsi, Butler est allé vite, très vite même. Au point qu'au petit jour du 20 août 1944, l'officier se retrouve sans consignes plus précises que de poursuivre l'exploitation vers le nord en maintenant une pression constante sur l'ennemi ! Libre d'opérer comme bon lui semble, Butler fait le choix de conquérir Gap, préfecture des Haute Alpes, dans les meilleurs délais.

Le *modus operandi* demeure inchangé. Évoluant sur la rive droite de la Durance, les cavaliers ouvrent la route. La *Troop C* est en tête, flanquée sur sa droite par la *Troop A*, qui libère la petite ville de Laragne. De son côté, la *Troop B* passe la matinée à Digne afin de reconstituer ses forces ; un défilé est même organisé par les *GIs*, qui en profitent pour prendre des photos et sympathiser avec les Provençaux. En milieu d'après-midi, l'unité rejoint la tête de la *Task Force* à Aspres sur Buech, où la *C* a brièvement été engagée. Ce renfort permet de tenir fermement cette intersection stratégique ; le col de Lus La Croix Haute est pris avant la nuit, tandis que les « Troopers » de la *A*, renforcés par des automoteurs d'artillerie, approchent de Gap. Avec le concours de chars légers, quelques velléités de résistance rencontrées à l'entrée de la ville sont rapidement balayées.

C'est le moment que choisit le *Captain* Omer Brown, le chef des « cavaliers-artilleurs », pour foncer en Jeep au cœur de la cité en arborant un drapeau blanc, en espérant ainsi, par son éloquence, arracher la reddition de l'importante garnison qui s'y trouve. Il essuie un refus très net, que même la perspective d'un bombardement imminent conduit par 60 quadrimoteurs ne parvient pas à entamer ! Un raid qui n'est en réalité qu'imaginaire, car, en bon joueur de poker, Brown a cherché à bluffer ses interlocuteurs. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que la manœuvre a échoué, puisqu'au lieu d'obtenir leur reddition, l'officier américain ne parvient qu'à raidir encore un peu plus ses adversaires [14] ! Il va donc falloir se battre pour enlever Gap !

Pour ramollir la détermination allemande, les Américains procèdent à un pilonnage en règle de leurs positions avec des obus de 105 mm. Soumise à ce martèlement permanent, une partie des troupes ennemies décroche et gagne les montagnes, désorganisant de fait le dispositif défensif de la ville. Démoralisés, leurs camarades finiront par se rendre, après avoir reçu l'assurance de ne pas être livrés à la Résistance.

[14] Cette détermination s'explique par la crainte des Allemands de tomber entre les mains des maquisards qui quadrillent les alentours de la ville, jusque dans les montagnes.



▲ Un M16 *MGMC* du *443rd Anti Aircraft Artillery Battalion* quittant les Hautes-Alpes et marchant vers le couloir rhodanien. Les M16 n'auront guère à intervenir contre des objectifs aériens lors de l'avance de la colonne Butler. En revanche, leurs quatre mitrailleuses seront régulièrement employées pour appuyer les assauts des *GIs*.

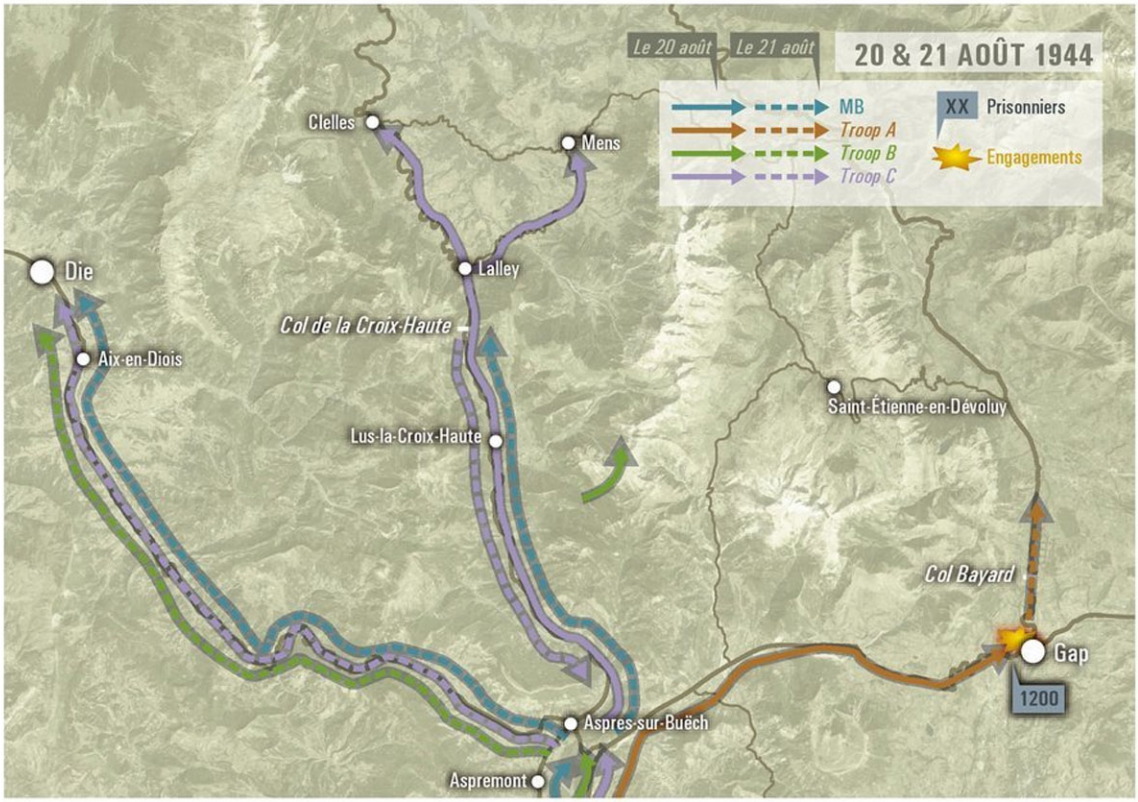
Pressant l'ennemi en retraite, les M8 de la *Troop A* parviennent, le soir venu, au sommet du col Bayard. Informés par le Piper L-4 Grasshopper d'un important mouvement ennemi descendant vers le sud, *via* la route Napoléon, les Américains décident de renforcer leurs positions en mettant en batterie leurs M7 Priest. Au petit matin, ils sont rejoints par une compagnie de M10 et deux *Platoons* de Sherman. Une précaution qui va s'avérer inutile car, dans la nuit, la situation a évolué en faveur des Américains. En fait de contre-attaque allemande, la journée du 21 est marquée par un reflux massif de l'ennemi qui, harcelé par les FFI, se replie vers Grenoble. L'exploitation vers l'Isère et la libération du Champsaur sont alors entreprises par les *GIs* de la *36th Infantry Division*, qui passent en tête.

NOUVELLES AVENTURES

Butler, lui, a désormais une autre mission. Dès le 20 au soir, il a en effet reçu pour instruction de faire pivoter son dispositif à 90° afin de gagner le plus rapidement possible la rive gauche du Rhône. Là, après avoir parcouru environ 150 kilomètres de routes étroites et sinueuses, il devra établir un bouchon pour bloquer la retraite des forces allemandes qui évacuent le sud de la France.

Pour ce faire, ses moyens sont renforcés par le *59th Field Artillery Battalion* équipé de M7 Priest, tandis que la totalité du *143rd Infantry Regiment* ainsi que des moyens de franchissement du génie sont mis à sa disposition. Les *Troops B* et *C* abandonnent la route Napoléon pour emprunter les sentiers de Mandrin. Traversant la Drôme à toute vitesse, ils atteignent la région de Montélimar en milieu d'après-midi. À 19h00, ils engagent un important convoi ennemi remontant le long de la RN 7. Quarante véhicules sont détruits sans perte américaine.

Amputées d'un peloton dépêché à la mi-journée en compagnie d'autres formations d'infanterie et d'artillerie vers Briançon, les *Troops A* et *E* quittent Gap à leur tour. Ravitaillés en essence, les Américains foncent vers l'ouest pour rejoindre le plus rapidement possible la moyenne vallée du Rhône, qui est atteinte dans la nuit. Réunie, la *Task Force* Butler, qui ne sera officiellement désactivée que le 30 août 1944, perd néanmoins son autonomie. Elle se trouve en effet intégrée, dès ce moment, au sein de la *36th Infantry Division* et répond aux ordres du *Lieutenant General* Dalhquist. La charge du général Butler est terminée ; la bataille de Montélimar commence !



UNE RÉUSSITE TACTIQUE ET STRATÉGIQUE

Auteurs d'une percée fulgurante, les hommes de la *Task Force* Butler ont contribué de façon significative au succès de l'opération « Dragoon ». Agissant avec le concours des mouvements locaux de résistance, les « Troopers » ont en effet parcouru plus de 300 kilomètres en moins de 72 heures. Prenant ses adversaires de court, la *Task Force* Butler a ainsi atteint ses objectifs en sécurisant le flanc droit du *VI Corps*, puis en se rabattant vers le sillon rhodanien afin d'endiguer la retraite ennemie. Son action a permis de libérer, totalement ou en partie, quatre départements français, soit environ 10 000 km². Lors de son périple, émaillé d'accrochages plus ou moins sévères, elle a capturé près de 3 500 soldats ennemis, parmi lesquels un grand nombre d'officiers, dont deux généraux. Elle a en outre détruit ou capturé de très nombreux véhicules, pièces d'artillerie et armement divers. Avec une vingtaine de tués et une trentaine de blessés, ses pertes ont été extrêmement légères.

Cependant, à l'instar de l'ensemble des opérations conduites dans le sud-est de la France, l'épopée de la colonne Butler a longtemps été occultée. Si l'on excepte un petit article rédigé par Butler lui-même en 1948, il faut en effet attendre les travaux du professeur Funk, dans les années 1980, et du *Major* Volpe, en 2007, pour que la contribution de la *Task Force* Butler à l'histoire du second conflit mondial soit enfin restituée.

D'un point de vue militaire, l'expérience conduite en Provence, amenant de petites unités très mobiles à travailler de concert dans un cadre interarmes, s'avère riche d'enseignements. Mariant l'esprit traditionnellement agressif de la Cavalerie avec les techniques les plus modernes, Butler a su défricher les voies qui, du Sahara jusqu'aux confins de l'Indu Kush, sont aujourd'hui encore empruntées par ses lointains descendants.

Frederick Butler, qui eu par la suite une carrière plutôt terne, est revenu en Provence avec son épouse vers milieu des années 1950. Du côté de Digne, on raconte qu'il aurait, à cette occasion, refait le chemin parcouru jadis par sa *Task Force* aux commandes d'une petite Vespa ! ■

▲ Un Sherman du *753rd Tank Battalion* sous les frondaisons d'un platane provençal. Les *Medium Tanks* ne seront pas souvent engagés, Butler leur préférant les M10, dont les équipages, issus de l'artillerie, excelleront à fournir des appuis aux fantassins.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Funk (Pr. A. L.), *Hidden Ally, The French Resistance, Special Operations, and the Landings in Southern France, 1944*, New York, Greenwood Press, 1992
- Volpe (Maj. M. J.), *Task Force Butler: A Case Study in the Employment of an Ad Hoc Unit in Combat Operations, During Operation Dragoon, 1-30 August 1944*, Fort Leavenworht, Master of Military Art and Science, 2007
- Reymond (G.), *Ça sentait la liberté et l'espérance, histoire de la libération de Digne 14-20 août 1944*, Digne-les- Bains, Éditions les Petites Affiches, 1993

▼ « Show 'em the way ! » (« montrons-leur la voie ! ») est la devise du *117th Squadron*. Ici un M3 photographié lors de la libération de Digne. Le « 117 » se distinguera ensuite dans l'Ain, puis en Lorraine et enfin lors de la campagne d'Allemagne.

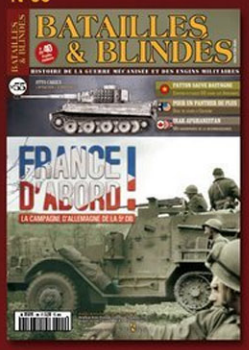
BATAILLES & BLINDÉS

Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

N°55

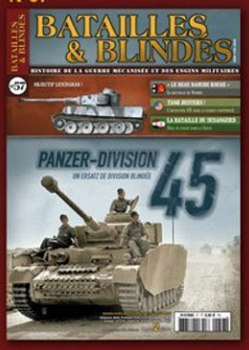


- **FRANCE D'ABORD**
  La campagne d'Allemagne de la 5e DB
- Duels de chars à Cologne
- Otto Carius et l'opération «Strachwitz»
- Irak - Afghanistan
- Patton sauve Bastogne
- ...

N°56

- **ÉCHEC À LA «DAS REICH»**
  Noël sanglant pour Langanke
- Duel de lourds à Dubno
- Rommel entre en France
- Le 1er REC dans la guerre du Golfe
- L'incroyable siège du château d'Itter
- ...

N°57



- ***PANZER-DIVISION 45***
  Un ersatz de division blindée
- La bataille de Vienne
- L'infanterie US dans le combat rapproché
- La bataille de Susangerd, duel de chars dans le Golfe
- ...

N°58

- **SCUD HUNTERS !**
  Chasse au Scud pour les Forces Spéciales
- *I. SS-PANZER-KORPS*
- Mersa Matrouh, la victoire fatale de Rommel
- La colère des Vikings, la bataille de Saraci-Kalesija
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°59 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°59 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
HS n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°19 : « J'étais à Berlin » (réf.279)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°21 : *Panzerknacker* Histoire du combat antichar allemand (réf.281)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	

Anciens numéros (8 € pièce, toute destination) :

- ☐ **N°7** : La SS-*Panzerdivision* «Totenkopf» dans l'enfer de Targul (ref.7)
- ☐ **N°8** : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)
- ☐ **N°10** : Les « Chauds » en Normandie (ref.10)
- ☐ **N°11** : « Tiger Jack » contre le baron (ref.11)
- ☐ **N°16** : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)
- ☐ **N°17** : Destins croisés en Normandie (ref.17)
- ☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)
- ☐ **N°27** : Dans l'enfer de la Roer (ref.27)
- ☐ **N°34** : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)
- ☐ **N°35** : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)
- ☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)
- ☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)
- ☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)
- ☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)
- ☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)
- ☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)
- ☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)
- ☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)
- ☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)
- ☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)
- ☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)
- ☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)
- ☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)
- ☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)
- ☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)
- ☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)
- ☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)
- ☐ **N°53** : Le baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)
- ☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)
- ☐ **N°55** : La campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)
- ☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)
- ☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)
- ☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)

TOTAL / Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ =

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Immeuble Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

à paraître LE 20 MARS

BATAILLES & BLINDÉS HORS-SÉRIE N°24

LA CAVALERIE BLINDÉE AU COMBAT

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

En étroite collaboration avec l'École de Cavalerie de Saumur et l'Armée de Terre, nous vous proposons de découvrir de l'intérieur la Cavalerie blindée française d'aujourd'hui. Témoignages, récits et images nous ont été confiés par tous les régiments de l'Arme, afin de vous présenter leur savoir-faire. Embarquez aux côtes de nos Cavaliers pour découvrir leur quotidien, en exercices mais aussi et surtout durant leurs OPEX !

128 pages 14.90 €

Renseignements : **Éditions Caraktère**
Immeuble Maunier - 3120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

NIMROD : N°1 DES RÉCITS & DOCUMENTS À THÉMATIQUES SÉCURITÉ / DÉFENSE

Prix Littéraire Gendarmerie 2010

Prix Littéraire Anciens Combattants d'Indochine 2011

Prix Littéraire Armée de Terre - Erwan Bergot 2012

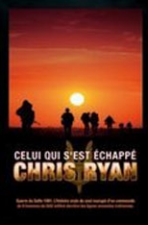
Prix Littéraire Gendarmerie 2013

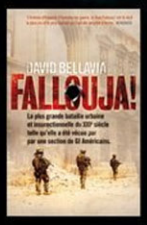
Parution 2013

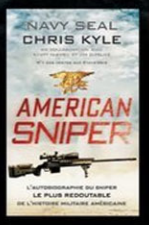
Parution 2013

Parution 2013

Parution 2013







Parution 2013

Parution 2013

Beau livre photos & textes
Parution 2013

Un projet de livre ?
N'hésitez pas à nous contacter.

NIMROD

Nimrod - 11 passage Saint Pierre Amelot - 75011 Paris
Tél : 01 55 28 76 15 / 06 10 38 11 44 - www.nimrod.fr - editions.nimrod@gmail.com